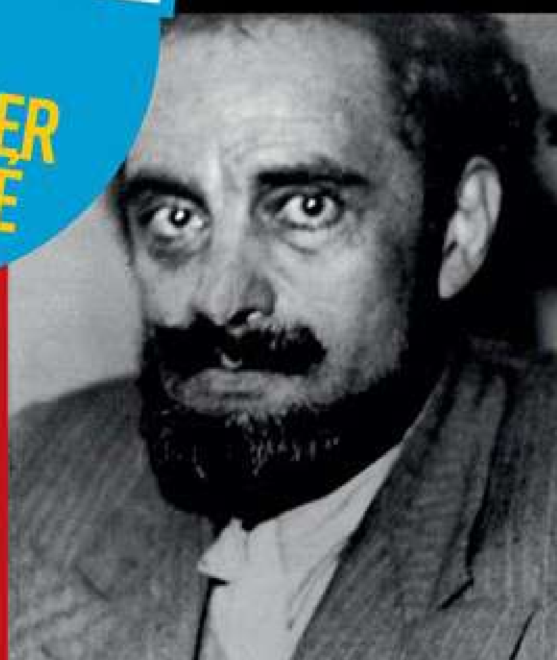
Ça M'INTÉRESSE
Histoire
HORS-SÉRIE
5,95 € ÉTÉ 2019

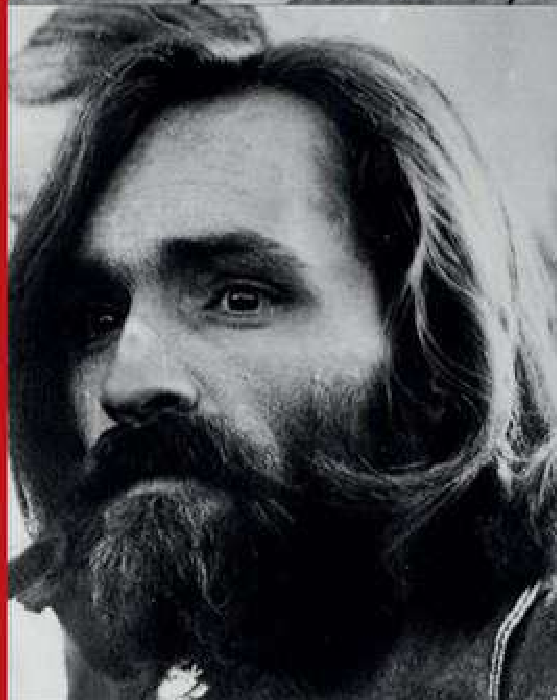
NOTRE BEST-SELLER ACTUALISÉ





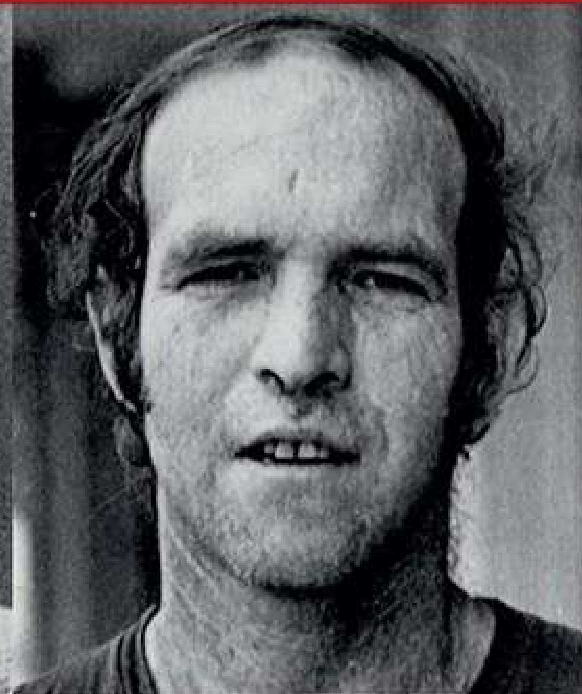
LES 50 PLUS GRANDS CRIMINELS DE L'HISTOIRE









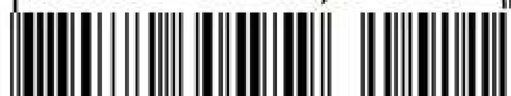




POURQUOI VERA RENCZI GARDAIT-ELLE 30 CERCUEILS DANS SA CAVE ?

COMMENT LES SŒURS PAPIN ONT-ELLES TRUCIDÉ LEUR PATRONNE ?

QUEL PSYCHOPATHE A DEMEMBRÉ 544 PERSONNES AU XVI[E] SIECLE ?



BEL : 6,50 € – CH : 10 CHF - CAN : 9.99 CAD – LUX : 6.50 - DOM : BATEAU : 5.95 € – MAROC : 66 DH – TUNISIE : 10 TND – ZONE CFP BATEAU : 1 000 XPF.

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

Villages de charmes, châteaux oubliés, merveilles naturelles...

Découvrez étape par étape, 200 trésors de notre patrimoine



Toute la presse est sur prismaSHOP.fr

GEO, VOIR LE MONDE AUTREMENT

ÉDITO

Henry Howard Holmes. Vous ne le connaissez pas ? Tant mieux, car vous n'auriez de toute façon aucune envie de croiser son chemin ! En 1893, ce pharmacien ouvre un hôtel à Chicago, à l'occasion de l'Exposition universelle. Véritable labyrinthe, le bâtiment est un piège, qui se referme fatalement sur ses clients. Salles de tortures, plafonds mouvants pour écraser les occupants, chambres à gaz… Holmes a construit un château de l'horreur, où il peut à loisir « s'amuser » avec ses victimes. Pire : il ne fait pas disparaître les corps, mais les transforme en modèles de squelettes qu'il revend à des écoles ! Glaçant. Entre ces murs, Holmes, le premier serial killer américain, aurait tué près de 200 personnes, avant d'être arrêté, en novembre 1894.

Mais son destin ne s'arrête pas là. Séduit par ce tueur hors du commun, Leonardo DiCaprio *himself* a racheté les droits de son histoire, qui va bientôt être développée en série, sous la direction de Martin Scorsese. Holmes file –peut-être– vers les Golden Globes ! Il y a 500 ans, il aurait au contraire été rayé de l'Histoire. Au sens propre. Il existait alors une procédure, la *damnatio memoriae*, pour effacer des tablettes le nom des plus effroyables meurtriers qui menaçaient l'ordre établi. Mais le monde a bien changé : loin de les oublier, la société transforme aujourd'hui les tueurs en série en véritables idoles, qui excitent les foules et font la une des journaux. On aime lire leurs histoires de crimes. Pas par voyeurisme ni par manque de morale. Symboles du Mal absolu, les monstres nous rassurent. Nous ne sommes pas comme eux, nous sommes humains !

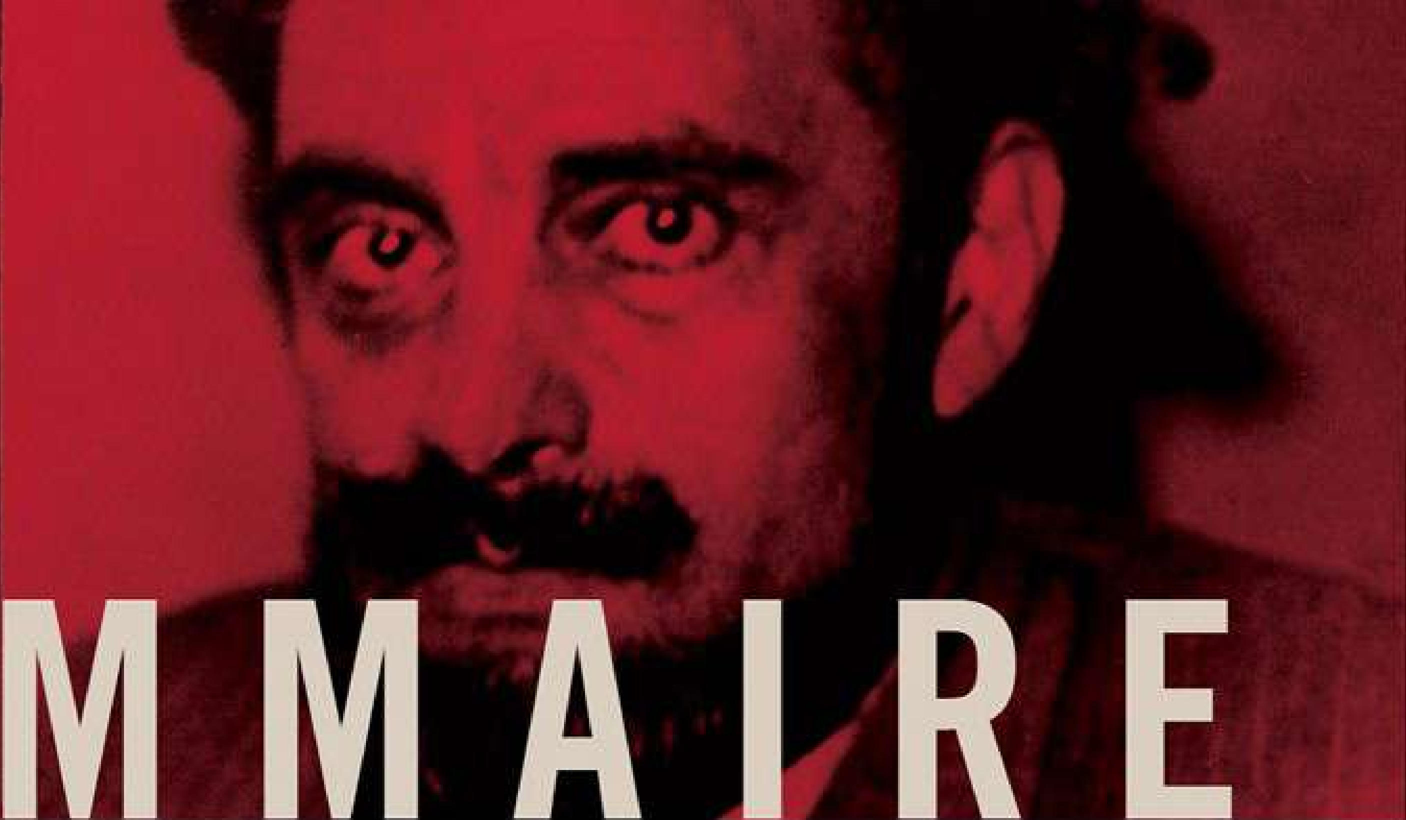
A *Ça m'intéresse Histoire*, nous avons choisi de retracer le parcours de 50 tueurs hors du commun, de Liu Pengli, un seigneur cruel qui sévit en Chine il y a 2 200 ans, à Guy Georges, tueur de l'Est parisien condamné en 2001. Pathologies, mobiles, âge moyen… on vous donne les clés pour comprendre le processus psychologique qui déclenche le passage à l'acte de ces criminels. Tous ces récits meurtriers nous éclairent aussi sur les peurs et les interdits qui traversent une société, sur les maux qui la minent et les fantasmes qui la travaillent. Plongez-vous dans les pages qui suivent, vous y croiserez l'Histoire et le grand frisson !

MARION GUYONVARCH
Responsable éditoriale

MOHAMAD ITANI/ARCANGEL



MARGUERITE STEINHEIL



LE DOCTEUR PETIOT

SOMMAIRE



Crédits couverture : Rue des archives, Keystone /gamma Rapho, cc-Wikimedia Popperfoto /getty, DR, Denver Post via Getty Images, Détective, Rue des Archives/Tallandier. Crédits sommaire : Rue des archives, Keystone/gamma Rapho, cc-Wikimedia Popperfoto/getty .

06 À LA UNE… SEUL LE CRIME PAIE !

08 10 MEURTRIERS QUE VOUS NE RISQUEZ PAS D'OUBLIER

10 Chap. 1 LES PSYCHOPATHES

Froids, calculateurs, ils n'ont aucune empathie et tuent pour assouvir leurs pulsions.

JOSEPH VACHER - EDMUND KEMPER - GUY GEORGES - LE LOUP-GAROU DE CHÂLONS - JACK L'ÉVENTREUR - KARLA HOMOLKA ET PAUL BERNARDO - JOHN WAYNE GACY.

20 L'ASSASSIN COURT TOUJOURS

22 Chap. 2 LES PRINCES SANGUINAIRES

Reines ou empereurs, ils font couler le sang pour accéder au sommet de l'Etat. Ou par pur plaisir...

AGRIPPINE - AMIN DADA - LIU PENGLI - DARYA SALTYKOVA - LA MARQUISE DE BRINVILLIERS - ZU SHENATIR.

30 À VENDRE ! LE BUSINESS DES OBJETS DE SERIAL KILLERS

32 Chap. 3 LES CUPIDES

L'argent, il leur en faut toujours plus. Alors ils tuent pour récupérer le magot.

LE DOCTEUR PETIOT - CHARLES DAUTUN - LANDRU - AMY ARCHER - GUILLAUME DE MALTOSTENS - THIERRY PAULIN.


AMY ARCHER


CHARLES MANSON

SUR LA PISTE DES TUEURS

40 SERIAL KILLER, MODE D'EMPLOI

42 AUX ORIGINES DE LA POLICE SCIENTIFIQUE
Quelle drôle d'idée ! A la fin du XIXe siècle, Alphonse Bertillon commence à mesurer les criminels pour les identifier.

50 LES PROFILERS
En 1956, un psychiatre établit le premier profil psychologique d'un tueur en série. Bingo ! Grâce à lui, on arrête Mad Bomber. Et le profiling devient une science.

56 Chap. 4 LES DIABOLIQUES
Ils sacrifient d'innocentes victimes au nom de Satan.
CHARLES MANSON - RONALD DEFEO JR - PETER NIERS - ALICE KYTELER - RICHARD RAMIREZ - DAVID BERKOWITZ - LES THUGS.

64 INGRÉDIENTS POUR UN BON FAIT DIVERS

66 Chap. 5 LES VEUVES NOIRES
Méfiez-vous de ces dames aimables qui assassinent leurs amants à coups de hachoir ou de carabine.
SIMONE WEBER - MARIE LAFARGE - BELLE GUNNESS - MARGUERITE STEINHEIL - LA VEUVE BECKER.

74 DES TUEURS À L'ÉCRAN

78 Chap. 6 LES VENGEURS
Pour régler leurs comptes, faire triompher leurs convictions ou se venger, ils n'hésitent pas à tuer.
LES SŒURS PAPIN - AILEEN WUORNOS - HÉLÈNE JÉGADO - JOHN BUNTING - DONALD HARVEY - LACENAIRE.

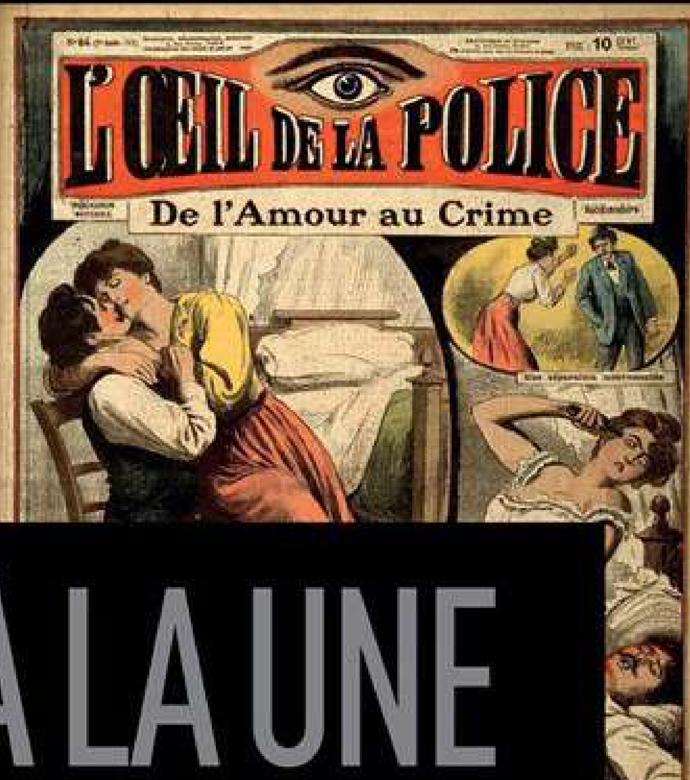
88 Chap. 7 CANNIBALES ET VAMPIRES
Ils aiment le goût du sang. Littéralement.
FRITZ HAARMANN - ISSEI SAGAWA - VERA RENCZI - CHARLES CLÉMENT - PETER KÜRTEN - OTTIS TOOLE.

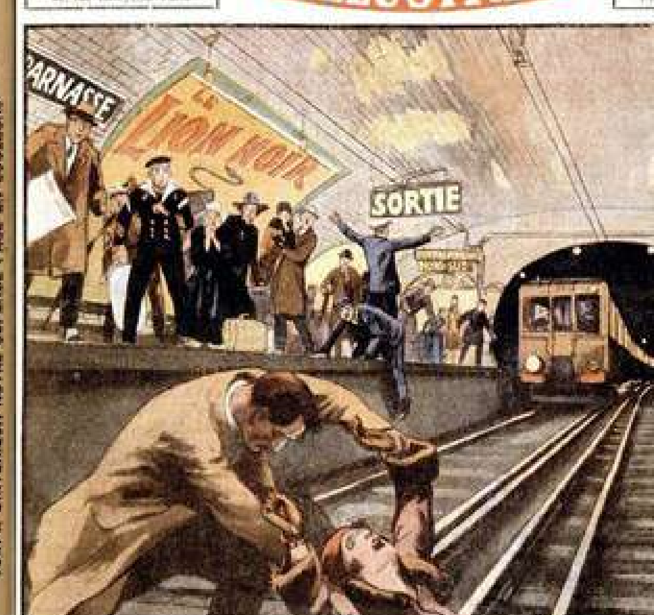
96 PODCAST & SÉRIES, NOS CONSEILS POUR FRISSONNER



Notre experte ès crimes

VÉRONIQUE CHALMET a sélectionné les 50 meurtriers les plus terrifiants de l'Histoire et nous raconte leurs crimes atroces. Le crime, elle est tombée dedans petite : les comics, les revues de SF qu'elle dévore ainsi que les *Détective* de sa grand-mère lui donnent le goût des thrillers, et elle se plonge dans les romans d'Ed McBain, Michael Connelly, puis Thomas Harris… Après des études de lettres, d'histoire et de psychologie, elle obtient l'autorisation de passer un mois dans une Unité pour malades difficiles. Elle est l'une des rares journalistes à avoir pu y séjourner et étudier de si près tueurs et violeurs récidivistes. Elle en tire un livre, *Cadillac, l'asile des fous dangereux* (éd. Hors Collection, 1995), qui sera le premier d'une longue série. Aujourd'hui journaliste spécialisée en criminologie, elle est l'auteure de nombreux livres d'enquêtes, d'essais, d'un roman et de plusieurs recueils de nouvelles policières.





À LA UNE Seul le crime

Entre 1880 et 1914, des millions de lecteurs se ruent sur les « nouvelles curieuses » de la presse à sensation.

PAR MALIKA BAUWENS

« Les drames de l'amour. Les drames de la vie. Les drames de la mort. » Tout cela, chers lecteurs, vous le trouverez dans *L'Œil de la police,* vendu chaque semaine pour deux sous. Un triple assassinat rue Montaigne ? Achetez *Le Petit Parisien.* Du rififi sur la Butte ? Jetez-vous sur *La Gazette des tribunaux.* Et pour des nouvelles fraîches, faciles à picorer, feuilletez *Les Faits-Divers illustrés.* Dans les colonnes de la presse foisonnante du XIXe siècle, le sang fait couler beaucoup d'encre. « L'apparition des faits divers sous forme imprimée remonte au XVIIe siècle, mais son âge d'or coïncide avec l'essor des journaux modernes entre 1880 et 1914 », constate Bruno Fuligni, historien et auteur du *Journal des assassins* (éd. Place des Victoires, 2017). « A la Belle Epoque, poursuit-il, le lectorat va s'élargir au-delà du cercle bourgeois pour conquérir la masse. » Cet engouement naît d'une série de progrès sociaux – l'alphabétisation avec l'école obligatoire de Ferry, la loi de 1881 sur la liberté d'expression – mais aussi d'innovations techniques, comme le développement de la machine à imprimer rotative en 1867. Le phénomène va culminer grâce à une bonne dose de marketing : « Vendus par des milliers de crieurs, qui entrent et sortent des cafés, les journaux inondent l'espace public, détaille Bruno Fuligni. Ce que veulent ces titres, c'est fidéliser le lecteur. Ils offrent des cadeaux, organisent des concours, font de la réclame… »

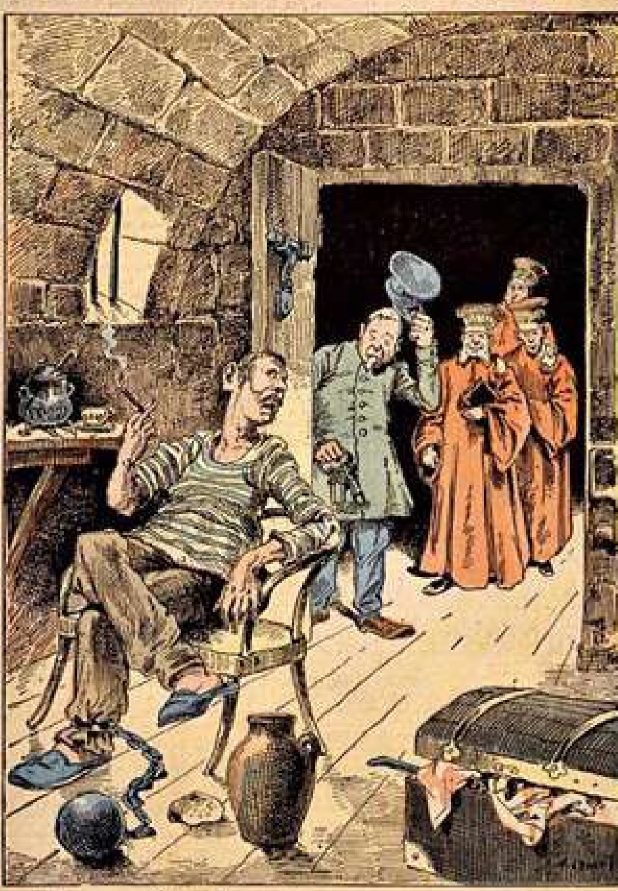
Les faits divers sont leur fonds de commerce. « La presse populaire du XIXe siècle, nous apprend Bruno Fuligni, va s'inspirer des "canards", ces feuilles d'information volantes, dites "occasion-

SUPERSTOCK/LEEMAGE









KHARBINE TAPABOR (X6)

paie !

L'âge d'or de la presse de faits divers au tournant du XXe siècle s'accompagne d'un art nouveau : celui des illustrations colorées qui donnent corps aux crimes les plus sordides.

nelles", qui colportaient des "nouvelles curieuses". Le mot même de fait divers apparaît dans *Le Petit Journal* en 1863. » Lancé par l'entrepreneur de presse Moïse Polydore Millaud, ce quotidien à « un sou » s'impose, comme le note l'écrivain Emile Zola, chez les « gens pauvres et incultes qui [...] n'avaient pas de journal à eux ». C'est une révolution ! « La presse populaire, renchérit Bruno Fuligni, pouvait compter sur ses "préfecturiers". Le soir, ces journalistes accrédités à la préfecture se retrouvaient dans un café, face au Palais de justice, pour une sorte de bourse aux faits divers. C'était à qui prendrait l'infanticide, qui le vol à l'arraché, le vitriolage... »

« Il faut avoir le courage d'être bête », s'est longtemps répété le patron du *Petit Journal* comme un mantra. Un « détrousseur de voyageurs », un « tueur de bonnes », une « courtisane égorgée par son amant » font autant de sujets de choix qui ont leur place à la une. En 1869, l'affaire Troppmann, un mécanicien guillotiné pour avoir assassiné les parents et les six enfants de la famille Kinck, fait la fortune des patrons de presse. « Les ventes s'envolent, observe Bruno Fuligni. Le tirage du *Petit Journal* dépasse les 500 000 exemplaires par jour ! » Relaté comme un feuilleton, avec emphase, dialogues et force dessins de cadavres, « l'affreux crime de Pantin » voit chaque jour son rebondissement. Résultat : le public afflue en pèlerinage au carrefour des Quatre-Chemins, lieu de la tuerie, où s'est développé un business macabre d'affiches et de complaintes sur Troppmann.

L'arrivée de la couleur sur les rotatives a aiguisé cet appétit pour le drame : en 1890, *Le Petit Journal* lance son supplément illustré du dimanche (*Le Petit Journal illustré*) dont la couverture et la dernière page présentent un dessin aux teintes variées. Marre de sang, expressions dramatiques : ces crayonnés réalistes deviennent un filon, repris par la presse quotidienne régionale (*Le Petit Parisien, Le Petit Méridionnal)* qui va aussitôt sortir ses suppléments hebdomadaires aux allures de bandes dessinées. « Vers 1900, rappelle encore Bruno Fuligni, *Le Petit Journal illustré*, c'est 3 millions d'exemplaires vendus ! » Un tabac qu'une frange de journaux parodiques parasite : « *Le Voleur illustré, Le Journal des abrutis* ou encore *Le Journal des merdeux*... » égrène Bruno Fuligni qui a récemment exhumé le corrosif mais éphémère *Journal des assassins*, « organe officiel des chourineurs et des voleurs », créé en 1884.

Après la Première Guerre mondiale, les illustrations cèdent la place à la photo. Mais les journaux ne renoncent pas pour autant à intensifier le côté dramatique de leurs récits : retouche d'image, recadrage, détourage... Tout est bon pour faire du sensationnel. Les nouvelles méthodes journalistiques, voyant naître le photoreportage, continuent d'exploiter nos penchants voyeuristes autour des meurtres de Landru (1919-1922), du parricide de Violette Nozière (1933). En 1928, Gaston Gallimard crée l'hebdomadaire *Détective,* qui réunit autour du rédacteur en chef Joseph Kessel les plumes de Jean Cocteau, Pierre Mac Orlan, Albert Londres. Après guerre, la vie du crime dans nos feuilles de choux est à son épilogue, malgré des tirages encore florissants – environ un million d'exemplaires par jour pour *France-Soir* dans les années 1950. Le crime paie, mais moins cher. ■

LE MOT CANARD

Au XVIIe siècle, un « canard » désigne à l'origine une fausse nouvelle. C'est l'ancêtre de nos *fake news* d'aujourd'hui. Au XIXe siècle, le mot devient polysémique et renvoie tout autant à une information fausse, inventée pour tromper le public, qu'à un feuillet imprimé occasionnel vendu à la criée par celui qui l'a fabriqué, le « canardier ».

Dix tueurs
QUE VOUS NE RISQUEZ PAS D'OUBLIER

LE PLUS MEURTRIER

Thug Behram, un Indien appartenant à la secte des Thugs (adorateurs de la déesse Kali), détient un triste record : celui du plus grand nombre de victimes. Entre 1790 et 1840, il aurait tué

931 personnes

par strangulation, pour les « offrir » à la déesse de la mort. Il a été pendu en 1840.

LE VRAI BARBE BLEUE

Gilles de Rais, compagnon de guerre de Jeanne d'Arc, est resté dans l'Histoire comme le premier serial killer français et se confond dans l'imaginaire avec le personnage de Barbe Bleue. En 1440, ce baron est arrêté dans son château de Machecoul, dans les marches de Bretagne, pour « hérésie, sodomie et meurtres ». Il est pendu et brûlé le 26 octobre 1440, après avoir avoué avoir fait assez de mal « pour faire condamner à mort 10000 hommes ». Selon les documents du procès, Gilles de Rais a violé, torturé et tué…

140 jeunes garçons



LA REINE DES EMPOISONNEUSES

Giulia Tofana est l'idole des femmes à Rome, au XVIIe siècle. A l'époque, les mariages arrangés, voire forcés, sont la règle. Mais certaines femmes refusent de s'y plier : elles s'adressent alors à la belle Giulia. Celle-ci leur fournit un poison très puissant, sans goût, qui leur permet de se débarrasser de leurs époux. Elle excelle tellement dans son art qu'elle donnera plus tard son nom à un poison, l'*Aqua Tofana* ! Exécutée en juillet 1659, l'empoisonneuse en série craque pendant son procès et révèle l'ampleur de ses crimes : entre 1633 et 1659, Giulia Tofana avoue avoir empoisonné

600 hommes

LE PLUS INSOUPÇONNABLE

Harold Shipman cachait bien son jeu. Sous ses airs de bon docteur, ce médecin généraliste est le plus grand serial killer anglais ! Pendant des années, il a tué ses patients en leur administrant une dose fatale de diamorphine (héroïne) et en faisant passer leur mort pour naturelle. Condamné pour 15 assassinats, il aurait fait en réalité

250 victimes

LE CHASSEUR FOU

Robert Hansen a une passion pour la chasse. Sauf que ses proies préférées sont… des femmes. Ce gentil père de famille enlève des strip-teaseuses et des prostituées sans histoires, les relâche dans une forêt d'Alaska,

leur ordonne de se déshabiller et de courir avant de les chasser comme des animaux.

Il a été condamné en 1984 à 461 ans de prison pour les meurtres de 17 femmes.

LE PLUS ATTEINT

Albert Fish cumule tellement de troubles mentaux et fétichistes qu'il a été qualifié de phénomène psychiatrique ! Masochiste – il s'est coupé seul la moitié du pénis –, en 1925, à 55 ans, il commence

à tuer et à castrer des enfants, des déficients mentaux et des Noirs.

Il les mutile avec des outils de boucher, les torture, pratique des actes de cannibalisme, qu'il décrit en détail dans de longues lettres envoyées aux parents de ses victimes. Il est exécuté en 1936. Sa dernière lettre envoyée à son avocat est tellement obscène qu'elle n'a même jamais été rendue publique.

LE PLUS VIOLENT

Jeffrey Dahmer, qui tua 17 jeunes hommes entre 1978 et 1991, a repoussé toujours plus loin les frontières de l'horreur.

Viols, démembrements, nécrophilie, cannibalisme…

Il allait jusqu'à percer le crâne de ses victimes, encore vivantes, pour y injecter de l'acide chlorhydrique. Son idée ? Les transformer en zombies. Condamné en 1992 à 957 ans de prison pour 17 meurtres, il est mort sous les coups d'un autre prisonnier deux ans plus tard.

LA PLUS SANGLANTE

Erzsebeth Bathory a une drôle de passion. Elle adore prendre des bains… de sang ! A la fin du XVIe siècle, cette comtesse hongroise s'amuse à saigner des jeunes filles en les enfermant dans un sarcophage à pointes qu'elle appelle « la vierge de fer ». Arrêtée en 1610, la comtesse sanguinaire est condamnée à être emmurée vivante avec pour seul objet un miroir. Elle aurait fait plus de

600 victimes

LE PLUS INSPIRANT

Andreï Tchikatilo, surnommé « le boucher de Rostov », est le plus célèbre des serial killers russes. Condamné à mort en 1992 pour 52 meurtres et 5 agressions sexuelles, il a fait frémir les foules en racontant

qu'il mutilait les corps et les parties génitales de ses victimes avec les dents

et goûtait leur sang. Un récit sordide qui a fortement inspiré une certaine Tamara Samsonova. Cette mamie cannibale, passionnée par Tchikatilo, dont elle aurait été la voisine à Saint-Pétersbourg, a été arrêtée en 2015, alors qu'elle transportait la tête bouillie de sa dernière victime dans une marmite. Dans son journal intime, elle affirme avoir tué et mangé 11 personnes depuis 1995.

JAREK BLAMINSKY/ARCANGEL

CHAPITRE 1

LES PSYCHOPATHES

Ils sont froids, calculateurs et n'ont aucune empathie. Ces accros au crime tuent en série pour assouvir leurs pulsions morbides.

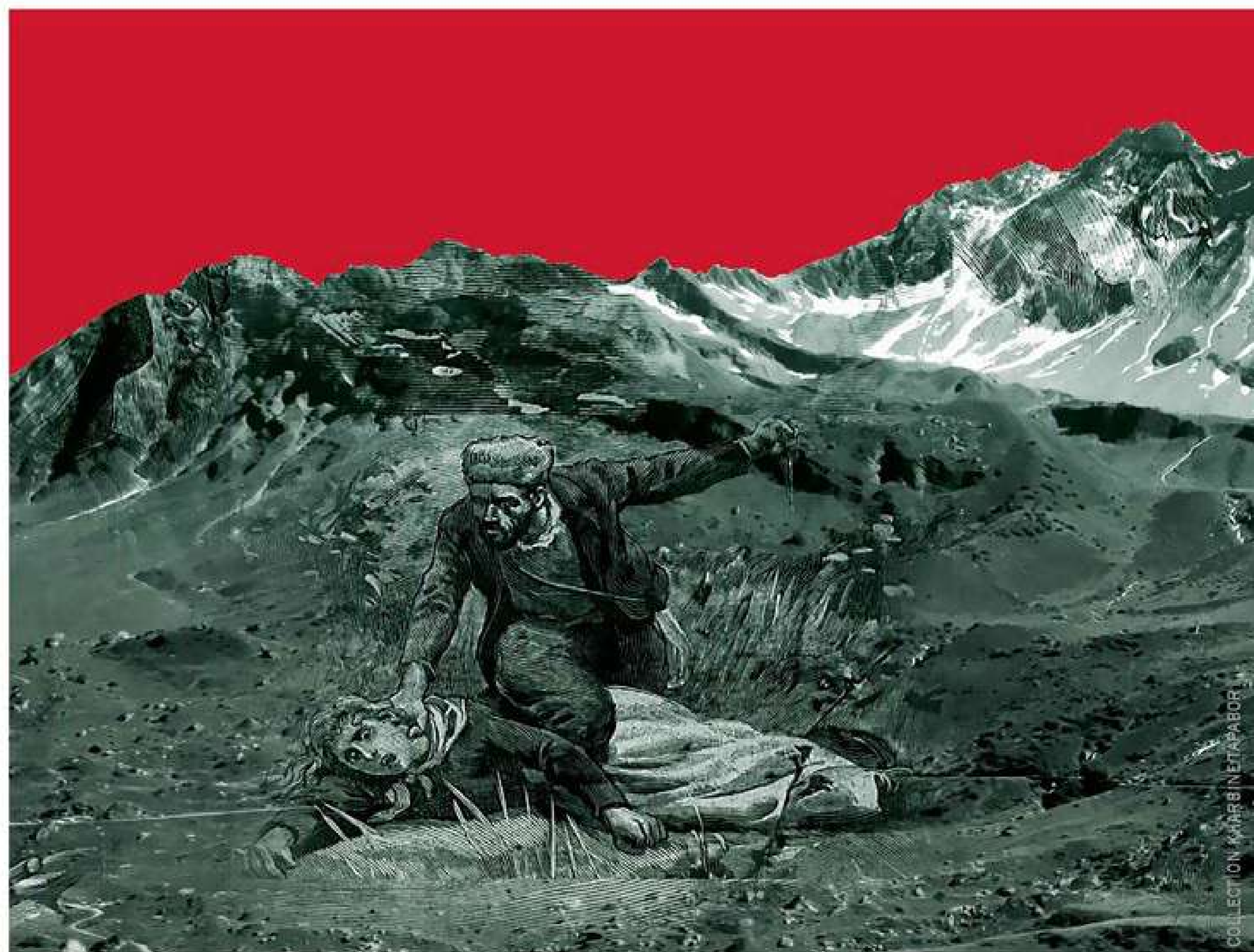
1894-1897 FRANCE

Joseph Vacher, l'éventreur des Alpages

Ce vagabond sème la mort dans les campagnes du Sud-Est, égorgeant femmes et enfants.

UN DES PREMIERS TUEURS EN SÉRIE Joseph Vacher a été surnommé le Jack l'Eventreur français.

COLLECTION KHARBINE/TAPABOR (X3)



DES BERGERS AD PATRES
Assassinat d'Augustine Mortureux (17 ans), illustration de Damblans, *Le Progrès illustré,* 31 oct. 1897.

Entre chien et loup, Eugénie Delhomme se hâte d'accomplir sa dernière corvée de la journée. Les vaches sont rentrées, elle finit de ramasser du bois pour faire chauffer la soupe. En ce 19 mai 1894, l'air est doux et la jeune ouvrière s'assied dans l'herbe sur la colline qui surplombe son village de Beaurepaire (Isère). Quelques minutes plus tard, de grosses mains se referment sur son cou. Une lame s'enfonce dans sa nuque. Le sang excite la bête humaine, qui s'acharne sur le ventre de sa victime à coups de poing et de couteau avant de lui arracher une partie du sein droit. N'y tenant plus, le monstre ôte la jupe souillée et viole la morte tout en continuant de la mordre. Ceux qui découvriront le corps quelques jours plus tard penseront que des animaux l'ont en partie dévorée. Mais c'est bien un homme qui est responsable de ce carnage. Un homme qui sème la mort depuis déjà dix ans.

Joseph Vacher est né le 16 novembre 1869 à Beaufort, dans l'Isère. Il est le quatorzième enfant d'une fratrie de quinze, dans une famille paysanne. Sa mère est bigote, sujette aux hallucinations, terrorisée par l'enfer. Le père Vacher est un alcoolique violent. Les plus grands enfants tyrannisent les plus jeunes car, dans cet infernal huis clos rural, la perversion n'attend pas le nombre des années…

Contaminé par un loup-garou !

L'avant-dernier gosse, Joseph, vient au monde quelques minutes avant Eugène, son frère jumeau. Mais au bout de huit mois, on retrouve l'autre bébé étouffé dans le berceau qu'ils partagent. Le survivant grandit vite : il marche à dix mois, parle à 2 ans, commence à frapper ses aînés à 4 ans, s'amuse à mutiler les volailles de la ferme à 5 ans. L'année suivante, il trouve un chien égaré dans la cour de la ferme et le prend en affection. Pour la première fois – et sans doute la dernière –, Joseph fait l'expérience de la tendresse. Bien mal lui en prend. Le père Vacher, en voyant le chiot, se précipite sur l'animal et le massacre à coups de fourche : « Où as-tu trouvé cette charogne ? Pour sûr qu'il devait avoir la rage, et tu nous ramènes ça chez nous ! Peut-être que tu vas y passer toi aussi… Je l'ai bien vu te lécher la figure ! » A cette époque, on appelle la rage « la morsure de Satan ». Comme il n'existe encore aucun traitement médical, la superstition s'impose. Un rebouteux est appelé à la rescousse : Joseph doit être exorcisé ! Il est allongé nu sur la table de la ferme, on fait gicler le sang d'un poulet égorgé sur sa poitrine tandis que le mage marmonne des prières, trace des pentacles et fait mine de plonger un poignard dans le cœur de l'enfant pour en extirper le Mal… avant de lui faire boire de force une mixture →

FICHE SIGNALÉTIQUE



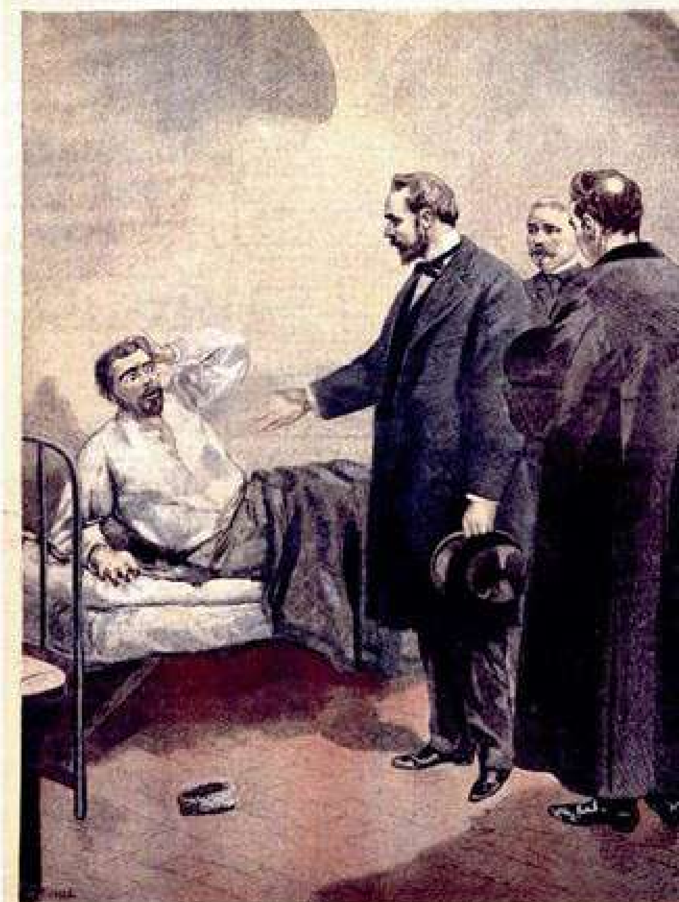
SURNOM	Le Tueur de bergers
CLASSIFICATION	Psychopathe
NOMBRE DE VICTIMES	Entre 11 et 52
CARACTÉRISTIQUES	Souffre de paranoïa et d'hallucinations
DATE DES MEURTRES	Mai 1894 à juin 1897
DATE D'ARRESTATION	4 août 1897
NAISSANCE	16 novembre 1869
PROFILS DES VICTIMES	Femmes, adolescents
MÉTHODE	Strangulation, éventration
LIEU	Sud-est de la France

→ infâme avec laquelle Joseph manque de s'étouffer. Il sort de cette épreuve convaincu d'avoir été empoisonné à tout jamais, contaminé par un chien venu des enfers : c'est certain, il vient d'être transformé en loup-garou !

Des crimes irrésolus au fil de sa route

Joseph Vacher devient un adolescent solitaire, taciturne, sujet à des accès de fureur incontrôlables. Lorsqu'il a 14 ans, un crime endeuille le village voisin : Joseph Amieux, un petit garçon de 10 ans, est retrouvé étranglé et violé dans une grange. On dira que c'est un vagabond qui a fait le coup. Trois ou quatre autres meurtres irrésolus se succèdent dans la région. Fin 1884, Vacher est placé par sa famille chez les frères maristes (congrégation laïque masculine) de Saint-Genis-Laval, près de Lyon. En échange de travaux domestiques, il est admis comme pensionnaire et devient un élève appliqué. Mais, en octobre 1887, il est renvoyé pour avoir abusé de plusieurs garçonnets. A 18 ans, le voilà devenu vagabond, travaillant comme saisonnier dans des fermes. Au passage, il moleste un valet de 12 ans. On ne dérange pas les gendarmes pour si peu… Le rustaud est simplement chassé sans toucher ses gages. Peu après, à deux jours de marche de Beaufort, on retrouve le corps d'une inconnue d'une trentaine d'années, dont la tête semble avoir été sectionnée avec un canif.

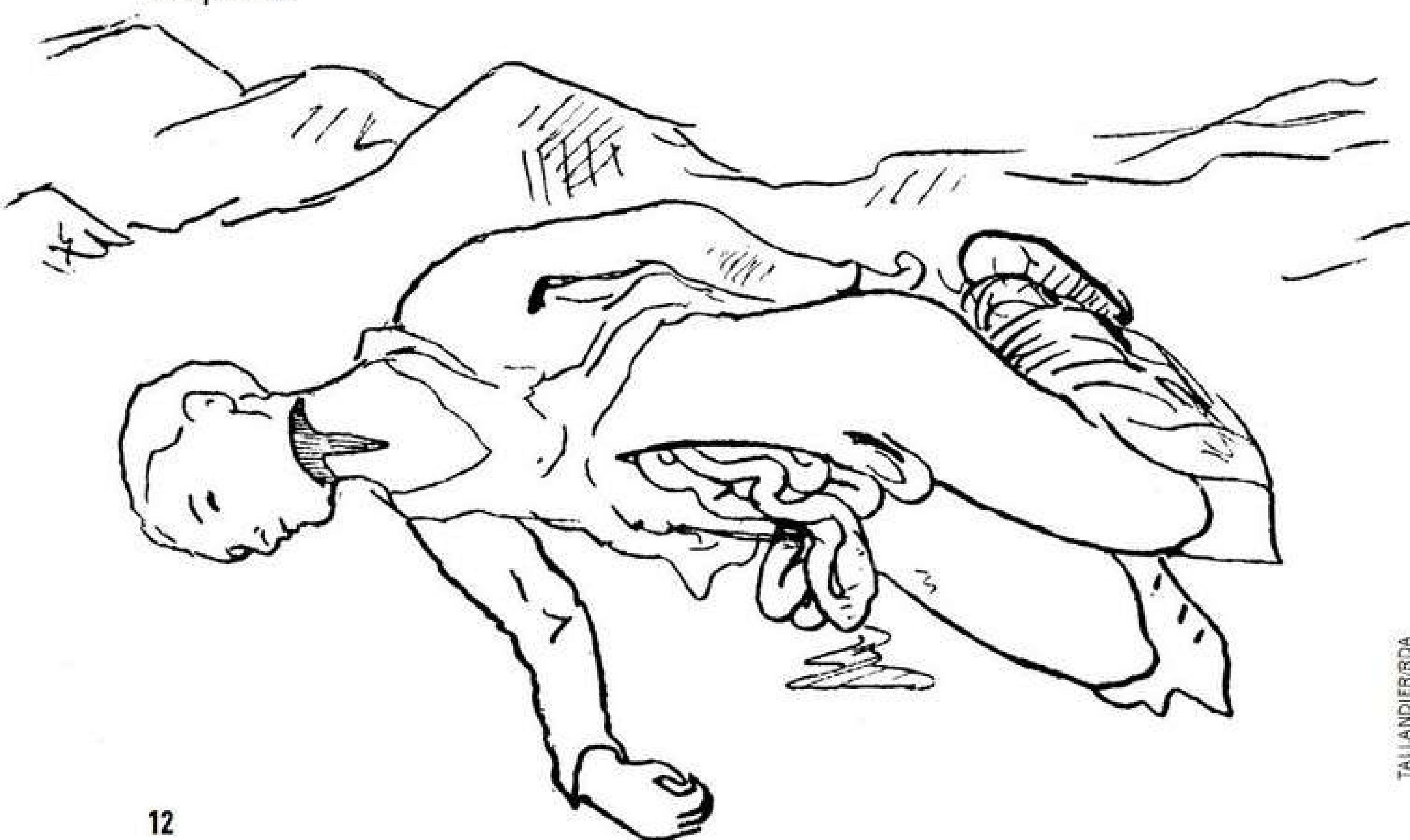
A l'automne 1888, Joseph rejoint sa sœur Olympe, installée à Grenoble. Elle vient d'avoir une promotion : de prostituée, elle est devenue tenancière de bordel. Vacher trouve un emploi dans une brasserie et fréquente assidûment les consœurs d'Olympe. Elles lui transmettent une maladie vénérienne qui nécessite qu'on l'ampute d'un testicule. Il se sent diminué, enrage, et préfère reprendre la clef des champs… Jusqu'au 15 novembre 1890. Il a été tiré au sort par l'armée et est incorporé au 60e régiment d'infanterie de Besançon. Joseph Vacher obtient le grade de sergent, mais supporte difficilement ses camarades qui brocardent son caractère asocial et ses crises de colère. A la même époque, il s'éprend d'une soubrette, Louise Balland. Mais son coup de cœur n'est pas réciproque. Rejeté par la belle, Vacher voit rouge : le 25 juin 1893, il se poste devant le café où travaille Louise, tire trois fois sur elle puis retourne son fusil contre lui. Par miracle, la jeune femme n'est pas grièvement blessée et Joseph Vacher survit lui aussi aux deux balles logées dans son crâne ! Quand il ressort de l'hôpital, la bête humaine a désormais la gueule de l'emploi : une partie du visage paralysée avec deux vilaines balafres, l'œil droit injecté de sang, et une infection chronique de l'oreille dont un pus nauséabond ne cesse plus de s'écouler. Une vraie face de loup-garou. Sa santé mentale se dégrade encore : il passera plus de dix mois à l'asile avant d'être relâché dans la nature par un aliéniste crédule, dupé par le comportement docile de son patient.



RUE DES ARCHIVES

Il se fabrique un gourdin pour fracasser ses victimes

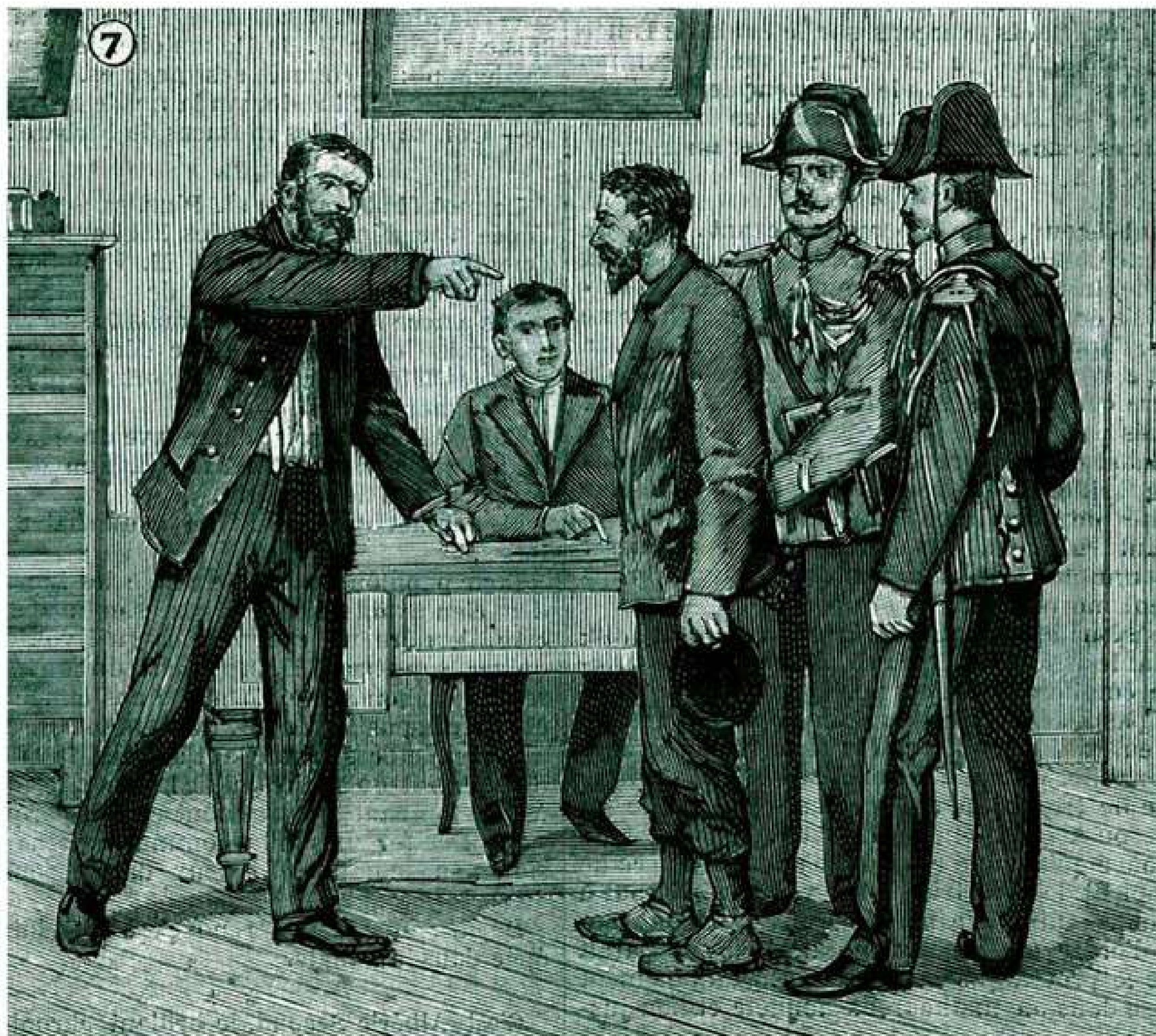
Une toque et un plastron en peau de lapin dissimulant ses cicatrices, Joseph Vacher reprend sa cavale meurtrière. Moins d'un mois plus tard, sa route croise celle d'Eugénie Delhomme… Il parcourt ensuite la Drôme, l'Isère, le Rhône, l'Allier, le Puy-de-Dôme, la Nièvre, la Saône-et-Loire, le Var, l'Ardèche. Il se confectionne un gourdin pour fracasser le crâne de ses victimes et ne quitte jamais un vieux parapluie pour se protéger des rayons du soleil. Dans le secret des campagnes se multiplient des meurtres non élucidés qui alimentent les canards de colportage. Le monstre décapite, arrache des cœurs, égorge ses victimes – pour la plupart de jeunes bergers et bergères. A l'instar de nos serial killers modernes, Joseph


FOLIE MEURTRIÈRE Parmi ses victimes, le jeune Pierre Massot-Pellet (14 ans), violé, égorgé et éviscéré le 29 sept. 1895.
TALLANDIER/RDA



LE JUGE ET L'ASSASSIN Confrontation chez le juge d'instruction, dans *Le Petit Parisien illustré* du 31 oct. 1897.

JOUR DE L'EXÉCUTION L'ultime réveil avant la guillotine. Gravure du *Petit Journal illustré* du 15 janvier 1899.



COLLECTION KHARBINE/TAPABOR

Vacher brouille sa piste en se déplaçant constamment. Sa tactique est efficace. A l'époque, la maréchaussée n'établit de rapport entre les crimes que lorsqu'ils adviennent dans un même département et, de préférence, en un laps de temps restreint. En bon prédateur, Vacher l'a compris. Mais en avril 1897, dans l'Ain, le juge Emile Fourquet, qui vient d'entrer en fonction, étudie les dossiers en souffrance et remarque deux homicides similaires commis dans sa région. Il est le premier à imaginer qu'ils sont l'œuvre d'un seul et même tueur… Et découvre que de nombreux témoins donnent des descriptions concordantes d'un même suspect. Il fait aussitôt envoyer un portrait du tueur présumé à tous les parquets du Centre et du Sud-Est. Le piège est tendu…

Le 4 août 1897, Joseph Vacher est arrêté en Ardèche pour avoir agressé une fermière, que son mari a sauvée de justesse. Le juge d'instruction reconnaît l'homme du portrait transmis par Fourquet, qui se déplace pour interroger le prévenu. Il parvient à le mettre en confiance, et au bout de longues heures d'interrogatoire, poussé dans ses retranchements par les témoignages accablants qui s'accumulent, il finit par avouer une seule tentative de viol et onze meurtres, sur plus d'une cinquantaine présumés.

Plus fort que Jack l'Eventreur !

Le procès s'ouvre à Bourg-en-Bresse le 26 octobre 1898. La presse s'y bouscule, des journalistes anglais et américains ont même fait le déplacement pour couvrir l'événement. Vacher est une vedette du fait divers, un tueur au palmarès morbide encore plus terrible que Jack l'Eventreur – qui a défrayé la chronique dix ans plus tôt et à qui on attribue « seulement » cinq meurtres. L'accusé bénéficie d'une nouvelle loi sur l'assistance judiciaire qui vient d'entrer en application, permettant aux inculpés d'avoir un avocat commis d'office. Mais le sien ne parvient pas à plaider la folie : le célèbre professeur Lacassagne et deux autres experts l'ont déclaré responsable de ses actes. La société de la Belle Epoque en gestation réalise que la monstruosité de certains hommes n'a aucune limite : froideur, absence d'empathie, indifférence à l'égard du bien et du mal.

On vient de découvrir le profil du « tueur en série » qui agit sans mobile, simplement pour satisfaire ses pulsions. Joseph Vacher, 29 ans, est guillotiné le 31 décembre 1898. Une foule de 2000 personnes assiste à l'exécution. La bête meurt enfin. Son masque mortuaire en plâtre est exposé au musée Testut-Latarjet de Lyon. ■

DAVID CHESHIRE/ARCANGEL

LES TUEURS PSYCHOPATHES

La psychopathie ne relève pas de la folie, mais se caractérise par un trouble de la personnalité, associé à un mode de vie criminel compulsif. Les tueurs psychopathes ou tueurs sadiques sont le plus souvent des hommes, dans 85% des cas. 73 à 84% sont de type caucasien et 60% d'entre eux ont moins de 30 ans au moment de leur premier crime. Tous partagent les mêmes caractéristiques psychologiques.

■ **TOTALE ABSENCE D'EMPATHIE ET DE CULPABILITÉ.** Le tueur sadique choisit délibérément d'ignorer le bien et le mal pour pouvoir réaliser ses pires fantasmes.

■ **ORGANISÉ ET CALCULATEUR,** c'est aussi un acteur accompli, qui peut apprendre à simuler les émotions en regardant les autres. Parce qu'il ne tue ni par idéologie ni par appât du gain, il s'avère très difficile à pister. Il choisit des victimes sans lien entre elles, jouissant de les voir souffrir et de les dominer.

■ **LE SENTIMENT DE TOUTE-PUISSANCE** lors du passage à l'acte meurtrier est alors si grisant qu'il provoque une addiction.



L'OGRE DE SANTA CRUZ Edmund Emil Kemper III au tribunal de Pueblo, Colorado, 25 avril 1973.

AP/SIPA

1964-1973 ÉTATS-UNIS

Comment Ed Kemper a tué sa maman

Ce géant paranoïaque finit par se dénoncer aux policiers… avec qui il avait l'habitude de boire.

L'horreur se cache derrière un visage débonnaire. Ed Kemper est un géant de 2,10 m et 130 kilos, à l'allure lymphatique. Des lunettes métalliques soulignent son regard de myope, une moustache durcit à peine ses traits lunaires. Mais sous ces airs tranquilles se cache un psychopathe, un vrai. A 15 ans, en 1964, Ed Kemper assassine ses grands-parents qui l'hébergent depuis quelques mois. Diagnostiqué schizophrène paranoïde, avec un QI de 140, il est interné pendant quatre ans à l'asile psychiatrique d'Atascadero (Californie), avant d'être placé en maison de correction puis en liberté surveillée. Il trouve un emploi, prend un appartement, semble avoir vaincu ses démons. Erreur ! Kemper se prépare à passer à l'acte.

Ce dont il rêve, c'est d'éliminer sa mère, qui le critique et le dévalorise sans cesse. La veille du dimanche de Pâques 1973, il décide d'accomplir son funeste dessein : pendant qu'elle dort, il se glisse dans sa chambre, la frappe à la tempe avec un marteau et l'achève en l'égorgeant laborieusement avec un couteau de poche. Il dépose sa tête décapitée sur sa cheminée et s'amuse à la prendre pour cible d'un jeu de fléchettes. Le lendemain, il tue une collègue de sa mère venue lui rendre visite. Puis il va traîner dans un bar, erre des heures en voiture, appelle en pleine nuit la police de Santa Cruz, où il habite, pour tout avouer et se constituer prisonnier. L'officier de garde croit d'abord à une blague, car Kemper est un habitué du bar situé près du palais de justice : les policiers locaux le connaissent bien… et l'apprécient. Ils ne le prendront au sérieux que lorsqu'il commencera à donner des détails sur les meurtres. Car la liste est longue ! En 1972, il a tué et démembré une première étudiante qu'il avait prise en auto-stop. Pire, il pratique nécrophilie et cannibalisme sur son cadavre. Il a ainsi tué six étudiantes dans la région de Santa Cruz. Condamné à perpétuité en octobre 1973, il purge toujours sa peine à Vacaville (Californie). ■

1991-1997 FRANCE

Guy Georges, piégé par l'ADN

Le tueur de l'Est parisien ne s'attaque qu'aux jeunes filles, qu'il viole et étrangle.

Assis à la terrasse d'un café du 14e arrondissement, Guy Georges regarde passer les filles. Il en aperçoit une à son goût : Pascale Escarfail, 19 ans, étudiante à la Sorbonne. Il la suit jusqu'à son immeuble, monte derrière elle, la dépasse dans l'escalier. Il l'attend au dernier étage, devant la porte de son studio, sort son Opinel n° 12. Pascale essaie d'amorcer le dialogue : « Qu'est-ce que tu veux ? » « Toi », répond-il en la poussant à l'intérieur. Sur le lit, il lui attache les mains avec de l'adhésif, découpe ses vêtements au couteau, la viole. A la fin, il lui lacère la poitrine et la gorge. Pendant qu'elle agonise, il se sert une bière et rafle quelques objets qu'il revendra ensuite. Soulagé et calme, il déguerpit dans la nuit. En ce 25 janvier 1991, celui que la presse surnommera plus tard le tueur de l'Est parisien a commis son premier meurtre.

Voilà dix ans que Guy Georges mène une vie d'errance à Paris. Quand il n'est pas derrière les barreaux pour des vols ou des agressions sexuelles, il loge dans des squats, se prostitue et vole pour acheter drogues et alcool. Il a pris goût au meurtre et profite de ses moments de liberté pour compléter son terrible tableau de chasse, choisissant toujours des femmes jeunes, jolies, actives. Entre janvier 1991 et novembre 1997, il frappe douze fois. La moitié de ses victimes ne survivront pas. Fin 1996, les enquêteurs comprennent qu'un seul individu est responsable de tous ces meurtres, pour la plupart commis dans l'Est parisien. Guy Georges est soupçonné et interrogé plusieurs fois, sans résultat. Les enquêteurs vont mettre deux ans pour recouper les indices et l'ADN recueillis sur les scènes de crime ! A l'époque, les prélèvements ne sont pas centralisés. Chaque labo travaille dans son coin. Son cas devient un symbole et, pour ne pas répéter les erreurs de l'affaire Guy Georges, le fichier national automatisé des empreintes génétiques (Fnaeg) est créé le 17 juin 1998. Enfin, le 24 mars 1998, le laboratoire de génétique moléculaire de Nantes identifie l'ADN du tueur en série : deux jours après, Guy Georges est arrêté près de la station de métro Blanche, dans le 9e arrondissement. Le 5 avril 2001, la bête est condamnée à la perpétuité, avec période de sûreté de 22 ans. Il a pourtant prévenu, lors de sa garde à vue, en 1998 : « C'est mieux que je sois en prison, dehors je suis dangereux. Si je sors, je recommence. » ■



XVIe SIÈCLE FRANCE

GARE AU LOUP ! Le tueur disait se transformer en loup pour attraper les enfants (gravure de Lucas Cranach l'Ancien, 1512).

SELVA/LEEMAGE

L'histoire oubliée du loup-garou de Châlons

Ce tailleur dépeçait des enfants dans son échoppe : des crimes si atroces que son nom a été littéralement rayé de l'Histoire !

En décembre 1598 se déroule devant le parlement de Paris (qui sert alors de cour de justice royale) le procès d'un tailleur, jugé pour de multiples meurtres. Les juges vont vite réaliser qu'ils ont face à eux un criminel hors norme à plus d'un titre : l'individu n'hésite pas à affirmer qu'il peut se transformer en loup. Il aurait même couru les bois pour capturer certaines de ses victimes. Un loup-garou ! L'effroi est à son comble. Pendant son procès, l'homme n'exprime aucun remord et ne cherche même pas à se défendre ou à nier. Il harangue les juges, se moque d'eux, ricane des atrocités qu'il a commises… Qu'a-t-il donc fait ?

D'abord tailleur, cet homme originaire de Châlons-en-Champagne mais installé à Paris attire dans son atelier des enfants qu'il viole, torture et tue en leur tranchant la gorge. Pour brouiller les pistes et assouvir plus commodément ses pulsions criminelles exponentielles, il change de métier et devient boucher : cette fois, il démembre les corps et prépare la viande pour sa consommation personnelle… mais peut-être aussi pour en faire le commerce ! Cette frénésie criminelle le rend imprudent ; on voit entrer chez lui fillettes et garçonnets qui n'en ressortent pas. L'échoppe du Châlonnais démoniaque est fouillée et on y trouve des tonneaux remplis d'ossements humains. On estime qu'il a tué une cinquantaine d'enfants !

LES OSSEMENTS DE 50 ENFANTS SONT DÉCOUVERTS DANS DES TONNEAUX

La "damnatio memoriae", une procédure d'exception

L'infâme est rapidement jugé et condamné au bûcher, mais son châtiment ne s'arrête pas là. A cause de son caractère extraordinaire et monstrueux, l'affaire se clôt avec la « *damnatio memoriae* » : il s'agit d'une procédure d'exception prévoyant la lacération et la destruction par le feu du compte-rendu du procès, ainsi que de l'état civil du condamné. Le nom du tueur est à jamais effacé, son souvenir doit être aboli, réduit en cendres à l'instar de son corps. Départi de son identité, le tueur est volontairement déshumanisé, nié par la société, banni de l'Histoire. Seule rôde encore dans les mémoires l'ombre sinistre du loup-garou de Châlons. ■

LE TUEUR DE WHITECHAPEL Ce quartier pauvre de l'Est londonien est son terrain de chasse.

ILLUSTRATION : P. DELAVAUD

1888 ANGLETERRE

Qui est vraiment Jack l'Eventreur ?

C'est le plus célèbre des serial killers. Plus de cent personnes ont été suspectées de ses crimes. Voici les dix meilleurs présumés coupables.

Surgi des brumes londoniennes, Jack l'Eventreur a massacré cinq femmes entre le 31 août et le 9 novembre 1888, dans le quartier le plus pauvre de Londres, Whitechapel. Au bout de dix semaines d'horreur, la série des meurtres s'est interrompue brutalement et Jack l'Eventreur s'est évanoui dans la nature. La police n'a jamais trouvé d'indices probants et quelque 8500 suspects ont été interrogés… en vain ! Cent trente ans plus tard, en mars dernier, deux chercheurs britanniques de l'université de Leeds et Liverpool annoncent avoir démasqué le serial killer. Pour cela, ils ont fait parler une pièce essentielle du dossier : un châle, retrouvé à proximité d'une des victimes, portant des traces de sang et de sperme. Assez selon les chercheurs pour extraire de l'ADN et le comparer à celui des descendants vivants d'un des prinicpaux suspects, le **barbier polonais Aaron Kosminski.** Verdict ? Ça correspond ! Jack s'appellerait en fait Aaron. Réputé violent, solitaire et paranoïaque, M. Kosminski, qui habitait à proximité des scènes de crimes, avait été arrêté à l'époque, puis relâché, faute de preuves. En 1890, l'homme avait été interné en hôpital psychiatrique pour avoir attaqué sa sœur au couteau ; il y restera jusqu'à sa mort en 1919, à 53 ans – ce qui expliquerait que les crimes de l'Eventreur aient brusquement cessé. Alors, fin du mystère ? Pas du tout ! La plupart des scientifiques et des « ripperologues » (de *ripper*, « éventreur » en anglais), ces passionnés des crimes de Whitechapel, doutent de l'authenticité du châle, acquis aux enchères en 2007, comme de la méthode d'analyse. Le dossier reste donc ouvert. Nous avons dressé pour vous un bref inventaire, parmi la centaine de coupables évoqués.

Le premier suspect

En 1894, quelques années après les meurtres, le chef du département d'enquêtes criminelles de Scotland Yard, Melville Macnaghten, dresse une liste de trois suspects. Le premier d'entre eux : **Montague John Druitt, un avocat** souffrant de troubles psychiques, retrouvé mort dans la Tamise après le dernier meurtre. Mais hormis la date de sa mort qui coïncide avec la fin des crimes, peu d'indices l'accusent.

5 VICTIMES

8500 PERSONNES INTERROGÉES

Les thèses les plus folles

A l'époque déjà, tout le monde mène sa petite enquête. Le père de Sherlock Holmes, sir Arthur Conan Doyle, passionné par l'affaire, est convaincu que le mystérieux Jack est… une femme ! Et plus exactement **Mary Pearcey, sage-femme** devenue folle et potentielle éventreuse en série, qu'il surnomme « Jill the Ripper ». D'autres accusent **l'écrivain Lewis Carroll,** qui aurait confessé ses crimes dans ses œuvres, sous forme d'anagrammes. Une thèse peu crédible que les ripperologues rejettent.

La plus artistique

Un autre artiste, le **peintre impressionniste Walter Sickert,** serait-il le coupable ? Fasciné par les meurtres de Jack, il peint les scènes de

crimes avec des détails troublants, exactement comme s'il avait participé au carnage… Seul hic, lors des deux premiers meurtres, en août et septembre 1888, l'artiste demeure avec sa mère et son frère en France.

La plus royale

Et si Jack l'Eventreur était un membre ou un proche de la famille royale ? L'hypothèse paraît improbable mais a pourtant de nombreux partisans. Deux versions s'affrontent. Dans la première, on accuse directement le **prince Albert Victor, duc de Clarence** et petit-fils de la reine Victoria, fidèle client des prostituées londoniennes. Devenu fou après avoir contracté la syphilis, il aurait commis tous ces crimes dans les bas-fonds de Londres. Une thèse qui ressemble plus à une rumeur qu'à une piste solide.

Mais en 1976, un journaliste, Stephen Knight, a émis une nouvelle théorie : une conspiration de la famille royale est à l'origine des meurtres. Rien que ça ! Le **chirurgien de la reine Victoria, William Gull,** aurait été chargé d'éliminer des prostituées pour couvrir l'existence d'un enfant illégitime que le prince Albert Victor aurait eu avec Annie Crook, l'une d'entre elles. Celle-ci aurait été internée dans un asile et le bébé placé dans une institution. Effectivement, sir Gull se déplaçait dans une berline marquée aux insignes royaux, que la police n'arrêtait pas, et est mort peu après le dernier meurtre. Deux éléments qui penchent en faveur de sa culpabilité. Sauf qu'au moment des faits, il avait 70 ans et se remettait tout juste d'une attaque cérébrale. Difficile de l'imaginer en train d'agresser sauvagement des jeunes femmes en pleine santé.

La plus familiale

L'Eventreur ne serait qu'un mari jaloux ! En 2015, un retraité britannique découvre en retraçant son arbre généalogique que Mary Jane Kelly, la dernière des cinq victimes, aurait été une de ses grand-tantes… et que Jack l'Eventreur aurait été son époux, un certain **Francis Spurzheim Craig, journaliste** de 51 ans couvrant les faits divers et la justice. Schizophrène et désespéré, il aurait tué pour se venger de son épouse, devenue prostituée après l'avoir quitté, puis se serait suicidé en 1903 en se tranchant la gorge avec une lame de rasoir.


RUE DES ARCHIVES (X2)

PRÉDATEUR DE FEMMES PAUVRES ET ISOLÉES
Le corps mutilé de l'avant-dernière victime, Catherine Eddowes. En 2014, l'analyse ADN d'un châle censé lui avoir appartenu incriminerait un des suspects : le barbier Aaron Kosminski.

Les dernières pistes

Et si l'insaisissable Jack était un policier ? C'est la thèse défendue par une ripperologue, Sophie Herfort, qui est convaincue que le tueur n'est autre que… **Melville Macnaghten** ! En août 1888, ce Britannique de 35 ans se présente pour devenir inspecteur à Scotland Yard grâce au piston d'un ami. Mais sa nomination est annulée au dernier moment par C. Warren, le préfet de police. Humilié, Melville, dont la personnalité est fragile, décide alors de perpétrer des crimes si monstrueux –et insolubles– que Warren devra démissionner. Et Melville obtiendra finalement son poste !

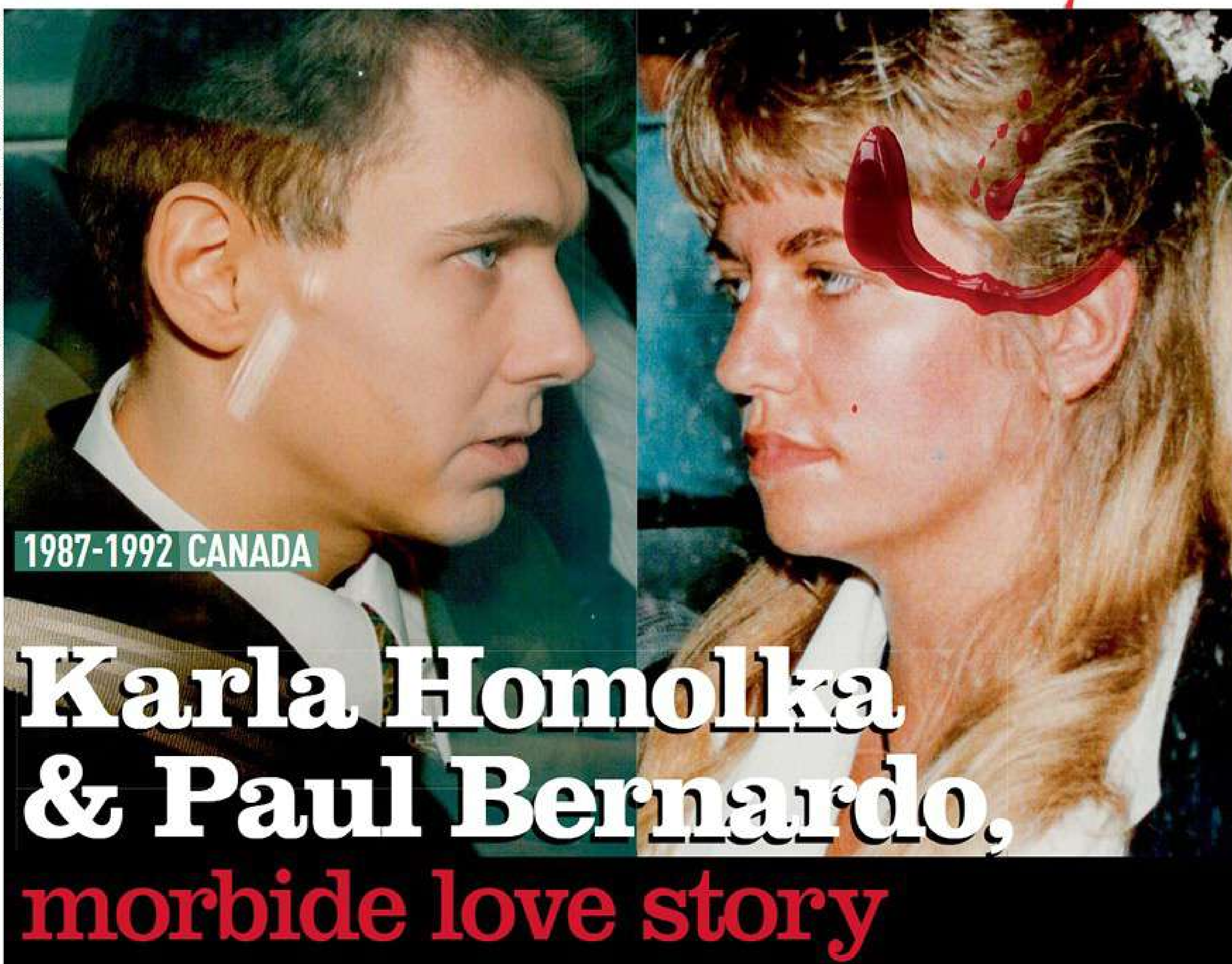
Selon une autre thèse, Jack l'Eventreur n'aurait jamais arrêté de tuer ! Il aurait continué, de manière plus contrôlée –parvenant à brouiller sa piste. Les archives de la police mentionnent ainsi les meurtres de deux jeunes femmes, le 26 novembre 1898 puis le 2 juillet 1909, tuées quasiment au même endroit et selon le même mode opératoire… Selon le sociologue Michel Moatti et un groupe de ripperologues canadiens, le tueur serait **John McCarthy, marchand de bougies** d'origine dieppoise et logeur de la dernière victime. L'homme, devenu trop malade pour nuire, n'aurait en réalité pris sa retraite qu'en 1927 ! ■

Les victimes, toutes des prostituées ?

Le vice et l'horreur. Jack aurait été un justicier sanguinaire « punissant » de viles travailleuses du sexe. Mais tout ceci n'est qu'un mythe inventé par la presse, affirme l'historienne Hallie Rubenhold dans *The Five, the Untold Lives of the Women Killed by Jack the Ripper* (inédit en France). En réalité, ces femmes vivaient dans un isolement et une pauvreté extrêmes. Elles avaient quitté un compagnon violent ou instable : or, dans l'Angleterre victorienne, une femme seule était forcément de mauvaise vie.

- **MARY JANE KELLY, 25 ans, irlandaise ; la dernière victime est aussi la seule prostituée « attestée », comme le confirment des rapports de police et des témoignages.**
- **ELIZABETH STRIDE, 45 ans, est née en Suède, où elle se prostituait. A Londres, elle se marie et tient d'abord un café, avant de se séparer de son époux. Elle sombre ensuite dans l'alcool.**
- **MARY ANN NICHOLS, dite Polly, 43 ans, divorcée, dort dans la rue, pour échapper aux terribles conditions de vie dans les *workhouses*, des hopsices pour femmes pauvres et célibataires.**
- **ANNIE CHAPMAN, 47 ans, vendeuse de fleurs, est souvent présentée comme une prostituée. « Elle a été avec des hommes, précise Hallie Rubenhold à Slate.fr. Mais qu'est-ce que ça veut dire dans le contexte de l'ère victorienne ? Lorsqu'une femme sortait avec un homme, il payait pour tout. »**
- **CATHERINE EDDOWES, 46 ans, enchaînait les petits boulots… dont quelques passes ? Pas selon Rubenhold. Battue par son époux, Catherine était devenue alcoolique. Elle avait essayé à plusieurs reprises de quitter son mari, jusqu'au soir funeste où elle croisa l'Eventreur…**

PETER POWER/TORONTO STAR/GETTYIMAGES (2) ; TIM ROBINSON/ARCANGEL



1987-1992 CANADA

Karla Homolka & Paul Bernardo, morbide love story

KEN ET BARBIE Le surnom attribué par la presse au couple infernal.

Il aime violer des jeunes filles, elle est follement amoureuse de lui. Dévouée, elle va l'aider à réaliser ses sanglants fantasmes.

Paul Bernardo et Karla Homolka se rencontrent à Scarborough (Canada) en octobre 1987, et c'est le coup de foudre immédiat ! Ils sont jeunes, beaux, issus de la bourgeoisie. Mais le conte de fées tourne vite au film d'horreur. Car le jeune premier (23 ans) avoue à sa dulcinée un terrible secret : il est le « violeur de Scarborough » que la police recherche depuis cinq mois. Loin de s'en épouvanter, Karla, 17 ans, se déclare prête à réaliser ses fantasmes ! Elle passe à l'acte trois ans plus tard, le 24 décembre 1990, en prenant part au viol… de sa propre sœur, Tammy, dont la virginité excite son fiancé. Mais l'agression tourne mal, car la jeune fille succombe à une surdose de somnifères. Heureusement pour eux, on conclut à une mort accidentelle, Paul et Karla ne sont pas inquiétés.

Noces de sang

Le couple diabolique ne renonce pas pour autant à satisfaire ses pulsions sadiques, dont au moins trois collégiennes sont victimes. A chaque fois, Paul et Karla filment leur calvaire. Le 15 juin 1991, Leslie Mahaffy, 14 ans, est étranglée avec un fil électrique après avoir été violée par Bernardo. Son corps est débité en morceaux, coulé dans du ciment et jeté au fond du lac Gibson. On découvrira ses restes le 29 juin 1991… jour où Paul et Karla se marient : des noces très kitsch, près des chutes du Niagara.

Mais le 6 janvier 1993, leur idylle morbide bascule : Karla, le visage tuméfié, porte plainte pour coups et blessures contre son mari ! Paul Bernardo est interpellé par la police pour violences domestiques, puis relâché. Pas pour longtemps. Un mois plus tard, les résultats d'analyses réalisées pour confondre le « violeur de Scarborough » tombent enfin. Fin 1990, le sang et la salive de 230 hommes ressemblant au portrait-robot du violeur dressé par l'une des victimes avaient été prélevés. Parmi eux, Paul Bernardo, dont l'ADN correspond à celui du criminel. La police tient son violeur et va vite faire le rapprochement avec les meurtres des collégiennes. Pour le coincer, les enquêteurs interrogent sa femme. Qui le dénonce sans sourciller. Paul Bernardo est arrêté le 17 février 1993 et jugé cinq mois plus tard.

Le torchon brûle entre ceux que la presse surnomme les « Ken et Barbie du crime » ! Ils divorcent en prison. Paul est condamné à perpétuité pour 23 viols. En échange d'une collaboration avec la justice, Karla n'écope que de 12 ans de prison, en tant que complice. Libérée en 2005, elle refait sa vie en Guadeloupe sous un autre nom, se remarie et devient mère de trois enfants. ■



CHASSEUR D'ADOS Les portraits de quelques-unes de ses 33 victimes.

1972-1978 ÉTATS-UNIS

John Wayne Gacy, le clown tueur

Le jour, c'est un voisin bien sous tous rapports. La nuit tombée, il se transforme en prédateur sexuel.



BON CITOYEN Gacy déguisé en Pogo le clown rendait visite aux enfants hospitalisés.

Décembre 1978. Depuis plusieurs mois, les voisins de John Wayne Gacy, un bourgeois de Chicago, se plaignent de la puanteur provenant de chez lui. Il prétend qu'il s'agit de problèmes de fosse septique. Mais la police va découvrir la vraie raison de cette odeur pestilentielle. Lors d'une perquisition menée à son domicile, à la suite de disparitions de plusieurs jeunes hommes de 14 à 21 ans, elle fait de macabres découvertes : 26 cadavres sont entassés sous sa maison, deux autres dans son jardin, un corps enchâssé dans le béton du garage, et quatre dernières victimes flottent dans la rivière près de chez lui ! L'état de décomposition est tel que le méthane dégagé par les restes peut provoquer une explosion à la moindre étincelle ; les techniciens de la police sont obligés de suspendre les recherches à intervalles réguliers.

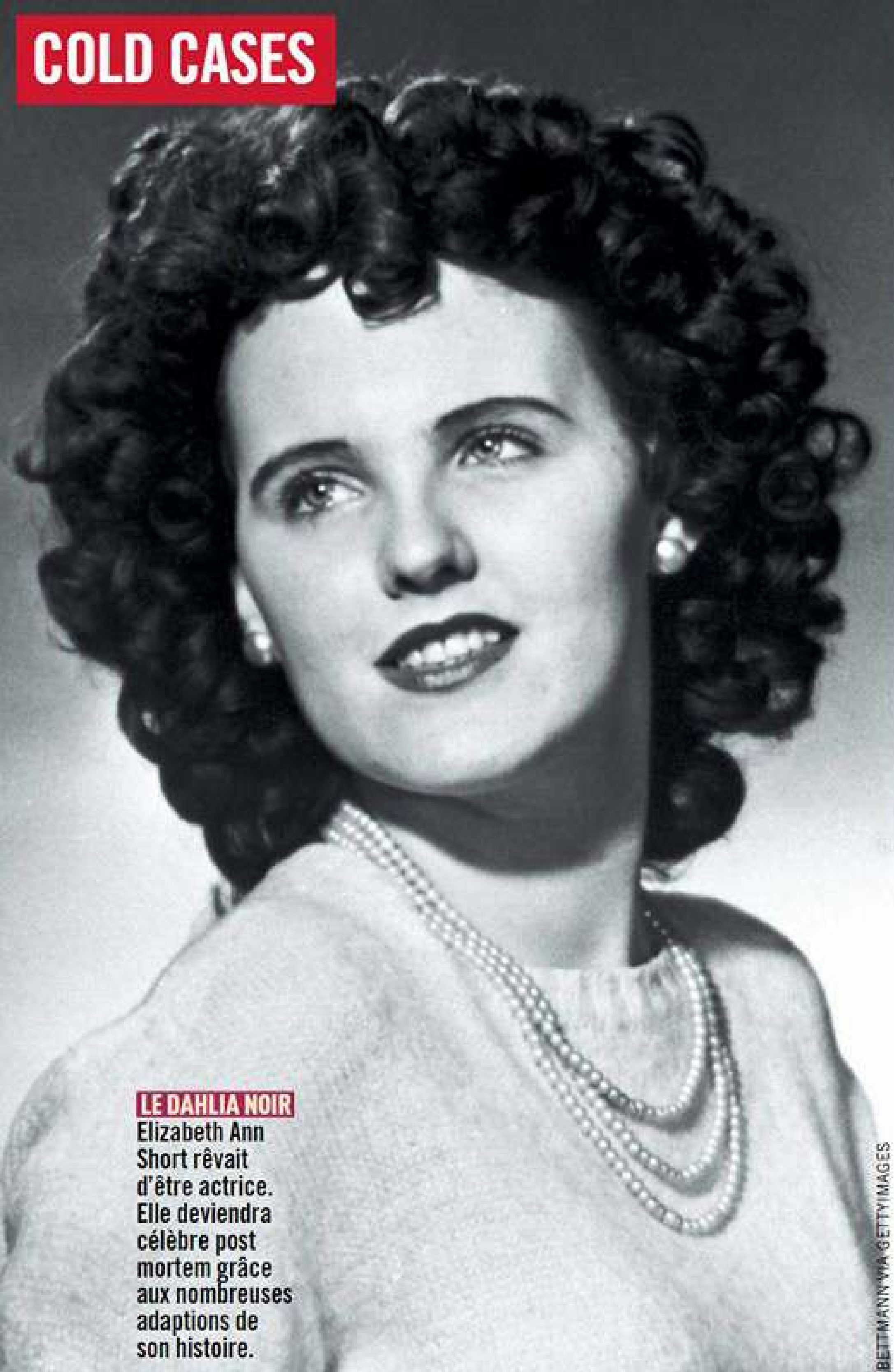
Sauvé par les apparences

Lorsqu'il est inculpé pour 33 meurtres, ses voisins tombent des nues. Car Gacy est un self-made-man idéal : issu d'un milieu modeste, ancien boy-scout, commercial hors pair, patron de PME. Quand il ne travaille pas, Gacy passe ses journées à se déguiser en Pogo le clown pour distraire les enfants malades dans les services hospitaliers de Chicago. Un homme irréprochable… Sauf que le soir, Gacy rôde dans son Oldsmobile noire près d'un parc fréquenté par des prostitués : il choisit de jeunes garçons blonds et minces. Les plus dociles s'en sortiront parfois vivants. L'un d'eux, Robert Donnelly, 19 ans, est enlevé le 30 décembre 1977. Gacy le viole puis joue à la roulette russe. A l'aube, il relâche sa victime avant de reprendre ses activités de chef d'entreprise de peinture en bâtiment. Donnelly porte plainte le 6 janvier 1978, la police interroge Gacy sur cette agression, mais c'est sa parole contre celle du jeune prostitué : la plainte est classée sans suite. Le serial killer aura le temps de tuer encore au moins cinq autres garçons avant d'être appréhendé…

26 CORPS RETROUVÉS SOUS SA MAISON

Gacy a pourtant un lourd casier judiciaire qui aurait pu alerter les enquêteurs. Le 7 novembre 1968, à 26 ans, il est arrêté une première fois dans l'Iowa pour agression sexuelle et condamné à 10 ans de prison. Derrière les barreaux, Gacy fait office d'aumônier et se déguise même en Père Noël pour distraire ses codétenus ! C'est cette bonhommie qui va lui sauver la mise à plusieurs reprises. Remis en liberté conditionnelle au bout de 21 mois, il est ensuite interpellé pour des dizaines d'agressions mais toujours blanchi. Merci les apparences. Des rumeurs de plus en plus persistantes, liées aux disparitions de jeunes hommes dans son environnement proche, vont finir par conduire la police à mener une enquête plus approfondie, qui mènera à la perquisition du 21 décembre 1978 où l'on découvre son charnier…

Le procès du clown tueur a lieu le 6 février 1980. Le mercredi 12 mars 1980, il est reconnu coupable à l'unanimité et exécuté par injection le 10 mai 1994, à 0h58. Ses derniers mots ? « Allez tous vous faire foutre ! » Pas très bonhomme.



LE DAHLIA NOIR
Elizabeth Ann Short rêvait d'être actrice. Elle deviendra célèbre post mortem grâce aux nombreuses adaptions de son histoire.

BETTMANN VIA GETTYIMAGES

L'ASSASSIN COURT TOUJOURS...

On les appelle les *cold cases*, des crimes dont les auteurs échappent depuis des années à la police. Voici retracées les plus célèbres de ces affaires en suspens.

Ressortir les vieux dossiers. Aux Etats-Unis, les enquêteurs, amateurs ou professionnels, adorent ça ! Ils se passionnent pour ces affaires non résolues, qu'ils tentent de démêler en reprenant l'enquête pas à pas. L'étude des « old dogs » (vieux chiens), le surnom que les enquêteurs du FBI donnent à ces affaires en suspens, est devenue un sport national. Et ce d'autant plus facilement qu'aux Etats-Unis, il n'existe pas de prescription pour les meurtres et qu'on peut espérer coincer un meurtrier en fuite *ad vitam æternam*. En 2009, la police de Salt Lake City a par exemple résolu un meurtre vieux de onze ans grâce à l'ADN ! En réexaminant les ongles de la petite Anna Palmer, 10 ans, tuée en 1998, les enquêteurs ont trouvé les empreintes génétiques d'un certain Matthew Breck, condamné pour agression sexuelle. Bingo !

En France, la situation est un peu différente. L'affaire Grégory, Estelle Mouzin... la liste des affaires non résolues – le terme est utilisé au bout de quatre ou cinq ans – est longue. Mais ces dossiers sont souvent classés définitivement en raison de la durée de prescription : dix ans en général, vingt ans pour des crimes commis sur mineurs (à partir de la majorité de la victime), et trente ans en matière de terrorisme et de trafic de stupéfiants. Cela n'empêche pas quelques *cold cases* made in France d'être parfois élucidés ! Le dossier des « disparues de l'Yonne » est ainsi ressorti des tiroirs vingt-trois ans après les premiers enlèvements, pour aboutir à l'arrestation du tueur en série Emile Louis en décembre 2000.



AU MUSÉE
Les pièces du dossier du « Dahlia noir » sont exposées au musée de la police judiciaire de L. A.

SACREMENTO BEE / GETTY IMAGES

Le Dahlia noir

15 JANVIER 1947. Le corps d'Elizabeth Ann Short, beauté à l'opulente chevelure noire, est retrouvé coupé en deux au niveau de la taille et vidé de son sang dans un terrain vague de Los Angeles. Les médias débarquent sur la scène de crime avant les policiers, piétinant les lieux... et les indices. La presse se passionne pour cette histoire et la rebaptise l'affaire du Dahlia noir ; un clin d'œil au film policier *The Blue*

Dahlia, écrit par Raymond Chandler et sorti en avril 1946. Sauf que les journalistes vont aussi saboter l'enquête en rencontrant les témoins, la mère de la victime, ou en manipulant des objets envoyés par l'auteur présumé. Et à cause de cette invasion médiatique, l'enquête s'enlise. Entre 400 et 500 faux aveux sont enregistrés par la police, qui n'a aucune piste sérieuse ! Des écrivains s'emparent de l'affaire, racontent qu'Elizabeth Short était une prostituée, qu'elle a été victime d'un contrat de la mafia... James Ellroy, dont la mère a elle aussi été assassinée par un tueur en série, en tire un best-seller, *Le Dahlia noir.* Attention, le coupable qu'il désigne n'est qu'une solution fictive. Le meurtrier, le vrai, n'a toujours pas été découvert.

Le tueur du Zodiaque

LE ZODIAQUE AURAIT TUÉ entre 37 et 200 personnes, entre 1966 et 1978, en Californie. Mais son identité reste un mystère. On ne sait même pas pourquoi il s'est rebaptisé le Zodiaque. Fait exceptionnel pour un serial killer, le profil des victimes et les armes utilisées (poignard, arme à feu) changent d'un crime à l'autre. Il envoie des messages codés à la police, décryptés par des linguistes. Les dernières lettres du Zodiaque sont envoyées entre 1974 et 1978, après un inexplicable silence de trois ans. Il ne tue plus et écrit : « Je suis là, je l'ai toujours été. Je suis le plus intelligent. J'attends qu'on fasse un bon film sur moi ! » Puis, ce tueur quasi mythique disparaît de la circulation. Est-il mort ? A-t-il « guéri » de sa soif de tuer ? On dénombre 2500 suspects, sans résultat probant. A partir de 2007, la nouvelle technique des tests ADN appliquée à l'affaire a permis de réduire cette liste, mais pas de résoudre ce qui est devenu le plus énigmatique *cold case* du XX^e siècle.

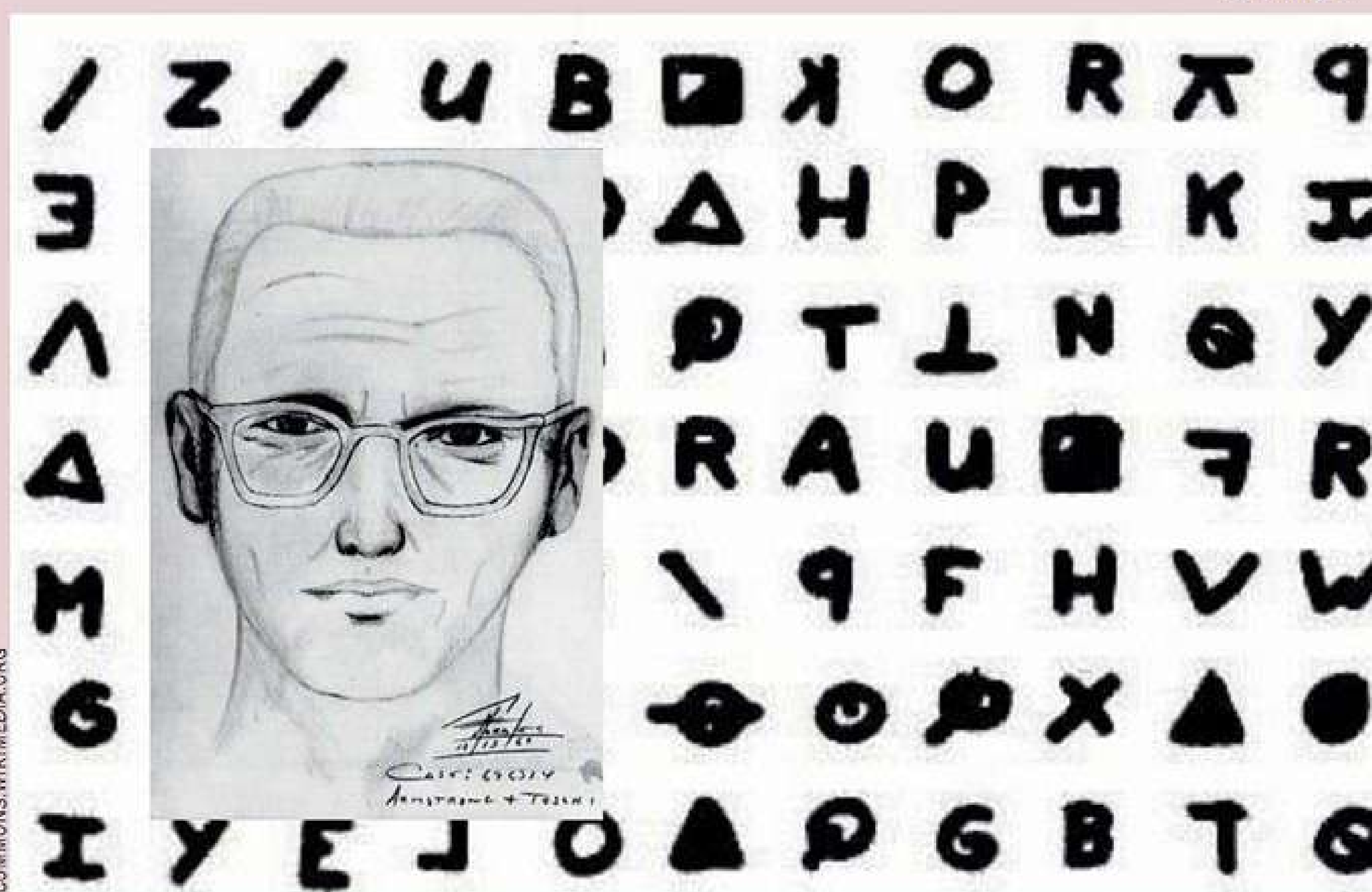
Les crimes du "fantôme"

ENTRE FÉVRIER ET MAI 1946, dans la ville de Texarkana, au Texas, un tueur non identifié surnommé le « Tueur fantôme » frappe à huit reprises. Ses victimes sont battues à mort ou tuées avec un revolver. Entre chaque série de meurtres, il respecte un intervalle précis de trois semaines. Son *modus operandi* est comparable à celui du Zodiaque, qui sévira quelques décennies plus tard... Le 5 novembre 1948, un étudiant de 18 ans, H.B « Doodie » Tennison, se suicide après avoir laissé une lettre dans laquelle il s'accuse d'être « le fantôme ». Mais aucune preuve ou présomption solide ne corrobore son aveu.


SPENCER PLATT / GETTY IMAGES

LE TUEUR DE CRAIGLIST Depuis 2010, 11 corps ont été retrouvés dans des sacs de jute sur une plage de Long Island.

ZODIAQUE Ses messages commencent toujours par les mêmes mots : « This is the Zodiac speaking ! »


COMMONS.WIKIMEDIA.ORG

L'Eventreur de Long Island

IL SÉVIT dans l'Etat de New York et le Connecticut depuis maintenant une vingtaine d'années. On estime qu'il aurait tué au moins 17 jeunes femmes, dont il a laissé les restes (membres et têtes) éparpillés dans des sacs de jute sur des plages de Long Island. Les victimes sont des étudiantes ou des *escort girls* contactées sur le site Craiglist (« Le Bon Coin » américain). « C'est un homme qui est très au fait des techniques que nous utilisons », a assuré un enquêteur au *New York Times,* en 2011 « Il pourrait s'agir d'un policier, en activité ou à la retraite. »

Le Grêlé

RECHERCHÉ DEPUIS PLUS DE TRENTE ANS par la police française et jamais identifié, « le Grêlé » doit son surnom à son faciès marqué de cicatrices d'acné. Il est l'auteur d'au moins trois meurtres et six viols, à Paris et peut-être en province, entre mai 1986 et juin 1994. L'homme, qui aurait aujourd'hui une cinquantaine d'années, est peut-être mort ou à l'étranger, auquel cas il pourrait être toujours en activité. On possède ses empreintes digitales et génétiques, mais on n'a jamais réussi à l'identifier. Son portrait-robot est toujours affiché dans les locaux de la police judiciaire. ■

CHAPITRE 2

LES PRINCES SANGUINAIRES

Reines ou empereurs, ils tuent pour asseoir leur pouvoir ou satisfaire leurs penchants sadiques. Ils sont si protégés...

Ier SIÈCLE ROME

Agrippine ou la mort au nom du fils

Elle est prête à tout pour que son unique enfant, Néron, devienne l'empereur de Rome.

MÈRE TOUTE-PUISSANTE Portrait d'Agrippine la Jeune par Pierre Paul Rubens, vers 1614.

BRIDGEMAN IMAGES

L'amour maternel est sans limite. Agrippine le sait, le ressent au plus profond de sa chair dès qu'elle regarde son fils unique, Néron. « Je t'aime tant, mon fils ! Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi. Je t'ai tout sacrifié avec bonheur : pour que tu sois roi ! » lui avoue-t-elle. « Tu es la meilleure des mères », lui répond Néron en retour, avec un regard d'infinie tristesse. Car l'empereur romain sait de quoi sa mère est capable : pour arriver à ses fins, elle n'hésite pas à tuer. C'est à elle et aux morts qu'elle a semés sur sa route qu'il doit son accession au trône impérial. Pour lui, Agrippine a éliminé deux de ses trois maris !

Tout commence le 15 décembre 37 : ce jour-là, Agrippine, 22 ans, épouse d'un noble romain, Domitius, donne naissance à Néron. Quand le médecin Xénophon lui présente son fils, un rayon de soleil jaillit à l'horizon. La jeune mère y voit un présage des dieux ! Elle se fait aussitôt la promesse que Néron sera son seul enfant. Investi de tous ses espoirs, il sera sa fierté et sa puissance ! Grâce à lui, elle va inverser le sort. Car Agrippine, arrière-petite-fille d'Auguste, le premier des empereurs, n'a pas eu une vie facile. Enfant, elle a vu sa mère et ses deux frères aînés, condamnés à un atroce exil par l'empereur Tibère, mourir de faim après plusieurs semaines de torture. Son père Germanicus a été empoisonné sous ses yeux. A 13 ans, elle a été mariée de force à Domitius, un époux sadique, qui l'a abusée. Elle a trop souffert. Elle veut désormais devenir la plus forte ! Son fils lui permettra d'assouvir sa soif de revanche. Elle demande à l'astrologue Balbillus d'observer les étoiles pour prédire l'avenir du nouveau-né. « Cet enfant sera roi, Agrippine... mais il tuera sa mère », annonce-t-il gravement. « Qu'il me tue, pourvu qu'il règne ! » répond-elle sans hésiter.

Au sommet de l'Etat, tous les coups sont permis

Dès lors, elle n'a qu'une obsession : se rapprocher du trône. Descendante directe d'Auguste, Agrippine gravite dans les cercles du pouvoir, où les scandales, l'adultère et les réglements de comptes sont la règle. Au sommet de l'Etat, tous les coups sont permis ! A priori, Agrippine a une bonne carte à jouer. Depuis 37, c'est son propre frère, Caligula, qui règne sur l'empire, après avoir fait assassiner l'empereur Tibère. L'ambitieuse quitte son mari et s'invite à la cour. Mais la folie de son frère va contrarier ses plans. Paranoïaque, Caligula fait égorger ou décapiter tous ceux qu'il soupçonne de comploter contre lui. En 39, il accuse Lepidus, son beau-frère, de manigancer contre lui avec la complicité d'Agrippine et de sa sœur Livilla. Lepidus est exécuté, les deux femmes sont exilées sur une île au large du Latium, en Italie. Le petit Néron est laissé à Rome, chez une tante. Pendant deux ans, la mère et son fils sont séparés. La soif de vengeance d'Agrippine ne fait que croître.

Mais elle tient bientôt sa revanche. Le 24 janvier 41, vers midi, Caligula tombe dans un guet-apens organisé par un officier de la garde prétorienne. Ses assaillants le transpercent de 30 coups de glaive, tuent son épouse et écrasent sa petite fille comme un chaton contre un mur. Agrippine peut rentrer à Rome ! Domitius ayant eu le bon goût de →

FICHE SIGNALÉTIQUE



SURNOM **Agrippine la Jeune**	CARACTÉRISTIQUES **Elle s'agrippe au pouvoir, obtenu par procuration**	NAISSANCE **6 novembre 15**	MÉTHODE **Poison**
CLASSIFICATION **Mère manipulatrice**	DATE DES MEURTRES **47 apr. J.-C. 13 octobre 54**	PROFILS DES VICTIMES **Hommes**	LIEU **Rome**
NOMBRE DE VICTIMES **2 au moins**			



Agrippine fait empoisonner le ragoût de l'empereur Claude. Il meurt au point du jour.

→ mourir entre-temps, elle s'empresse de chercher un nouveau mari. Ce sera Passienus Crispus, un très riche consul. Agrippine est de nouveau puissante et respectée ! Mais à Rome, on ne reste jamais en paix très longtemps... De nouveau, la menace rôde : Messaline, l'épouse du nouvel empereur Claude, considère Néron comme le rival de son fils, Britannicus. Et fait déposer un serpent dans son berceau !

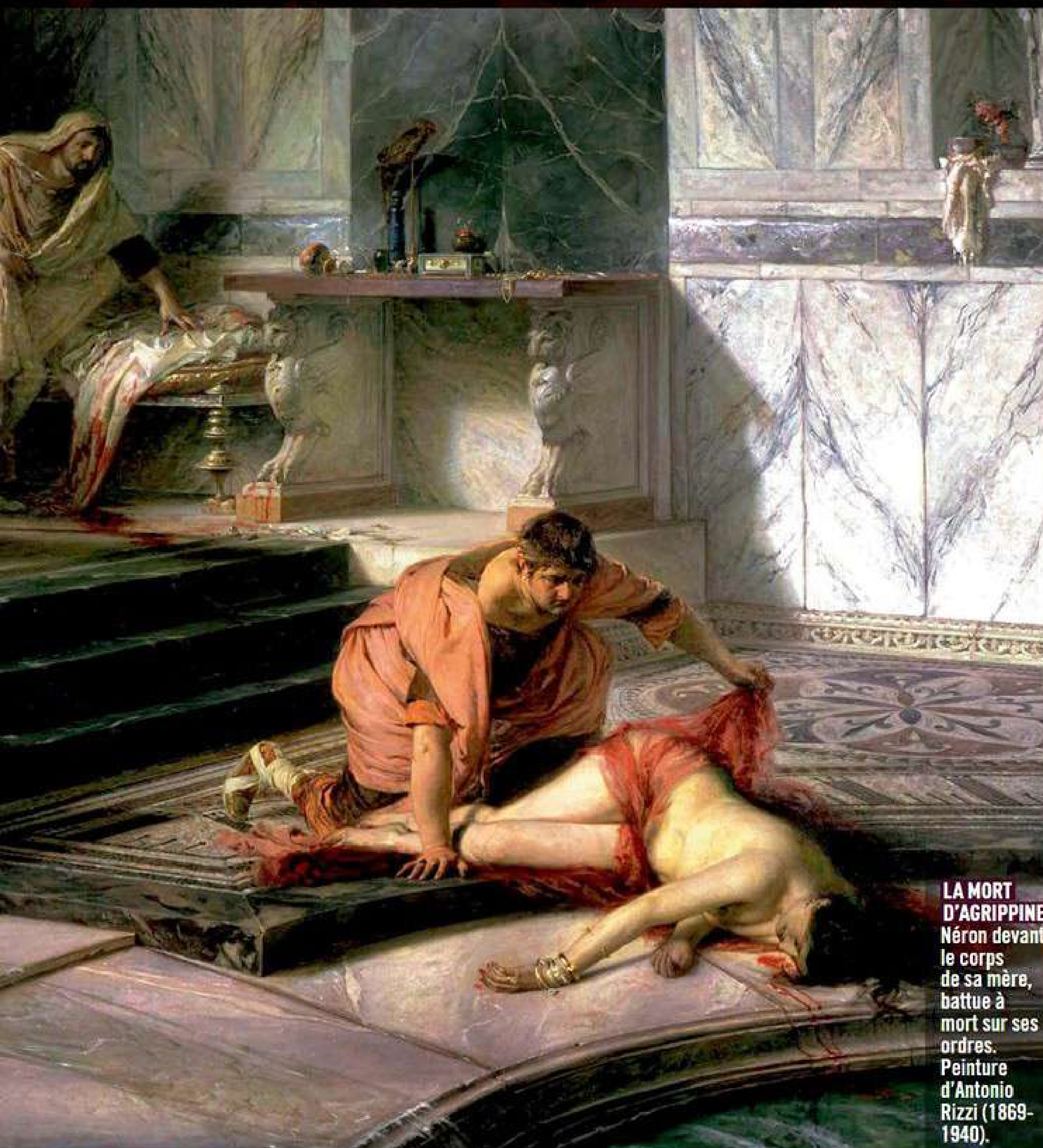
Mais la chance va sourire à Agrippine. En 48, Claude découvre que son épouse, la débauchée Messaline, complote contre lui : elle meurt « suicidée ». Claude est libre de se remarier : Agrippine ne va pas laisser passer une telle opportunité. Pour se débarasser de son mari, elle fait appel à Locuste, une célèbre empoisonneuse. On découvre le corps de son époux inanimé, à côté d'une vasque à laquelle il venait de s'abreuver. Là voilà libre de s'unir à Claude ! Seul hic, l'empereur est aussi... son oncle, et le Sénat réprouve cette union incestueuse. Pour faire passer la pilule, le couple multiplie les sacrifices expiatoires. Habile, la nouvelle *Augusta* (titre honorifique porté par l'épouse, la fille ou la sœur de l'empereur romain) va convaincre Claude d'adopter Néron ! Le 25 février 50, il devient officiellement le demi-frère de Britannicus, l'héritier légitime. Et son rival direct dans la course à la succession.

Morts en série

Poussé par les intrigues de sa mère, Néron entre au Sénat et devient proconsul en 51. Il est envisagé qu'il soit, aux côtés de Britannicus, le successeur de Claude. Agrippine doit saisir cette opportunité. L'heure est venue de frapper un grand coup et d'installer enfin son fils sur le trône. Le 12 octobre 54, on sert à Claude, un fin gourmet, un ragoût de champignons. Halotus, le goûteur de l'empereur, en porte à sa bouche une cuillère juste avant d'autoriser qu'on le serve à l'empereur. Le geste est familier, systématique, et personne ne remarque qu'Halotus n'a pas avalé les aliments, sur ordre d'Agrippine. Le mets favori du prince est présenté parmi bien d'autres, lors d'un banquet qui commence en début d'après-midi. Pendant la nuit, l'empereur manifeste de violents symptômes gastro-intestinaux, crispé de douleur, tremblant de fièvre, il vomit pendant plusieurs heures. Agrippine fait alors appel au médecin Xénophon, aidé par... Locuste, arrivée discrètement. Sous prétexte de l'aider à vomir, l'empoisonneuse introduit dans la gorge de Claude une plume, imprégnée d'une substance de son cru. L'empereur meurt au point du jour. Il aurait ingéré des amanites phalloïdes mélangées à d'autres espèces comestibles, avant d'être achevé avec un autre poison. Agrippine a réussi son coup ! Reste à faire proclamer Néron empereur en lieu et place de Britannicus. C'est l'historien Tacite –qui ne porte pas l'*Augusta* dans son cœur– qui fait le récit de ses manigances. « Agrippine, feignant d'être vaincue par la douleur et de chercher des consolations, courut auprès de Britannicus. Elle le serrait dans ses bras, l'appelait la vivante image de son père, empêchait par mille artifices qu'il ne sortît de son appartement », raconte Tacite dans les *Annales*. « Enfin, à midi, les portes du palais s'ouvrent tout à coup, et Néron (...) s'avance vers la cohorte qui, suivant l'usage militaire, faisait la garde à ce poste. Il y eut, dit-on, quelques soldats qui hésitèrent, regardant derrière eux, et demandant où était Britannicus. Mais, comme il ne s'offrait point de chef à la résistance, ils suivirent l'impulsion qu'on leur donnait. Porté dans le camp, Néron fit un discours approprié aux circonstances, promit des largesses égales à celles de son père, et fut salué empereur. » Agrippine a réussi, Néron est devenu César !

Quatre mois plus tard, Britannicus, 14 ans, rejoint son père Claude dans la tombe. L'enfant a lui aussi été empoisonné pendant un banquet, mais son assassinat est présenté comme l'issue fatale d'une crise d'épilepsie – dont il était effectivement atteint. Selon les historiens, c'est Néron qui aurait commandité sa mort pour écarter définitivement son rival. Il l'a appris de sa mère : tous les moyens sont bons pour régner.

C'est bientôt Agrippine elle-même qui va l'apprendre à ses dépens. Après cinq ans passés à régner sous sa férule, Néron ne supporte plus l'autorité abusive de sa mère. Dans sa famille,



LA MORT D'AGRIPPINE Néron devant le corps de sa mère, battue à mort sur ses ordres. Peinture d'Antonio Rizzi (1869-1940).

GIANNI DAGLI ORTI /AURIMAGES

la mort résout les dilemmes, libère, venge. Tuer sa propre mère ? Néron y songe… Il élimine d'abord plusieurs de ses partisans. Puis il tente de l'empoisonner avec des préparations lentes et discrètes. Par trois fois, Agrippine parvient à s'administrer des antidotes. Il fait ensuite piéger le plafond de sa chambre pour qu'il s'écroule sur elle et l'écrase pendant son sommeil. En vain.

PAR **3** FOIS, NÉRON TENTE D'EMPOISONNER SA MÈRE

Le 13 mars 59, Néron annonce à sa mère qu'elle sera l'invitée d'honneur des fêtes de Minerve à Baïes, sur la côte napolitaine. Pendant le banquet, il la cajole, la flatte, la prend dans ses bras, l'embrasse. La mère et le fils se regardent avec tendresse. Presque à regret, Néron la laisse partir. Il sait que la mort l'attend… Il a fait saboter l'embarcation qui doit la ramener jusqu'à la propriété impériale. Le navire se disloque en pleine mer. Les domestiques de Néron frappent à coups de gaffes et de rames Agrippine et sa servante. Cette dernière périt, mais Agrippine parvient à gagner le rivage à la nage. Elle sait qu'elle ne peut plus se sauver et attend la fin avec dignité. Il fait nuit. Soudain, des bruits de sabots… Des centurions font irruption et la lardent de coups. Elle leur présente le flanc pour qu'ils l'achèvent. Baignant dans son sang, l'*Augusta* donne son ultime réplique au chef des bourreaux : « Frappe au ventre ! C'est là que j'ai porté César ! » La prophétie de l'astrologue vient de se réaliser.



PIXABAY

LES PRINCES SANGUINAIRES

Le pouvoir protège les fous. Même pris, ils sont rarement condamnés.

■ **L'ANTIQUITÉ** fourmille de décès par empoisonnement perpétrés par, ou contre, des potentats. Par exemple à Rome, au Ier siècle, l'empoisonneuse Locuste met ses potions à disposition des puissants qui veulent éliminer leurs ennemis.

■ **AU MOYEN ÂGE,** *Le Livre des venins,* écrit par Magister Santes de Ardoynis, en 1424, circule sous le manteau dans toutes les cours d'Europe et suscite les vocations criminelles, sans parler des recettes maison à base de mercure, d'arsenic ou de phosphore, que concocteront à leur propre usage les Borgia. L'un d'entre eux, César, portait une bague à poison qui lui permettait d'empoisonner son ennemi rien qu'en lui serrant la main !

■ **AUJOURD'HUI ENCORE,** les dictateurs entachent l'Histoire de leurs crimes sanguinaires, exécutant leurs opposants avec force cruauté. Mais ces grands hommes n'hésitent jamais à s'absoudre de leurs crimes et agissent souvent en toute impunité.

■ **AU SOMMET DE L'ÉTAT,** la justice étouffe les répercussions des drames les plus compromettants. Cachez ce crime que je ne saurais voir…



DESPOTE FOU Idi Amin Dada fait régner la terreur (ici, massacre à Kampala en 1979).

RUE DES ARCHIVES (X2)

Les crocodiles d'Amin Dada

Quand l'ogre de Kampala veut éliminer ses opposants, il les jette dans le lac.

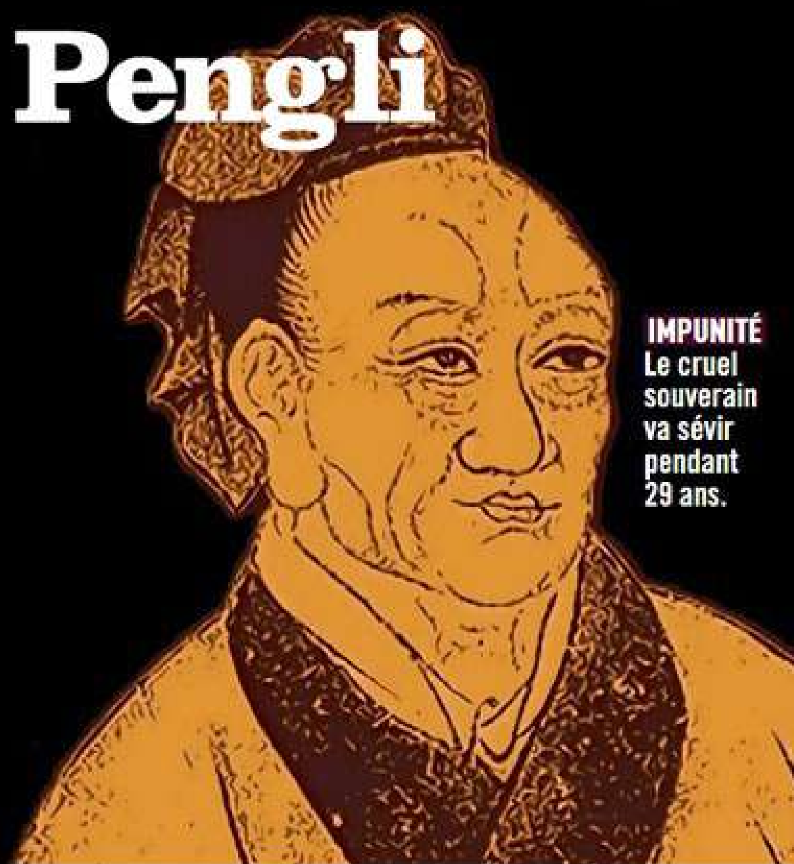
« Emmenez donc le prisonnier voir mes amis du lac ! » ordonne Amin Dada, en ce matin d'octobre 1972. Face au tyran ougandais, Franz Kalimuzo, vice-chancelier de l'université, se met à hurler, fou de peur. Quelques minutes plus tard, il est jeté vivant, les poings liés, dans le lac Victoria. On lui laisse les pieds libres pour faire durer le spectacle. Amin Dada observe de loin le prisonnier se faire dévorer par « ses amis »… les crocodiles. Le dictateur illettré a pris l'habitude de les nourrir avec les opposants et les intellectuels qu'il déteste tant. Il en tue tellement que les cadavres en décomposition empoisonnent les poissons du lac !

Depuis son coup d'Etat, en 1971, le colosse fait régner la terreur. Après s'être autoproclamé président à vie, roi d'Ecosse et conquérant de l'Empire britannique – rien que ça ! –, il fait ouvrir des camps de détention où les gardiens affament leurs prisonniers, puis les contraignent à s'entre-tuer avant de manger les restes des victimes. L'ogre de Kampala ne recule devant aucune exaction et ne craint personne. Cette mégalomanie le perdra. En octobre 1978, il envoie 2000 soldats conquérir une partie du territoire tanzanien. Mais l'armée tanzanienne lance une contre-offensive fulgurante : en avril 1979, le dictateur fou prend la fuite et se réfugie en Arabie saoudite, où il mourra en 2003. En huit ans, il aurait fait, selon Amnesty International, près de 300 000 victimes. ■

IIE SIÈCLE AV. J.-C. CHINE

Les chasses à l'homme nocturnes de Liu Pengli

Au coucher du soleil, ce seigneur chinois sort pour torturer ses sujets au hasard.



IMPUNITÉ Le cruel souverain va sévir pendant 29 ans.

En 144 avant J.-C., dans la province de Jidong (Chine du Nord-Est), les sujets du prince Liu Pengli, de la dynastie Han, savent qu'il ne fait pas bon traîner dehors une fois le soleil couché. Au crépuscule, le monarque rassemble sa horde pour une chasse à l'homme. Une trentaine de gardes spécialement formés battent la campagne, armés jusqu'aux dents, avec lances et filets, pour traquer le « gibier ». Voyageur égaré, pasteur attardé avec son troupeau, paysanne sortie puiser de l'eau, enfant insouciant… Le souverain n'a de pitié pour personne. Il prouve sur ses terres sa toute-puissance dans la douleur et le sang. Une fois la proie acculée, elle est livrée à Liu Pengli qui décide de son sort.

Atroces supplices

Son bon plaisir est toujours cruel et sanglant : il écartèle ses victimes avec des chevaux, les fait empaler par la bouche ou l'anus. Un de ses supplices préférés consiste à « éplucher » la peau du supplicié avec un couteau en partant de la colonne vertébrale. Il lui arrive aussi de faire trancher sa victime en deux au niveau de la taille – les organes vitaux se trouvant dans l'abdomen, l'agonie peut durer de longues minutes. Liu Pengli terrorise son royaume pendant vingt-neuf longues années en toute impunité ! En 115 avant J.-C., enfin, le fils d'un supplicié parvient à la cour de l'empereur Han Jingdi, à Chang'an, dans la province de Shaanxi, et obtient audience. Son récit émeut le Fils du Ciel qui diligente une enquête. Soucieux du sort de ses sujets, l'empereur est un adepte du *wuwei*, l'art de gouverner fondé sur l'équité. Ses émissaires reviennent avec des rapports accablants sur Liu Pengli, qui aurait fait au moins une centaine de victimes. Le prince sanguinaire est aussitôt convoqué pour être jugé et la cour demande qu'il soit exécuté pour ses crimes. Mais Pengli est le cousin de l'empereur et l'étiquette oblige Han Jingdi à faire preuve de clémence envers le tueur fou. Au lieu de le faire exécuter, il le déchoit de son titre et le bannit pour le restant de ses jours dans la région de Shangyong, à quelques centaines de kilomètres de son fief. Impossible de savoir ce qu'est devenu Liu Pengli, car les chroniqueurs se désintéressent alors du sort de ce prince bouté hors du cadre de l'histoire officielle. Déshonoré mais libre de continuer à tuer. ■

FINEARTIMAGES/LEEMAGE

1756-1762 RUSSIE

Darya Saltykova, la comtesse malfaisante

Vue de la perspective Nevski à Saint-Pétersbourg. Gravure, 1753.

Cette veuve tyrannique martyrise ses serfs pendant douze longues années.

Il gèle sur la place Rouge de Moscou, en ce début d'octobre 1768. Pourtant une foule compacte se presse pour défiler devant une estrade de bois, montée à la hâte quelques jours plus tôt, sur ordre de la Grande Catherine elle-même. Aux premiers rangs des spectateurs se tiennent une dizaine de paysans, venus pour l'occasion. La plupart sanglotent en silence, de tristesse autant que de soulagement. Ils sont enfin vengés. Etroitement attachée sur une chaise de bois, une femme au regard fixe, impassible. Elle a 38 ans, les cheveux déjà grisonnants. Une pancarte est attachée autour de son cou, portant une inscription : « Comtesse Darya Nikolayevna Saltykova, dite Saltichikha, meurtrière et tortionnaire. » Elle a été condamnée à être exposée durant une heure. Une courte peine comparé au long cauchemar qu'elle a fait vivre à ses serfs pendant douze ans.

Ses cibles ? Ses servantes

Tout commence en 1756 : à 26 ans, la comtesse devient veuve, hérite de vastes terres dans la région moscovite sur lesquelles travaillent plus de 600 serfs. Toute-puissante dans son fief. Pour une raison inconnue, elle commence rapidement à adopter un comportement tyrannique avec son personnel féminin. Elle prend ses servantes pour des souffre-douleur, les fait fouetter pour des peccadilles. A celles qui n'entendent pas ses ordres du premier coup, elle fait percer les tympans ou arracher les oreilles avec des tenailles. Saltichikha prend plaisir à les torturer elle-même. Son statut d'aristocrate, son pouvoir et sa richesse lui permettent de laisser libre cours à la violence qui ne cesse de croître en elle. Elle s'acharne particulièrement sur les femmes enceintes et les jeunes filles qui ont le malheur de croiser son chemin. La comtesse s'amuse à leur broyer les membres, leur arrache les yeux, les mutile.

Les pères et les époux des malheureuses tentent de faire entendre leurs plaintes, mais ils sont réduits au silence par des fonctionnaires soudoyés par la comtesse ; les plus insistants sont tout simplement emprisonnés ou exécutés. Mais en avril 1762, deux paysans, Sakhvely Martynov et Ermolay Ilyin, décident d'aller jusqu'au palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg pour transmettre eux-mêmes leur plainte à Catherine II. La détresse des serfs est enfin entendue. L'impératrice ordonne à son collège de justice d'enquêter.

ELLE EST JUGÉE ET CONDAMNÉE POUR **38** MEURTRES

138 disparitions suspectes

L'instruction va durer six ans. L'enquêteur principal, Stepan Volkov, peine à recueillir le témoignage des paysans, terrorisés par la comtesse... Mais au final, les faits sont accablants : il constate 138 disparitions inexpliquées sur les terres de Saltichikha et rassemble les preuves de sa culpabilité pour 38 meurtres. La Grande Catherine ordonne son arrestation en 1762. Saltykova admet les tueries, mais refuse de se repentir. Le 2 octobre 1768, elle est condamnée par ses pairs à la réclusion perpétuelle dans le cloître Ivanovsky de Moscou, où sont retenues des criminelles et des femmes de l'aristocratie atteintes de maladies mentales ou impliquées dans des scandales politiques. Après son heure d'infamie sur la place Rouge, Darya Saltykova est enfermée dans un cachot souterrain, sans fenêtre. L'obscurité y est totale, sauf pendant les repas, pris à la lueur d'une bougie. Aucune communication n'est permise. En 1779, au bout de onze ans dans les ténèbres, la comtesse est transférée dans une cellule pourvue d'une minuscule fenêtre. Mais son esprit reste à tout jamais dans les ténèbres : elle mourra à 71 ans dans sa cave, complètement démente.

1666-1676 FRANCE

Méfiez-vous des fioles de la Brinvilliers

La belle marquise, qui a décimé sa famille pour hériter, aurait également tenté d'empoisonner Colbert et Louis XIV !



AFFAIRE DES POISONS Marie-Madeleine Anne Dreux d'Aubray, marquise de Brinvilliers, dans la chambre de la question.

Le 31 juillet 1672, à Paris, on retrouve le corps sans vie du chevalier Godin de Sainte-Croix dans son atelier. A ses côtés, un masque de verre, brisé. Le chevalier a succombé aux vapeurs toxiques d'un poison qu'il était en train de préparer. Le masque qui le protégeait pendant ses dangereuses manipulations n'a pas suffi. En cherchant son testament, on trouve un coffret de cuir rouge contenant un journal, des lettres et des fioles de poison dûment étiquetées. A la lecture de ces documents, on découvre que le défunt et sa maîtresse, la marquise de Brinvilliers, qu'il avait initiée à la fabrication des poisons, ont distribué leurs potions fatales à tout va. Non seulement la marquise a tué toute sa famille proche, mais les amants terribles auraient tenté d'empoisonner les plus importants personnages de l'Etat ! Leurs cibles ? Colbert en 1669 –la marquise de Sévigné raconte dans ses lettres qu'il s'est longtemps plaint de maux de ventre cette année-là–, et même le roi Louis XIV, d'après les aveux de leur valet ! Très vite, la rumeur les accuse aussi d'être responsables de la mort d'Henriette d'Angleterre, la belle-sœur du roi, en 1670. La première affaire des poisons vient d'éclater et éclabousse la cour de France.

Cette histoire empoisonnée a pourtant commencé comme un coup de foudre. En 1660, Marie-Madeleine Anne Dreux d'Aubray a 28 ans et est dotée d'une beauté ravageuse. Mariée au marquis de Brinvilliers, elle tombe sous le charme de son ami, le chevalier Godin de Sainte-Croix ! Pendant deux ans, ils vivent le parfait amour. Jusqu'au jour où le père de la marquise découvre leur relation. Furieux, il fait embastiller le séducteur par lettre de cachet en 1663. En prison, Godin fourbit sa vengeance. Coup de chance, il partage sa cellule avec un alchimiste, l'Italien Exili, qui lui enseigne l'art des poisons ! Quand il est libéré, Sainte-Croix est devenu un expert en la matière. Il retrouve sa maîtresse. Opium, arsenic, vitriol ou antimoine, il lui apprend à manipuler tous les toxiques. L'élève dépasse son maître : Marie-Madeleine est fascinée par le pouvoir de vie et de mort désormais entre ses mains. Très vite, le couple se fait connaître dans tout Paris pour ses potions. La rumeur dit même que Sainte-Croix a découvert la pierre philosophale !

En réalité, la marquise a des préoccupations plus triviales : trouver de l'argent pour continuer à mener grand train. Mais elle a la solution : hériter ! Entre septembre 1666 et 1670, elle empoisonne son père et ses deux frères ! Elle règle au passage ses comptes avec sa famille, et notamment ses frères pour les rapports incestueux qu'elle a subis enfant… Mais l'héritage ne suffit pas. Pour s'enrichir, Sainte-Croix et la Brinvilliers vont mettre leurs compétences d'empoisonneurs au service des autres. La marquise aurait ainsi aidé son ami Pierre Louis Reich de Pennautier à se débarasser de ses rivaux pour obtenir le poste de trésorier du clergé de France. Mais la mort de Sainte-Croix met fin à cette funeste entreprise.

> ELLE EMPOISONNE **son père et ses 2 frères**

Acculée, la marquise prend la poudre d'escampette et se réfugie à Londres, avant de se cacher dans un couvent


LEE/LEEMAGE

près de Liège. En 1676, un policier déguisé en prêtre la ramène par la ruse en France. Soumise à la question, la Brinvilliers garde obstinément le silence sur les tentatives d'assassinat à la cour, mais avoue avoir employé le poison pour régler ses comptes et hériter…

Devant Notre-Dame, elle fait amende honorable

Du 29 avril au 16 juillet 1676, son procès bouleverse Paris et la cour. Partout, on ne parle plus que de la marquise ! Le 17 juillet, elle est condamnée à mort après avoir fait amende honorable devant Notre-Dame. En chemise, elle se tient debout, droite et digne sur l'échafaud. On lui bande les yeux. Quelques secondes plus tard, un sifflement suivi d'un bruit mat. Lentement, la tête de la Brinvilliers glisse à l'arrière de ses épaules du côté gauche, et le tronc bascule à l'avant.

Le bourreau André Guillaume essuie son sabre droit, se retourne et conclut : « N'est-ce pas là un bon coup ? » avant de jeter le corps et la tête de la marquise sur le bûcher. La marquise a tant ému les Parisiens par son courage devant la mort, sa grande beauté et sa piété qu'une fois son corps brûlé, le peuple fouille dans les braises encore fumantes pour y trouver des débris d'os en guise de saintes reliques. ■

V^e^ SIÈCLE YÉMEN

Le prédateur du Yémen

A Aden, il y a 1 500 ans, ce seigneur local s'attaque aux jeunes garçons.

Vers minuit, le jeune Zerash est appelé par son maître, Zu Shenatir. Ce seigneur richissime règne sur la cité portuaire d'Aden, au Yémen, 500 ans après J.- C. Le garçon accourt dans sa chambre, ne sachant pas ce qui l'attend. A peine est-il entré que Shenatir ordonne à deux gardes de refermer la porte et de la garder. Zerash est pris au piège. Dans les yeux de Shenatir brille une lueur de convoitise sauvage. Car le seigneur est en réalité un tueur sans scrupules. Depuis des années, il s'attaque à de jeunes garçons, qu'il sodomise – et dont il aime ensuite dévorer les tendres chairs. Il s'amuse aussi à précipiter les malheureux du haut de la tour de son palais.

Possédé par un démon ?

La rumeur désigne Zu Shenatir, qu'on accuse d'être un esprit malfaisant, ou un démon incarné en homme, mais personne n'ose intervenir. Aujourd'hui, le diabolique Zu a jeté son dévolu sur Zerash. Il se rue sur lui, lui arrache ses vêtements et entreprend de le violer. Alors que son agresseur grogne d'extase, le jeune serviteur se saisit de la dague dont son maître ne se sépare jamais et qu'il a posée à côté de son lit. Il se retourne brusquement et frappe à plusieurs reprises. Shenatir tombe ventre au sol dans une flaque de sang. Zerash lui plante alors le couteau dans l'anus pour l'achever… Ainsi meurt l'un des premiers tueurs en série de l'Histoire. ■

JAREK BLAMINSKY/ARCANGEL

À VENDRE !

OBJETS COLLECTORS DE SERIAL KILLERS

Les tueurs en série ont leurs fans – si, si ! – et certains sont prêts à tout pour acquérir des objets ayant appartenu à leur assassin préféré.

Murderabilia, mélange du latin *memorabilia* (souvenirs) et de l'anglais *murder* (meurtre), c'est le mot-valise qui a été inventé pour désigner ces objets que s'arrachent les fans de serial killers. Ces « reliques » sont de deux sortes : elles ont appartenu directement à un tueur en série ou elles ont été réalisés par ses soins.
Sur Internet, il existe des sites spécialisés où faire ces morbides emplettes. Photos dédicacées, dessins, lettres, objets personnels... peuvent se négocier plusieurs milliers de dollars, assurant aux plus célèbres des tueurs un confortable revenu derrière les barreaux ! Après eBay, qui a interdit la vente de murderabilia sur son site en 2001, plusieurs Etats américains ont légiféré pour endiguer le phénomène : l'Etat de New York a par exemple décidé de taxer ces ventes et de reverser les fonds à des associations d'aide aux victimes. Malgré ces mesures, la folie murderabilia continue. Que peut-on acheter de si fascinant dans ces supermarchés du crime ? Nous avons fait l'inventaire.

ÇA VIENT DE LOIN

DÉCEMBRE 1890

Michel Eyraud et la belle Gabrielle Bompard, 23 ans, sont jugés pour le meurtre de Toussaint Gouffé, un notaire parisien retrouvé mort dans une malle près de Lyon. L'affaire a fait la une des journaux, l'accusée est aussi belle que scandaleuse : la foule se presse pour assister à l'audience. Et se rue sur les mini-malles en bois, qui reproduisent celle de l'affaire, vendues à la sortie du tribunal. Les premiers produits dérivés de tueurs de l'Histoire.

DES ROGNURES D'ONGLES

Les fans les plus fous peuvent s'offrir des « morceaux » de leurs idoles. Comme les rognures d'ongles d'Ángel Maturino Reséndiz, un serial killer mexicain qui tua entre 15 et 30 personnes dans les années 1990, en vente sur le site Supernaught. Ou une mèche de cheveux de Charles Manson, mise à prix 250 dollars.



DR

125 DOLLARS



5000 DOLLARS

DR

L'ARME DU CRIME

Ce marteau a – peut-être – servi à tuer 8 personnes. Il a été retrouvé au domicile de John E. Robinson, l'un des premiers tueurs en série de l'ère Internet, arrêté en 2000. Il rencontrait ses victimes via des sites de discussion sado-masochistes, et les tuait à coups de marteau sur la tête. Celui-ci, qui a servi d'élément de preuve lors du procès, est à vendre 5 000 dollars.

LE JEAN DU TUEUR DE SUNSET TRIP

Il a été porté dans le couloir de la mort par Douglas Clark, le « tueur de Sunset Trip » qui tua 6 prostituées avec sa complice, entre juin et août 1980.


DR

600 DOLLARS

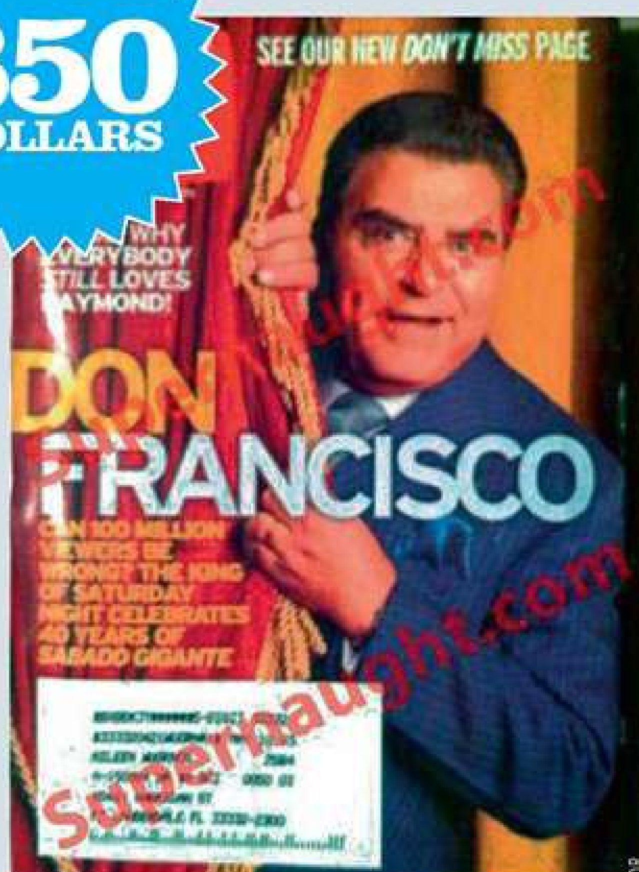
DES BISCUITS ENTAMÉS

750 DOLLARS

L'idolâtrie n'a pas de limite. Un paquet de cookies, de la marque Chips Ahoy, à moitié mangé par Charles Manson – le gourou tueur – et oublié au parloir en 2002 est en vente.

UN MAGAZINE TÉLÉ

850 DOLLARS



DR

Mais pas n'importe lequel. Il s'agit du dernier programme télé de la célèbre tueuse en série Aileen Wuornos, daté du 5 octobre 2002. Quatre jours plus tard, elle était exécutée en Floride.

3000 DOLLARS



UN TABLEAU DE CHARLES MANSON

Sur Internet, on peut aussi acheter un tableau abstrait de Charles Manson pour 3 000 dollars, une toile de John Wayne Gacy (« le clown tueur ») représentant son alter ego Pogo le clown pour 4 995 dollars. Moins cher, un dessin signé Alfred Gaynor, un tueur moins connu, emprisonné à vie pour le meurtre de 9 femmes, est en vente 320 dollars.

LE MOT

L'HYBRISTOPHILIE

C'est ainsi qu'on appelle l'attirance morbide envers les criminels. Le phénomène, qui touche principalement les femmes, n'est pas nouveau : entre 1919 et 1922, Landru a reçu en prison 800 demandes en mariage ! Derrière les barreaux, les tueurs en série reçoivent des centaines de lettres écrites par des « killer groupies ». Avec 20 000 courriers par an, Charles Manson est longtemps resté le plus courtisé. Il est aujourd'hui très concurrencé par des « petits nouveaux », comme Luka Magnotta, le dépeceur de Montréal, dont les fans se pâment sur Facebook. En Argentine, Edith Casas a carrément épousé l'assassin de sa jumelle !

CHAPITRE 3

LES CUPIDES

Leur mobile ? L'argent. Il leur en faut toujours plus ! Alors ils tuent d'innocentes victimes pour mieux les dépouiller.

1931-1944 FRANCE

Dr Petiot & mister Satan

Ne vous fiez jamais aux apparences ! Derrière le masque du bon docteur se cache un terrible sociopathe.

KEYSTONE/GAMMA-RAPHO


KEYSTONE/GAMMA-RAPHO

LES VALISES DES VICTIMES Les bagages retrouvés dans la cave du docteur Petiot sont ici entassés comme pièces à conviction au tribunal.

En collant son œil contre le judas de sa « pièce spéciale », Marcel Petiot sent un frisson intense lui parcourir l'échine. Depuis toujours, il se délecte du spectacle de la vie et de la mort d'autrui. En ce 2 janvier 1942, Petiot observe Joachim Guschinow s'éteindre doucement dans la pièce macabre qu'il a spécialement aménagée pour faire disparaître ses victimes. L'homme est allongé sur le sol, secoué de spasmes. Sa respiration ralentit pendant que, de l'autre côté de la porte, celle de Petiot s'accélère. Excitation, fascination perverse, rien ne l'a jamais tant bouleversé que de regarder l'agonie de ses victimes. Dans sa main, le tortionnaire tient un sac contenant les diamants que son voisin juif lui a donnés ; en échange, Petiot lui a promis qu'il serait bientôt en sécurité, loin de la France, des nazis et des rafles qui lui font si peur. Sauf que Petiot n'est pas un passeur, mais un sociopathe assoiffé de sang et d'argent. Joachim sera le premier d'une longue série de «patients», qui mourront gazés ou par injection létale avant d'être dépecés puis brûlés par morceaux dans les deux chaudières du docteur.

Marcel Petiot a toujours été curieux de ses semblables, nourrissant à leur égard le même intérêt qu'un entomologiste pour les insectes. Il a commencé par les animaux avant de se lancer dans l'étude du genre humain : en torturant des chats dès son plus jeune âge. Né le 17 janvier 1897 à Auxerre dans une famille de la petite-bourgeoisie bourguignonne, il est un écolier brillant. Mais les mauvais tours qu'il joue à ses camarades en font un être solitaire. Réfractaire à la discipline, il aime aussi brutaliser, mentir et surtout voler. A 17 ans, il fracture la boîte aux lettres de la préfecture d'Auxerre pour lire le courrier. Sa cleptomanie révèle voyeurisme et fétichisme. Il fait un premier séjour de quelques mois en asile. En juin 1914, la guerre éclate. Trop jeune pour être appelé, Petiot s'inscrit en médecine. Le 11 janvier 1916, il devance l'appel pour se faire incorporer. Le 20 mai 1917, le soldat Petiot est blessé au pied gauche. Convalescent, il est diagnostiqué « neurasthénique » et paranoïaque. Aujourd'hui, on dirait qu'il est sociopathe, c'est-à-dire qu'il ne ressent aucune émotion envers autrui. Nouvel internement en psychiatrie... A la fin du →

FICHE SIGNALÉTIQUE



SURNOM
Docteur Satan

CLASSIFICATION
Sociopathe

NOMBRE DE VICTIMES
Entre 27 et 63

CARACTÉRISTIQUES
Piège ses victimes en se faisant passer pour un résistant

DATE DES MEURTRES
1931-1944

DATE D'ARRESTATION
31 octobre 1944

NAISSANCE
17 janvier 1897

PROFILS DES VICTIMES
Hommes, femmes, enfants

MÉTHODE
Poison

LIEU
Auxerre, Paris



Sur les bords de l'évier, les pompiers découvrent des restes de chair…

KEYSTONE/GAMMA-RAPHO

LA "CLINIQUE" DU DOCTEUR C'est une cave équipée d'une chambre à gaz, où il asphyxie ses victimes.

→ conflit, il reprend néanmoins ses études de médecine. Petiot est aussi brillant qu'il est fou : le 15 décembre 1921, il décroche son diplôme avec mention très bien.

Le bon docteur est en fait un escroc

Aussitôt, il regagne sa Bourgogne natale et installe son cabinet à Villeneuve-sur-Yonne. Il fait sa promotion auprès des 4 000 habitants, façon docteur Knock, distribuant un prospectus sur lequel on peut lire : « Le docteur Petiot est un jeune médecin au courant des dernières méthodes nées du progrès. C'est pourquoi les malades intelligents ont confiance en lui. » Il se passionne pour le magnétisme et l'hypnose, expose ses théories révolutionnaires dans les salons des notables locaux. Il offre des consultations gratuites aux indigents, vaccine les enfants pauvres. Le « bon docteur » est très aimé de ses concitoyens. En 1925, il devient conseiller municipal, avant d'être élu maire, à 28 ans, un an plus tard, sous l'étiquette socialiste. En potentat de province, Petiot s'arroge le droit de puiser dans la caisse, fait des faux en écriture, détourne et fraude. Cité devant les tribunaux, il doit abandonner sa fonction en 1931, mais se fait quand même élire conseiller régional, avant d'être révoqué trois ans plus tard pour d'autres escroqueries. A Villeneuve-sur-Yonne, on commence à le soupçonner du pire : sa bonne de 20 ans, Louisette, une jolie fille qu'il aurait engrossée, a disparu sans laisser de traces… Madame Debove, patronne de laiterie, a été retrouvée morte, le crâne fracassé. Sa coopérative a été incendiée et son argent dérobé. Marcel Petiot, qu'on a vu rôder près de chez elle quelques heures avant le crime, est le principal suspect. L'enquête n'aboutit pas, mais l'étau se resserre. Il est grand temps pour lui de s'esquiver !

Petiot décide d'emménager dans la capitale. Il rachète un cabinet médical au 66, rue Caumartin, distribuant un nouveau tract dans le quartier, se prévalant de guérisons incroyables. Mais Petiot reste le jouet de ses détestables habitudes : le 4 avril 1936, il dérobe des livres à la librairie Joseph Gibert. Convoqué au commissariat, il tient des propos si décousus qu'on l'hospitalise d'office à l'asile d'Ivry durant sept mois. A son retour, il reprend ses activités de médecin comme si de rien n'était, changeant seulement d'adresse, le 11 août 1941. La France est désormais occupée, et cela lui donne de sinistres idées.

La maison de l'horreur

Dès l'achat de son hôtel particulier, 21, rue Le Sueur (16e arrondissement), il aménage les lieux en vue de ses crimes : il fait poser des doubles portes, creuse une fosse qu'il remplira de chaux vive dans le garage, insonorise un réduit



JOSSE/LEEMAGE

PIÈCES À CONVICTION La poulie et la corde de la pièce macabre, ainsi que l'œilleton.



KEYSTONE/GAMMA-RAPHO

CYNISME Au cours d'une reconstitution de ses meurtres, Petiot, le sourire aux lèvres, sort de sa «clinique» rue Le Sueur à Paris.

capitonné avec une tuyauterie qui lui servira à gazer ses victimes... qui ne tardent pas à se présenter. Le « Docteur Eugène » fait miroiter à tous ceux qui veulent fuir la France occupée un passage vers l'Argentine. Des truands, des proxénètes et, bien sûr, des familles juives tombent dans le piège. Après les avoir tués sous prétexte de leur inoculer un vaccin nécessaire au voyage, il dissèque et calcine les corps à la chaux. Mais son manège morbide s'interrompt le 24 mai 1943, car la Gestapo le soupçonne d'avoir organisé une vraie filière d'évasion ! Torturé, il n'avoue rien... n'ayant aucun réseau à dénoncer. Libéré au bout de huit mois, il reprend ses macabres activités. Le 11 mars 1944, les pompiers, appelés par des voisins pour un feu de cheminée, débarquent rue Le Sueur et découvrent son entreprise de mort. Des morceaux de corps dégorgent des chaudières et de la fosse ; sur l'égouttoir de l'évier, des résidus de chair humaine… Mais le « Docteur Eugène » s'est sauvé in extremis. Pendant sept mois, il réussit à se cacher dans les rangs des FFI (Forces françaises de l'intérieur). Petiot est finalement démasqué et arrêté le 31 octobre 1944.

72 VALISES ET **655** KILOS D'OBJETS AYANT APPARTENU À SES VICTIMES SONT RETROUVÉS CHEZ LUI

Son procès commence le 18 mars 1946. Il persiste à se présenter comme un partisan ayant éliminé des traîtres. Derrière lui sont empilées les 72 valises contenant les 655 kilos d'objets et les 1760 vêtements de ses victimes... Combien d'innocents a-t-il tués ? Dans son charnier, les enquêteurs ont retrouvé 27 victimes. Petiot affirme en avoir tué 63, clamant que tous étaient des collabos. Sauf que parmi les trophées qu'il a conservés, la police a trouvé le pyjama d'un enfant de 7 ans… Son procès prend des allures de spectacle grand-guignolesque. La foule se bat pour entrer dans la salle, tandis que le « Docteur Satan » multiplie les reparties ironiques et s'endort parfois pendant l'audience.

Il est exécuté le 25 mai 1946 dans la cour de la prison de la Santé. Sourire aux lèvres, il prononce sa dernière phrase en se tournant vers le bourreau : « Je vous en prie, ne regardez pas, je crains que ce ne soit pas très beau et je voudrais que vous gardiez de moi un bon souvenir ! » Pour la première fois, c'est lui qu'on va regarder mourir... L'œilleton de son cabinet macabre est aujourd'hui conservé au musée de la Préfecture de police, à Paris. ■

PIXABAY

LES CUPIDES

Les crapules tuent pour le magot, pour faire main basse sur un héritage ou par simple appât du gain. Ils sont motivés par le pouvoir que leur confère l'argent dérobé. Ces criminels ont toujours fasciné l'opinion. La preuve...

■ **AU MOYEN ÂGE, LES CRIMES CRAPULEUX** sont légion. Le brigandage – la criminalité rurale – et la truanderie – la criminalité citadine – décimaient des villages et des régions entières. Plus tard, on écrira même des ballades sur ces grands bandits, comme le célèbre Mandrin (1725-1755) qui a droit à sa complainte.

■ **À LA "BELLE ÉPOQUE",** la violence criminelle fait les choux gras des médias : en 1890, on publiera pas moins de 20 livres sur l'affaire Gouffé, ce notaire tué et enfermé dans une malle par un couple d'escrocs !

■ **ENTRE LES DEUX GUERRES MONDIALES,** l'opinion se délecte d'autres grandes affaires, comme le cas Landru, qui révèlent les inquiétudes du moment.

■ **DEPUIS LA SECONDE GUERRE MONDIALE,** le nombre d'assassinats crapuleux est en baisse. Ils ne représentent plus que 12% des crimes.

EN MORCEAUX Dautun découpant le corps de son frère, estampe.

1814 FRANCE

Charles Dautun, petits meurtres en famille

BNF

Quand sa famille refuse de lui prêter de l'argent, il prend la mouche. Et décide de se servir lui-même…



LE FRATRICIDE Ce double meurtre fera de Dautun l'un des plus célèbres criminels du XIXe siècle.

Le 9 novembre 1814, des bateliers repêchent dans la Seine une tête fraîchement coupée, enveloppée dans un torchon. Quelques heures plus tard, on trouve un tronc près du Louvre… Peu après, deux jambes sont découvertes près des Champs-Elysées. Un buste en plâtre de la victime – un homme d'une trentaine d'années – est reconstitué et exposé à la morgue de l'île de la Cité, où chacun peut venir contempler l'horrible puzzle… Un mois s'écoule. Une femme identifie enfin le corps, il s'agit d'un certain Auguste Dautun. Au domicile de la victime, 79, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, la police marche dans le sang qui macule sol et plancher. Tiroirs vidés et penderies béantes suggèrent que le vol est le mobile du crime, sordide réplique d'un autre massacre dans la même famille : quatre mois plus tôt, Jeanne-Marie Dautun, 53 ans, la propre tante du malheureux démembré, a été retrouvée poignardée dans sa cuisine ! On lui a dérobé une montre et de l'argenterie.

Les soupçons des enquêteurs se portent aussitôt sur Charles Dautun, respectivement frère et neveu des deux victimes, dernière personne à avoir été vue en leur compagnie. Interrogé, il craque et avoue rapidement le double meurtre. Charles Dautun est une crapule doublée d'un couard. Ancien étudiant en médecine raté devenu soldat par dépit, il est retourné à la vie civile par paresse. Après avoir dilapidé son patrimoine au jeu et en soirées galantes, il a voulu soutirer de l'argent à ses proches. La solidarité familiale ne fonctionnant pas, Dautun s'est servi lui-même – après s'être acharné au couteau sur ses deux victimes.

Son procès s'ouvre le 13 février 1815. Parmi les pièces à conviction se trouve un broc d'eau rougie de sang, dans lequel Charles s'est lavé les mains après le fratricide. Au milieu de la salle d'audience trône l'effrayant moulage du buste d'Auguste, les traits déformés par l'agonie… Charles Dautun n'avouera jamais où se trouvent les autres parties du corps de son frère. En janvier 1815, les Parisiens jubilent lorsque la guillotine l'envoie *ad patres*. Mais pendant longtemps, ils craignent de tomber sur les restes de son dépeçage au détour d'une rue. ■

Les bûchers maléfiques de Landru

Séducteur, il profite de son charme pour abuser des dizaines de femmes. Et les tue après les avoir dépouillées.



LE "BARBE BLEUE DE GAMBAIS" Landru attirait ses proies dans une maison de banlieue parisienne.

PH.DELAVAUD

Henri Landru a été un enfant choyé et désiré – c'est d'ailleurs son second prénom. Une enfance heureuse et sans histoires, un père chauffeur et une mère couturière qui l'entourent d'amour. Rien qui le prédispose à devenir l'un des pires meurtriers de l'histoire de France.

Après avoir été éduqué chez les frères, il se lance dans des études d'architecture et devient commis. Il engrosse sa cousine et n'a d'autre choix que de l'épouser : le couple a quatre enfants et Landru se retrouve chargé de famille. Une famille qu'il faut bien entretenir… Charmeur et rusé, Landru refuse tout simplement de travailler et multiplie les escroqueries pour faire rentrer l'argent. Colérique et imbu de lui-même, il s'estime supérieur. Surtout aux femmes, qu'il dupe avec ses manières d'homme « bien comme il faut ». Elles sont les proies privilégiées de ses arnaques. Entre 1900 et 1912, il est arrêté sept fois. En 1906, lors d'un séjour en maison d'arrêt, les médecins diagnostiquent un « état mental maladif » sans toutefois parler de folie. En 1914, l'accumulation de délits lui fait risquer le bagne : loin de penser à devenir honnête, il conclut qu'il ne doit plus laisser de trace de ses forfaits – logique caractéristique du psychopathe. L'escroc va devenir un meurtrier. Il passe des petites annonces matrimoniales, se fait passer pour un « veuf, marchand de meubles aux revenus confortables » qui cherche à se marier. Il attire celles qui lui répondent – souvent des veuves – dans une maison louée en banlieue parisienne, à Gambais (Yvelines). Là, il les dépouille, les tue puis scie leur cadavre et les fait brûler dans sa cuisinière. Mais la disparition de deux d'entre elles suscite l'inquiétude de leurs familles, qui portent plainte. La brigade mobile est chargée de l'enquête. Le 10 avril 1919, le procureur de la République de Mantes ouvre une information judiciaire.

Le 11 avril, l'amie d'une veuve disparue reconnaît Landru à la sortie d'un magasin parisien. La police le retrouve vite. L'impitoyable séducteur est tombé amoureux d'une chanteuse, Fernande Segret, qu'il couvre de cadeaux et adule comme un collégien… Il est dans ses bras lorsqu'on l'arrête le 12 avril 1919, jour de ses 50 ans. Dans sa maison, on retrouve plus de 4 kilos d'ossements et 47 dents humaines, des morceaux de corset, des chaussures à demi brûlées. Pas de corps. Mais un petit carnet noir en moleskine cirée, confisqué sur lui, recense les noms des disparues – parmi un total de 283 femmes !

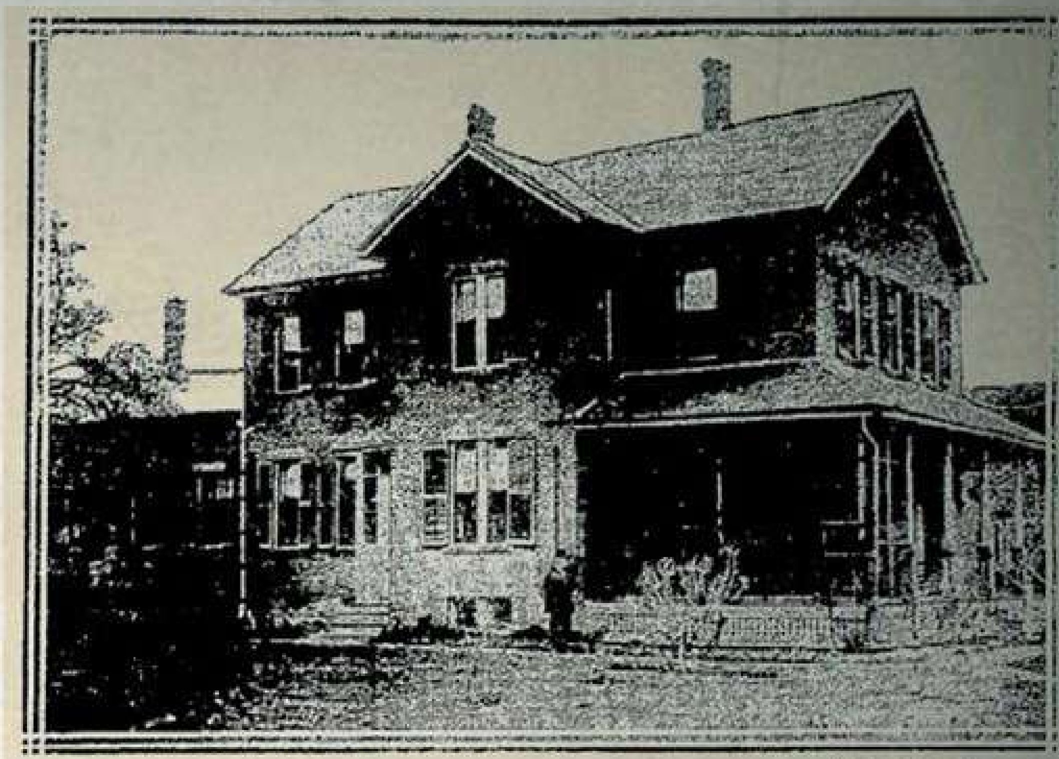
4
KILOS D'OSSEMENTS ET
47
DENTS RETROUVÉS DANS SA MAISON

Landru devient une « star », qui révulse autant qu'il fascine. Son procès s'ouvre à Versailles le 7 novembre 1921. Mistinguett, Raimu et Colette assistent aux audiences. Lui nargue le juge, fait rire « son » public et entretient le mystère. Combien de femmes le tueur en série a-t-il massacrées ? Au moins 11 ; mais jusqu'à l'échafaud, le 25 février 1922, il refuse d'avouer le nombre exact de ses victimes. A son avocat qui lui demande alors la vérité, il réplique : « Cela, maître, c'est mon petit bagage ! » Le couperet tombe et Landru emporte ses secrets dans la tombe. En 1955, le médecin légiste, qui a encore en sa possession un carton contenant les restes humains retrouvés chez Landru, les aurait fait enterrer au pied d'un saule pleureur du Jardin des plantes de Paris… ■

1911-1916 ÉTATS-UNIS

Amy Archer, arsenic et vieilles dentelles

Bigote et dévouée, elle verse de grandes rasades de poison dans le thé des pensionnaires de sa maison de retraite.



SOURCE : UNKNOWNMISANDRY.BLOGSPOT.COM

LA MAISON DE LA MORT En moins de cinq ans, une mystérieuse épidémie provoqua la mort de 48 résidents de la maison de retraite.

Michael Gilligan, 55 ans, se tord de douleur dans son lit pendant que sa chère épouse Amy lui éponge le front en marmottant une énième prière. Le Dr Howard King, appelé en urgence, diagnostique une simple indigestion. Mais quelques heures et convulsions plus tard, au matin de ce vendredi 20 février 1914, Amy Archer devient à 45 ans veuve pour la seconde fois en quatre ans, trois mois après ses noces ! Une épreuve du Ciel qu'elle accepte en serrant sa bible sur sa robe de guipure noire et… en empochant l'héritage d'un air contrit. Dans la toute petite ville de Hartford (Connecticut), on lui donne le bon dieu sans confession car la brave femme est réputée pour sa dévotion : elle cite par cœur les Ecritures et rend gloire au Seigneur tous les dimanches à l'église Saint-Gabriel –à tel point que ses concitoyens lui donnent du « sœur Amy » ! On loue aussi son dévouement : Amy est un bout de femme pleine d'énergie, pétillante et chaleureuse, qui se met en quatre pour les pensionnaires de la maison de retraite qu'elle dirige. Les seniors se bousculent pour être accueillis dans sa charmante maison de briques rouges au jardin foisonnant de roses. En plus d'être dévouée, Amy est généreuse et leur propose un tarif défiant toute concurrence : « Pension à vie pour 1000 dollars ! »

Mais dans ce havre de paix, la vie passe étrangement vite pour nombre de retraités… En cinq ans, pas moins de 48 résidents y décèdent. Le matin du 30 mai 1914, l'un de ces pensionnaires, Franklin Andrews, 61 ans, repeint la palissade de l'honorable institution lorsqu'il est pris de terribles crampes d'estomac. A 23 heures, il est mort. Sa famille est abasourdie, car le retraité n'avait aucun problème de santé. En rangeant les papiers de son frère, Nelllie Andrews découvre qu'il venait de régler le dernier solde de sa pension à sœur Archer. Rongée par le soupçon, elle alerte la police. Devant l'inertie des autorités, elle contacte le rédacteur en chef du journal local, le *Hartford Courant*, qui met l'un de ses reporters sur le coup. Carlan Hollister Goslee, 22 ans, compulse les actes de décès liés à la maison de retraite et interroge tout le voisinage. Il découvre qu'Amy Archer achète de fortes doses de mort-aux-rats au drugstore et que beaucoup de retraités meurent aussitôt après le règlement de leur séjour. En 1916, son enquête lui a permis de réunir des faits et des témoignages accablants : la police arrête sœur Archer le 8 mai. On exhume les cadavres de plusieurs pensionnaires et de son dernier mari : leurs restes sont saturés d'arsenic.



COMMONS.WIKIMEDIA.ORG

"SŒUR POISON" Derrière son air innocent, la pieuse Amy cachait l'une des plus célèbres empoisonneuses du XXe siècle.

Sœur Archer empoisonnait la limonade et le thé. Condamnée à être pendue le 18 juin 1917, elle voit sa peine transformée en prison à perpétuité. Devenue folle, elle est envoyée dans un asile de fous, où elle jouera des marches funèbres au piano jusqu'à sa mort, en avril 1962, à l'âge de 93 ans. Entre-temps, sœur Archer est devenue une star : c'est elle qui aurait inspiré à Frank Capra son célèbre *Arsenic et vieilles dentelles*. ■

1439 FRANCE

Guillaume de Maltostens,

le mercenaire sans pitié

A la tête d'une bande armée en Provence, il tue les voyageurs pour dérober leur bourse.

En ce printemps 1439, Guillaume de Maltostens, le terrible mercenaire et ses hommes préparent une embuscade. Tapis dans les bois le long de la route qui relie Aix à Vitrolles, ils attendent leurs proies… Soudain, des bruits de sabots annoncent l'arrivée d'un cavalier. Hirsute et patibulaire, Maltostens fait signe à ses hommes, qui s'élancent aussitôt. La pauvre victime, un jeune négociant en vin de 25 ans nommé Jean Lastagne, voit fondre sur lui une horde d'individus armés d'épées rutilantes et portant des habits très colorés sous leurs cuirasses. Des Ecorcheurs ! Ces bandes armées sèment la désolation dans le pays, déjà durement touché par la guerre de Cent Ans. Celle-ci, la plus féroce de toutes, est dirigée par Maltostens, un tueur sans pitié. Il ravage la Provence, pille et brûle les villages, viole les femmes, vole le bétail, torture et rançonne les plus riches pour faire vivre ses hommes.

Jeté à bas de sa monture, Lastagne est dépouillé de sa bourse, dénudé et roué de coups. Sur un geste du chef, il est traîné jusqu'au camp des brigands, où il est torturé avec des tisons avant d'être suspendu par le cou le long d'une échelle de bois, la pointe de ses orteils touchant à peine le sol. Son supplice durera des heures avant qu'il meure étranglé. Ce meurtre est l'un des derniers commis par Maltostens. Le 1er juin 1439, un émissaire du roi René d'Anjou, qui veut en finir avec les Ecorcheurs, arrête le mercenaire et sa bande. Le 12 septembre, Maltostens est jugé et pendu entre deux arbres. ■

1984-1987 FRANCE

Thierry Paulin,

le tueur de vieilles dames

Pendant trois ans, il massacre d'innocentes mamies pour financer ses folles soirées parisiennes.

Le 12 novembre 1984, un couvreur découvre le corps sans vie de Jeanne Laurent, 82 ans, dans son appartement du dernier étage, rue Armand-Gauthier, à Paris. Mais la vieille dame n'est pas morte de sa belle mort. Elle a été ligotée avec du fil électrique et étranglée, son appartement est dévasté et ses économies ont disparu. Quatre heures plus tard, à 800 mètres de là, le cadavre de Paule Victor, 77 ans, est retrouvé la tête dans un sac plastique. Elle a été étouffée sous un oreiller. Dans le 18e arrondissement, les mamies tremblent. Depuis le 5 octobre et l'agression de Germaine Petitot, 91 ans, un tueur prend les vieilles dames pour cibles et pas moins de huit femmes âgées ont déjà été tuées dans le quartier. A chaque fois, le tueur les a suivies chez elles alors qu'elles rentraient de faire leurs courses.

Devant la panique et l'indignation, la police multiplie les patrouilles. Sans avoir la moindre piste sérieuse. Pendant ce temps, le mystérieux tueur fait la fête. Il s'agit d'un marginal de 21 ans, Thierry Paulin, qui a basculé dans le meurtre avec la complicité de son amant, Jean-Thierry Mathurin, 19 ans. Les deux oiseaux de nuit, anciens serveurs au night-club le Paradis latin, vivent de sexe, de champagne et de cocaïne et partagent le même rêve de gloire et de célébrité. C'est le besoin d'argent qui les pousse au crime. Après ces huit meurtres, ils partent se mettre au vert à Toulouse. Leur amour n'y résiste pas, ils se séparent en 1985.

Seul, Thierry Paulin va vite être rattrapé par ses démons. Le 20 décembre 1985, le corps d'Estelle Donjoux, 91 ans, est retrouvé à son domicile. Deux autres vieilles dames sont assassinées dans les jours qui suivent. Le tueur est de retour ! Mais il reste insaisissable. Jusqu'au 25 novembre 1987. Ce jour-là, Thierry Paulin attaque Berthe Finalteri et croit l'asphyxier avec un sac plastique, mais la vieille dame n'est qu'évanouie. Grâce à son témoignage et celui d'un voisin, les enquêteurs établissent un portrait-robot. Quatre jours plus tard, Paulin est arrêté par un commissaire de police qui le croise par hasard dans la rue. Il avoue au moins 21 meurtres et dénonce son ancien complice, Mathurin. Mais Paulin ne sera jamais condamné. Il meurt du sida avant le procès, le 16 avril 1989. Quant à Mathurin, il est reconnu coupable de sept meurtres le 20 décembre 1991 et condamné à perpétuité, avec une peine de sûreté de dix-huit ans. Il est libéré en janvier 2009. ■

> Je ne me sens coupable de rien. Je suis désolé pour les personnes qui éprouvent de la culpabilité.” TED BUNDY (1946-1989)

AP/SIPA

Les motivations pour tuer

Voici les principales raisons qui poussent un tueur en série à passer à l'acte. Et à recommencer…

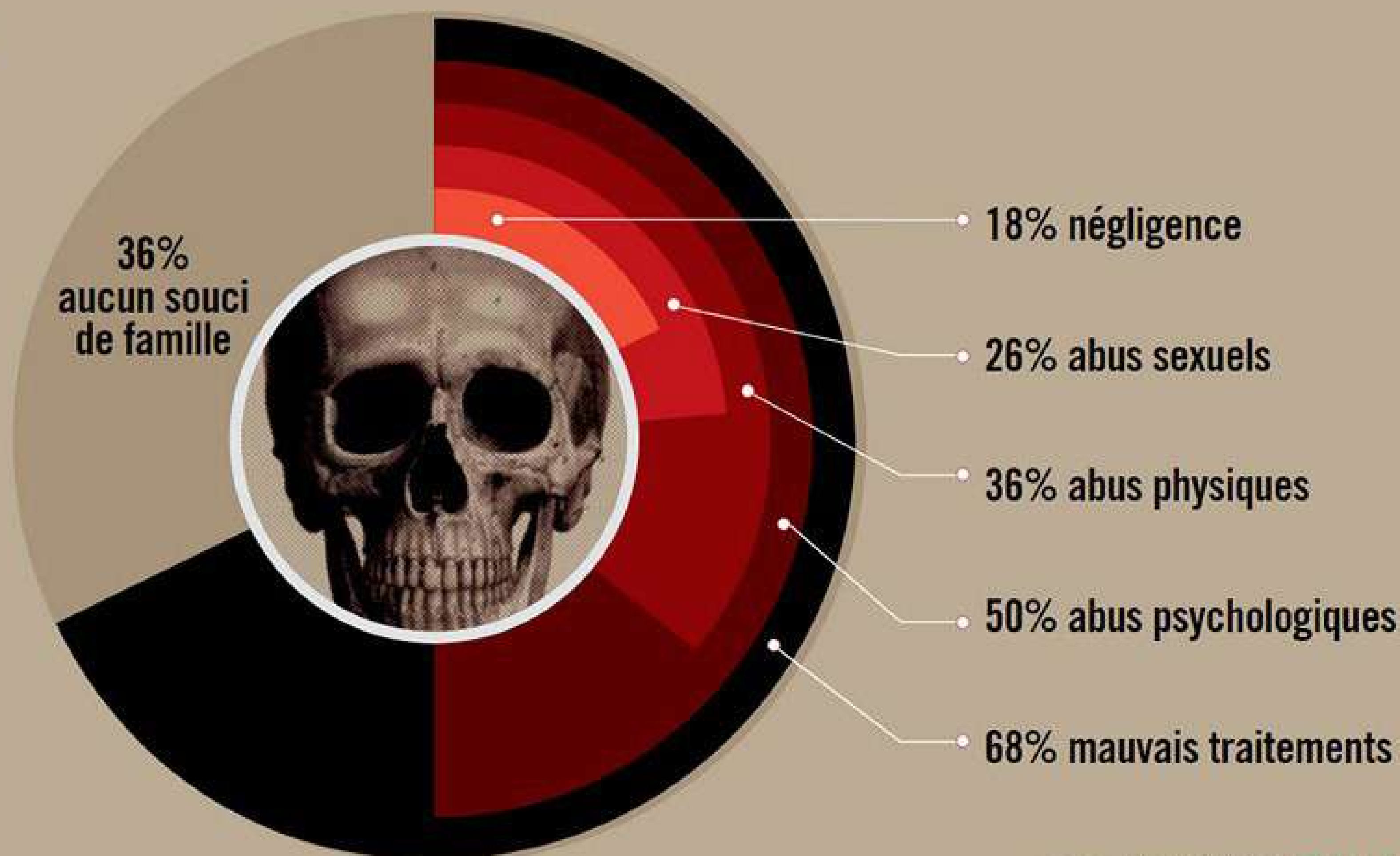
- L'ARGENT
- LE FRISSON
- LE SENTIMENT DE PUISSANCE
- DÉBARRASSER LE MONDE DES SCÉLÉRATS

Serial killer, mode d'emploi

Qu'est-ce qui se cache dans la tête d'un tueur en série ? D'après les psychiatres, de gros traumatismes d'enfance, un sentiment de toute-puissance et pas la moindre trace d'empathie.

Une enfance difficile

Les meurtriers en série n'ont pas eu une enfance dorée. En 2005, Heather Mitchell et Michael G. Aamodt, deux chercheurs de l'Université de Radford (Etats-Unis), ont étudié à la loupe l'enfance de 50 serial killers. Verdict : comparé au reste de la population, les abus en tous genres sont bien plus nombreux chez les futurs tueurs en série.



Pour être considéré comme un serial killer il faut :



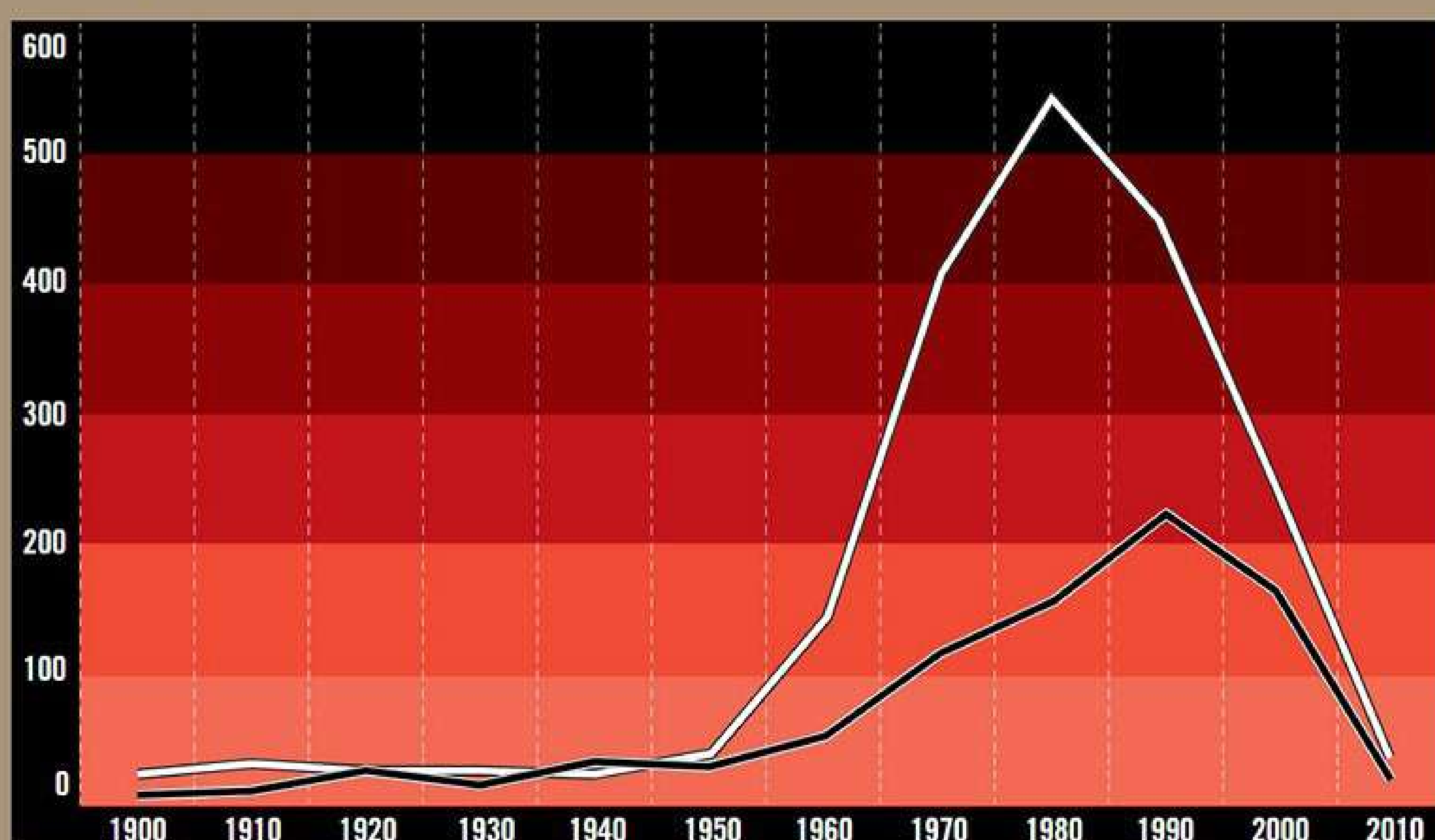




Evolution du nombre de serial killers

(en fonction de la date de leur premier meurtre)

L'Université de Radford a constitué une base de données sur les serial killers. Fin 2015, elle regroupait des informations sur 4 068 tueurs et plus de 11 000 victimes. On y apprend que le nombre de tueurs en série a explosé dans les années 1970-1980, avant de décroître fortement. Pourquoi ? Plus efficace, la police arrête sans doute les assassins dès leur premier meurtre. Cette baisse va d'ailleurs de pair avec celle du nombre de crimes violents.



	1900	1910	1920	1930	1940	1950	1960	1970	1980	1990	2000	2010
ÉTATS-UNIS	27	35	29	29	27	41	146	410	549	452	245	38
LE RESTE DU MONDE OCCIDENTAL	11	15	28	19	37	33	56	119	160	229	167	21

A quoi reconnaît-on un psychopathe ?

1% de la population serait psychopathe, mais seule une minorité tue. Robert Hare, un psychologue canadien, a montré que la psychopathie se caractérise par un ensemble de traits de caractère. Voici les principaux, que l'on retrouve donc chez tous les serial killers.

- CHARME SUPERFICIEL
- MENSONGE PATHOLOGIQUE
- ABSENCE DE REMORDS OU DE CULPABILITÉ
- IMPULSIVITÉ
- OBJECTIFS IRRÉALISTES
- SE CROIRE AU-DESSUS DES LOIS
- PROBLÈMES DE COMPORTEMENT PRÉCOCES

SOURCE : UNIVERSITÉ DE RADFORD – ROBERT HARE

Aux origines de la police scientifique

COURS DE PORTRAIT PARLÉ
A l'identité judiciaire, Paris, vers 1900.



Quelle drôle d'idée ! A la fin du XIXe siècle, Alphonse Bertillon se met à mesurer les délinquants sous toutes les coutures pour identifier les récidivistes. Et ça marche !

PHOTOS GÉRARD UFÉRAS POUR ÇA M'INTÉRESSE HISTOIRE & ARCHIVES SRIJ DE PARIS

Ces policiers studieux, en plein cours de signalement descriptif ou « portrait parlé » (photo ci-contre), sont en train d'apprendre à décrire une oreille, un nez, un visage. Mais pas n'importe comment : ils doivent utiliser une nomenclature précise pour chaque partie du visage. Le nez peut, par exemple, être convexe, concave, rectiligne ou busqué. Nous sommes à la fin du XIXe siècle et Alphonse Bertillon, un fonctionnaire de la préfecture de police de Paris, a mis au point le premier système élaboré d'identification. A l'époque, la moitié des criminels sont des récidivistes, alors mieux vaut pouvoir les reconnaître ! Sa méthode, le bertillonnage, consiste à prendre des mesures en 14 points du corps –grâce à la mallette ci-dessous–, à décrire les particularités physiques (cicatrices, tatouages, grains de beauté…) de l'individu appréhendé, à faire son portrait parlé, le tout accompagné de deux photos du suspect. Avec tout ça, il n'y a qu'une chance sur 286 millions de confondre deux personnes ! Le système Bertillon va donner naissance au premier bureau de l'identité judiciaire à Paris, en 1883, avant d'essaimer dans toute la France. Pour vous, *Ça m'intéresse Histoire* est allé fouiller dans les archives de l'identité judiciaire, à Paris, pour exhumer des souvenirs –des photos, des outils d'époque– de ces premiers experts de l'Histoire.



MALLETTE ANTHROPOMÉTRIQUE Elle comprenait un compas, une règle et une réglette à coulisse, deux toises et une règle murale horizontale graduée.

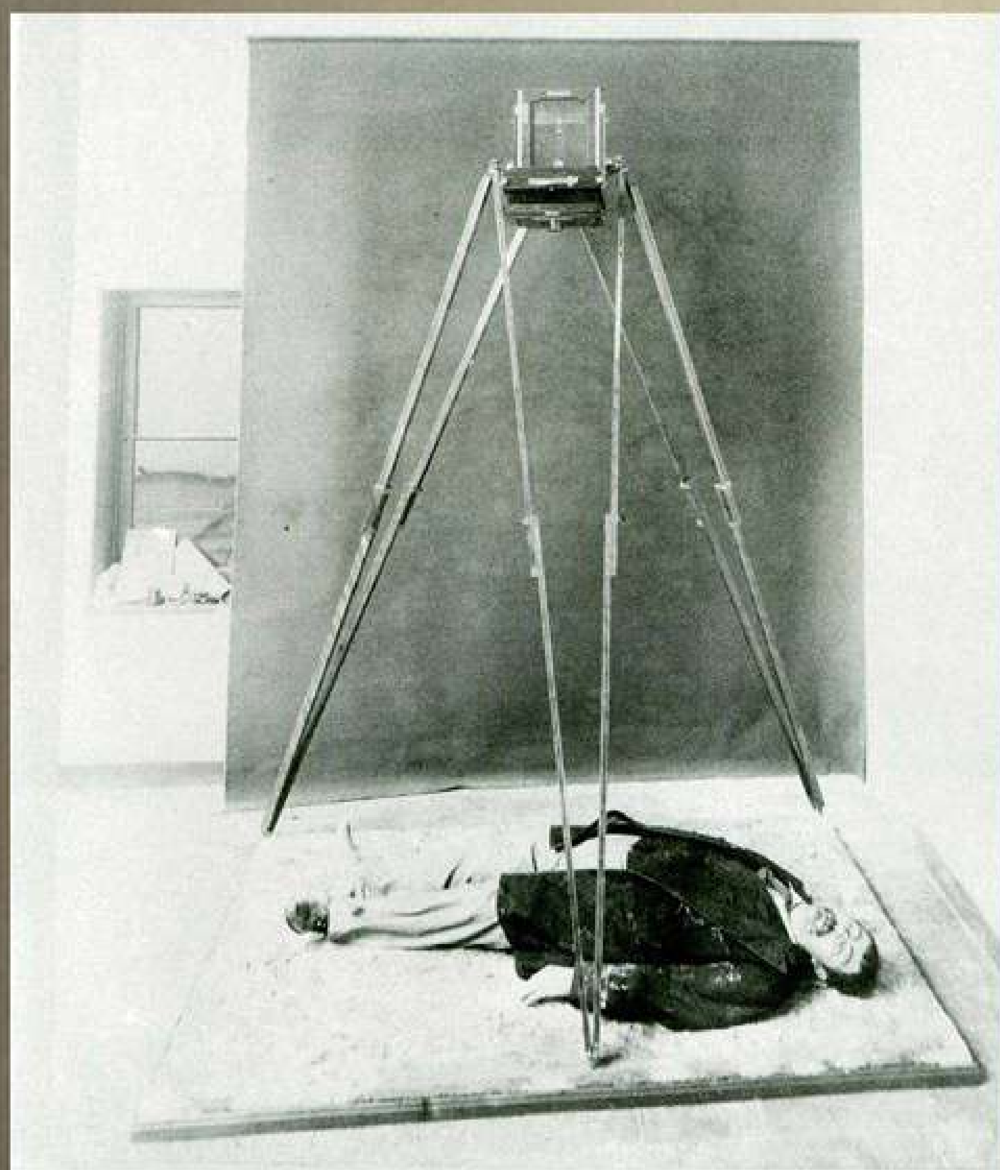


LES YEUX REVOLVER La base de l'identification, c'est la précision. Pour décrire au mieux la couleur des yeux des criminels, Bertillon a recensé 54 nuances de l'iris humain.

AVANT TOUT LE MONDE, BERTILLON DÉBOULE SUR LES SCÈNES DE CRIMES ARMÉ DE SON TRÉPIED



DROIT COMME UN "I" Cette chaise, très inconfortable, a été inventée par Bertillon spécialement pour les prises de vue anthropométriques. Grâce à l'appui-tête en acier, le suspect est obligé de se tenir droit lors des séances de pose. Un siècle plus tard, elle est toujours utilisée par l'identité judiciaire.



EN SURPLOMB En 1903, Bertillon crée un dispositif spécial pour photographier les scènes de crimes. Il place un trépied 2 ou 3 mètres au-dessus du cadavre et en prend trois photos : profil droit, profil gauche et vue d'en haut.



FACE À L'OBJECTIF

Non, ceci n'est pas une lunette d'observation installée dans un haut lieu touristique parisien. Mais bien un appareil photo utilisé par Bertillon pour réaliser les photos signalétiques des suspects. Dès qu'ils sont arrêtés, ils doivent prendre la pose devant l'objectif. D'abord de face, puis de profil : oui, c'est Bertillon qui a inventé ce fameux modèle de photo, que les Américains appellent « mugshot ».

TOUS FICHÉS

Bertillon (c'est lui sur la photo) crée la fiche d'identification « parisienne » : elle contient le signalement anthropométrique de l'individu, son portrait parlé et ses deux photos. Ces fiches sont ensuite classées dans des armoires : les grands avec les grands, les moyens avec les moyens…



BERTILLON A RATIONALISÉ LA PHOTO JUDICIAIRE : LES APPAREILS, LA DISTANCE AVEC LE SUJET, LA LUMIÈRE... TOUT EST CODIFIÉ !

GROS PLAN
L'œil vissé sur sa lentille, le policier scrute un bout de papier placé à l'autre extrémité d'un appareil photographique en accordéon. Ce dispositif permet de réaliser des expertises graphologiques.

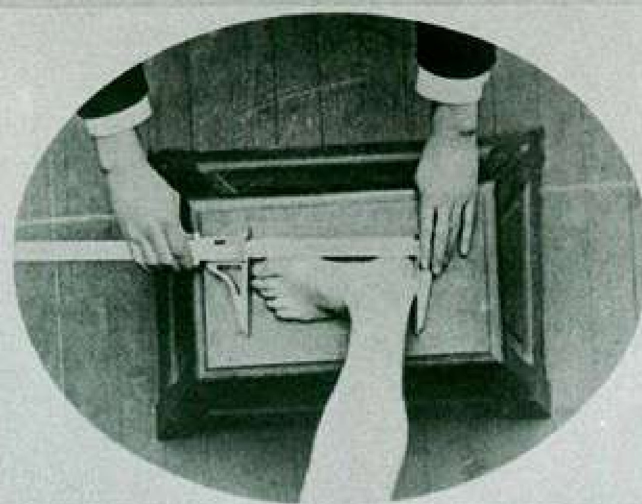


COMPACT
Cet appareil allait partout à l'époque ! Malgré un poids d'une dizaine de kilos, il est plus facile à déplacer que les très grosses chambres utilisées au commissariat.









SOUS TOUS LES ANGLES

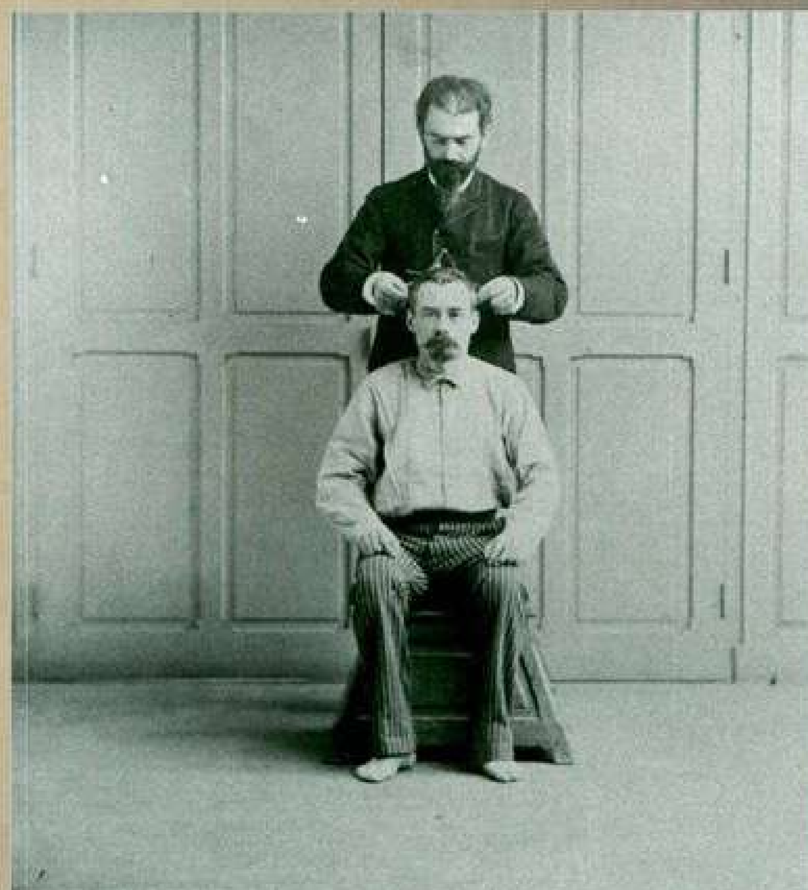
Mesurer le pied gauche, la longueur et la largeur de la tête, mais aussi l'envergure (la longueur d'un bras à l'autre), la taille, la hauteur du buste, la longueur de l'oreille droite, de la coudée gauche, l'arête du nez ou encore l'écartement des yeux. Au total, 14 mesures anthropométriques sont effectuées sur chaque criminel arrêté.

SERRE-TÊTE

Ce compas céphalomètre servait à mesurer la largeur du crâne.

DE LA HAUTEUR

Cette toise, comme les autres outils anthropométriques, va se généraliser dans tous les commissariats et toutes les prisons de France.







BINGO !
Bertillon est le premier en France à résoudre une affaire grâce aux empreintes digitales. En 1902, en comparant les empreintes retrouvées sur la scène d'un meurtre à Paris avec les fiches des récidivistes, il découvre qu'elles appartiennent à Henri Léon Scheffer. Il n'y a qu'une chance sur 64 milliards pour que deux personnes aient les mêmes.





ROULEAU ENCREUR
Il permet de prendre les empreintes digitales des criminels. Ces « traces papillaires » sont ensuite regroupées dans un fichier. Le premier est créé en Angleterre en 1901.

EN 1892, UN SAVANT ANGLAIS, SIR GALTON, RÉVÈLE QUE CHAQUE INDIVIDU POSSÈDE DES EMPREINTES DIGITALES UNIQUES





HAUT LES MAINS !
Boucles, arches, tourbillons… Un vocabulaire précis permet de décrire les empreintes de nos doigts. Le système est si efficace que la dactyloscopie va peu à peu remplacer les mesures anthropométriques



PRISE D'EMPREINTES
A partir de 1904, pour améliorer l'identification, les services de l'identité judiciaire vont prendre les empreintes des dix doigts, contre quatre auparavant.

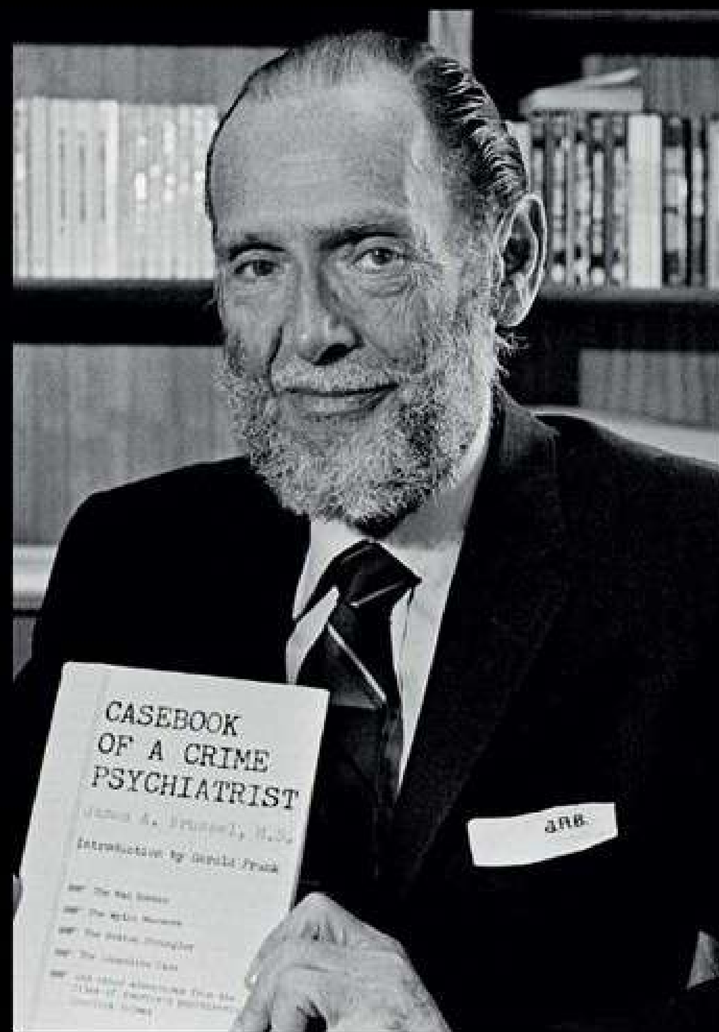
Les profilers, dans la psyché des meurtriers

En 1888, un médecin tente de dresser le profil de Jack l'Eventreur, une première ! Un siècle plus tard, l'essai est devenu une science.

Brooklyn, 2 décembre 1956. Soudain, à 19 h 55, une terrible explosion dans un cinéma. Par miracle, il n'y a que six blessés. On connaît le responsable, mais son identité reste un mystère : *Mad Bomber*, un terroriste qui fait régner la peur à New York... depuis seize ans ! Il a posé 33 bombes, dont 22 ont éclaté dans des lieux publics. Le capitaine de police John Cronin, à court d'idées, demande son aide au Dr James Brussel, un ami psychiatre. Il lui expose l'affaire grâce à des photos et à des lettres envoyées par le criminel à la presse. Brussel en déduit un « portrait » et conseille : « Cherchez un homme costaud (85% des paranoïaques sont forts), de 40 à 50 ans (âge auquel cette maladie survient), d'origine slave (les bombes sont alors une "spécialité" d'Europe centrale), célibataire (son écriture révèle la frustration sexuelle) et ayant été renvoyé de la compagnie d'électricité Con. Edison (c'est là que la première bombe a été posée) », ajoutant même : « Il portera une veste à double boutonnage (signe d'une apparence très stricte) entièrement fermée et sera soulagé d'être pris. » Grâce à cette description ultra-précise, l'affaire est résolue en moins de deux mois ! George Metesky, arrêté sans résistance à son domicile le 21 janvier 1957, correspond en tout point aux déductions du psychiatre... costume compris ! C'est le premier « profil » permettant l'arrestation d'un fou criminel.

L'enquête "classique" ne suffit plus

James Brussel est considéré comme le père des *profilers* modernes, mais l'analyse du comportement à des fins d'investigation est pratiquée depuis le Moyen Age. En 1486, la Sainte Inquisition apprend à ses enquêteurs à identifier les sorcières dans un traité, le *Malleus Maleficarum*, suivant des caractéristiques physiques (verrues, cicatrices) et psychologiques (personnes isolées, sans enfant, avec des animaux de compagnie). Le profilage traque – à tort ou à raison – l'incarnation du Mal ! Quatre siècles plus tard, l'objectif reste valide mais se rationalise : le 9 novembre 1888,



BETTMANN/GETTY IMAGES

L'EXPERT AVAIT VU JUSTE ! James Brussel (ici, en 1969) a dressé le tout premier profil permettant de capturer un criminel. C'était en 1957.

DE L'ANTIQUITÉ AU XXE SIÈCLE LES DATES CLÉS DE LA CRIMINOLOGIE

Ve SIÈCLE AV. J.-C. LES ATHÉNIENS inventent une forme de morphopsychologie : la beauté physique est le signe de la beauté morale, la laideur, celui du vice et de l'intempérance.

1532 LA LEX CAROLINA promulguée par Charles Quint oblige des experts à examiner les cadavres en cas d'homicide pour fixer une sentence proportionnelle aux lésions.

le Dr Thomas Bond, chirurgien et légiste, établit le profil criminel de Jack l'Eventreur. Il tente d'interpréter le comportement de l'assassin, avec ses traits de personnalité. Malheureusement, l'affaire, « sabotée » par des maladresses et des destructions involontaires de preuves, ne pourra pas être résolue. On commence malgré tout à réaliser que l'enquête traditionnelle, dans certains cas, ne suffit pas… En 1943 est élaboré le profil le plus détaillé jamais réalisé : un rapport de 100 pages sur la personnalité d'Adolf Hitler rédigé par le psychanalyste Walter C. Langer. Le document lui a été commandé par les services secrets américains pour orienter leur stratégie de guerre. Il conclura que le Führer, s'enfonçant dans un délire pathologique, risque de se suicider en cas de défaite. Ce qu'il fit !
C'est vers la fin du XXe siècle que le profilage va vraiment se développer, parallèlement à l'augmentation du nombre de tueurs en série. Car, si le phénomène n'est pas nouveau, il ne cesse de croître : entre 1900 et 1959, la police américaine enregistre chaque année dans le pays →

1563 LE DÉMONOLOGUE, médecin et physicien néerlandais Johann Weyer décrit les caractéristiques distinguant les ensorcelés des malades mentaux, première tentative bancale de psycho-criminologie.

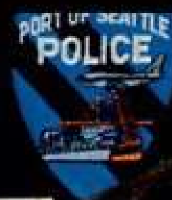
1603 SIR EDWARD COKE établit le lien entre la santé mentale et l'intentionnalité criminelle d'un acte : les « fous » ne savent pas ce qu'ils font.

ILLUSTRATION : P. DELAVAUD

MAD BOMBER Derrière les barreaux, le 21 janvier 1957, George P. Metesky, surnommé "Mad Bomber". Il a posé 33 bombes à New York entre 1940 et 1956.

GETTY IMAGES (X2)









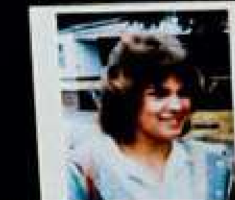












COMBATTRE L'HORREUR Le mur recouvert des photos de victimes est un « classique » dans la traque des serial killers. Ici, un lieutenant de la police de Seattle au cours de l'enquête sur le tueur de la Green River dans les années 1980.

→ deux serial killers. A partir de 1970, on compte six cas par an, une vingtaine dix ans plus tard, et, du milieu des années 1980 jusqu'en 2000, trois nouveaux cas chaque mois ! Une évolution constante qui pose un nouveau défi aux enquêteurs.

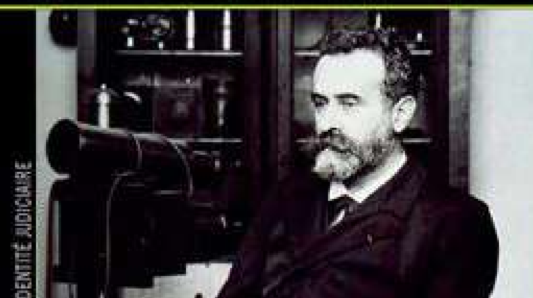
Moyens inédits pour crimes extrêmes

En 1969, Howard Teten, de l'académie du FBI de Quantico, contacte Brussel pour apprendre sa technique. Il crée ensuite un cours de « criminologie appliquée », fondant le profilage moderne. La discipline n'est pas encore reconnue et il l'enseigne de manière officieuse. Il montera pourtant l'Unité des sciences du comportement trois ans plus tard avec Patrick Mullany, instructeur du FBI. Le 27 septembre 1974, David Meirhofer, assassin de quatre enfants, est le premier tueur arrêté grâce aux méthodes de Teten et Mullany. On trouve chez Meirhofer la preuve de ses actes : des « trophées » – morceaux de corps – dans son congélateur.

En 1974, le détective Robert Keppel affine les méthodes de Quantico : avec Richard Walter, psychologue, il met au point un outil informatique établissant des listes de suspects et permettant d'identifier ceux qui sont le plus souvent cités dans les documents policiers : le *Hunter Integrated Telemetry System*. Le programme va isoler 25 noms, parmi plusieurs milliers, pour finalement confondre un tueur, violeur et nécrophile sévissant dans l'Etat de Washington. Il s'agit de Ted Bundy, coupable d'au moins 36 homicides. Avec lui, le monde découvre une image de meurtrier inhabituelle, très difficile à appréhender : il est séduisant, beau parleur, sympathique, étudiant en droit, il a même travaillé pour le ministère de la Justice ! En étudiant sa personnalité, les profileurs apprennent à dépasser les apparences et comprennent que les mobiles criminels classiques ne sont plus les seuls valides. Pour en savoir plus, Keppel entame le dialogue avec Bundy, qui lui explique froidement : « Quelqu'un de vraiment habile, avec un peu d'argent, pourrait probablement passer inaperçu indéfiniment. Ma théorie a toujours été que, pour chaque personne arrêtée et inculpée pour homicides multiples, il y en a sans doute au moins cinq autres en liberté ! » Les profileurs ont du travail en perspective… D'ailleurs, Bundy proposera son aide au détective pour essayer de coincer Gary Ridgway, auteur présumé de 49 à 71 crimes. Les 16 et 17 novembre 1984, Keppel va interroger Bundy dans sa prison de Floride. Ce dernier tient à lui décrire comment « fonctionne » un tueur en série. Il informe les policiers que l'emplacement des corps les mènera comme une piste au domicile du criminel… Pourtant, ses indications ne conduiront jamais la police au coupable, qui restera en tête d'une liste de suspects pendant plusieurs années avant d'être inculpé en novembre 2001 grâce à ses traces ADN. En revanche, l'écrivain Thomas Harris s'inspirera de Ted Bundy pour ses personnages de Jame "Buffalo Bill" →

1877 LE MÉDECIN ÉCOSSAIS Joseph Bell inspire à Conan Doyle son célèbre Sherlock Holmes. Sa méthode basée sur l'observation pour dresser des hypothèses est reprise par les profileurs modernes.

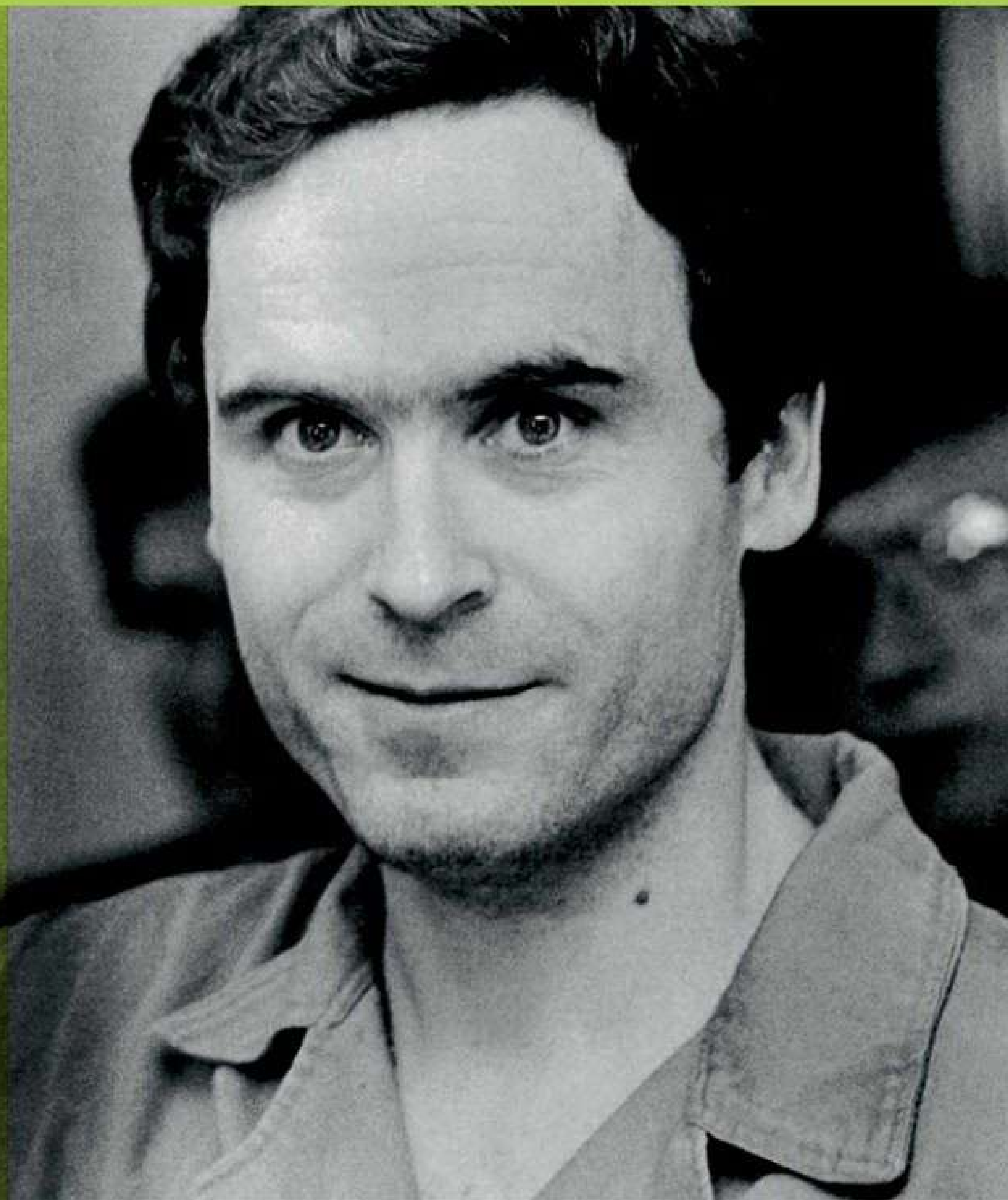
1883 LE POLICIER FRANÇAIS Alphonse Bertillon élabore son fichier d'anthropométrie judiciaire, avec lequel il identifiera l'anarchiste Ravachol. Son système est adopté avant la fin du siècle par une cinquantaine de pays.



IDENTITÉ JUDICIAIRE

Alphonse Bertillon.





BETTMANN/GETTY IMAGES

LADY KILLER Ted Bundy saluant la presse le jour de son inculpation, le 28 juillet 1978 à Tallahassee (Floride).

→ Gumb et d'Hannibal Lecter dans ses romans *Dragon rouge* (1981) et *Le Silence des agneaux* (1988) ; le véritable tueur recevra un exemplaire de chaque livre, avant de passer sur la chaise électrique le 24 janvier 1989… Ayant contribué à faire entrer dans la légende l'incontournable « couple » tueur en série-profileur.

Serial killer-profiler : le couple star

Le terme serial killer a été inventé en 1971 par le chef de l'Unité des sciences comportementales du FBI Robert Ressler. Contrairement à l'habitude, c'est la réalité qui s'inspire de la fiction ! Un soir, devant sa télévision, Ressler réalise que l'esprit des tueurs en série fonctionne – en partie – comme celui des téléspectateurs accros à leur feuilleton : pour soulager la tension créée par l'histoire, ils doivent revenir à intervalles réguliers devant leur écran. De même, les tueurs doivent répéter le crime pour soulager leur envie de meurtre. Les deux groupes fonctionnent par cycles. Très vite, cette vision du serial killer sera adoptée par le FBI… et, en retour, par les scénaristes. Partant de cette mise en abyme, Robert Ressler (qui inspirera quant à lui le personnage de Jack Crawford dans *Le Silence des agneaux)* échafaude de nouvelles théories de profilage. Il travaille en collaboration avec John Douglas, ancien tireur d'élite puis négociateur lors de prises d'otages, qui enseigne désormais la psychologie criminelle appliquée au FBI. Comme Ressler, Douglas utilise des méthodes d'enquête si peu conventionnelles qu'il sera la source de personnages de séries télé (*Profiler* et *Esprits criminels*). Dans la réalité, les deux hommes confrontent leurs expériences des scènes de crime et élaborent une typologie du « criminel sans mobile apparent », classant notamment les meurtres en « organisés » ou

1892 SIR FRANCIS GALTON découvre qu'il existe seulement une chance sur 64 milliards que deux individus aient les mêmes empreintes digitales. Grâce à sa découverte, la police argentine réalise la première identification dactyloscopique de l'histoire judiciaire et arrête la coupable d'un double infanticide.

1894 L'AUTRICHIEN HANS GROSS, juriste, enseigne ses méthodes de déduction scientifiques et psychologiques à Vienne, jetant les bases de la psycho-criminologie.

1910 LE PREMIER LABO FRANÇAIS de police scientifique et technique est ouvert le 24 janvier par Edmond Locard, docteur en médecine et… auteur de romans noirs !

EN 1943, UN PSY FAIT LE PROFIL DE HITLER POUR LES AMÉRICAINS

« désorganisés » – soit prémédités ou non – entre autres nombreux critères. En 1978, ils lancent un programme de recherche consistant à aller interviewer les assassins emprisonnés : ils en interrogeront 36. Le premier d'entre eux est Edmund Kemper, un géant doté d'un QI de 140, accusé de dix meurtres dont celui de ses grands-parents dès l'âge de 15 ans, puis de sa mère. A la fin de l'entretien, alors que le gardien tarde à ouvrir la porte, le tueur fait remarquer à Douglas et Ressler qu'ils ne sont pas armés et qu'il pourrait facilement leur « arracher la tête »... Lorsque la porte de la cellule s'ouvre enfin, Kemper envoie un clin d'œil amusé aux deux profileurs, qui, après cette petite « blague », ne feront plus d'entretien sans gardien... Leurs travaux contribueront en 1985 à mettre en œuvre le *Violent Criminal Apprehension Program*, un outil informatique centralisant les données de toutes les forces de police et qui permet de retrouver un criminel grâce à sa « signature », c'est-à-dire son mode opératoire.

Dans les années 1980, le *profiling* débarque en Europe, également touchée par le fléau des tueurs en série. Le sud de l'Angleterre est alors terrorisé par un violeur et meurtrier, surnommé le « tueur des chemins de fer » : il agresse des femmes dans les gares et les trains. Sa première victime remonte à 1982, et depuis, les attaques sont plus fréquentes et plus violentes : enlèvements, strangulations, incinérations indiquent un crescendo dans l'horreur. En mai 1986, après le meurtre d'une adolescente, la police fait appel à un psychologue, David Canter. En deux semaines, il propose un profil du tueur, mais également, puisqu'il est expert en psychologie environnementale, un périmètre géographique. En novembre, le coupable, John Duffy, est arrêté. Sur les 17 éléments livrés par Canter aux policiers pour identifier le tueur (parmi une liste de 2000 suspects), 13 se sont révélés exacts. Les polices européennes se dotent alors de cellules d'investigation comprenant des psycho-criminologues : en France, le département des sciences du comportement de la gendarmerie est en activité depuis 2009.

Une obsession : “comprendre” le tueur

Puissance de déduction, logique du raisonnement... les profileurs s'appuient sur des faits et sur une méthodologie raisonnée, mais leur succès dans la chasse aux tueurs n'est pas reproductible par n'importe qui ! L'intuition et la personnalité de l'enquêteur semblent prépondérantes. Micki Pistorius, première femme profileuse au monde, colonelle de police d'Afrique du Sud, a dressé les profils d'une trentaine de tueurs en série, et en a fait arrêter une douzaine – un record – entre 1994 et 2000. Auparavant, elle a été journaliste pendant huit ans, puis s'est tournée vers la psychologie. Après six ans d'études, elle entre dans la police et pourchasse les tueurs avec une obsession comparable à leur fixation criminelle ; la satisfaction qu'elle ressent à les coincer est « comme une drogue », dit-elle. Micki Pistorius, si vulnérable d'apparence, se reconnaît une étrange proximité avec ceux qu'elle traque. Chez certains, elle retrouve l'enfant abusé qui répète dans le meurtre ce qu'il a subi. Un exercice épuisant pour elle, aux limites de la rationalité, qu'elle confessera un peu plus tard dans son autobiographie (*Catch Me a Killer*, éditions Penguin, 2000) : « L'abysse est un endroit très sombre de mon esprit dans lequel, sur un plan mental, je parviens à trouver ces tueurs. C'était parfois tellement fort et tellement mauvais qu'un jour, j'ai ressenti... du sang gluant sur mes mains. Et je sentais ce tueur enfoncer ses mains dans des intestins... Et par la suite, nous avons trouvé un corps et la scène de crime ressemblait beaucoup à ce que j'avais ressenti. » L'empathie pour les criminels se confond alors avec le dégoût de leurs actes... et avec la terrible nécessité de les « inviter » dans son esprit pour mieux comprendre leurs motivations : « Lorsque je m'assois dans un endroit où a eu lieu un crime [...], cela se traduit en formes, en idées... Et ensuite, je ressens. Ce n'est pas une image visuelle, je ne peux pas vous dire à quoi le tueur ressemble, mais je comprends le sentiment et le fantasme. »

Cette nécessité de déchiffrer les intentions des meurtriers préoccupe l'homme depuis l'Antiquité. A l'époque déjà – notamment avec la loi du talion –, on tente d'établir des correspondances entre l'acte criminel et son jugement. Grâce à la philosophie et à l'observation, on s'interroge sur la genèse du crime à partir d'indices pour parvenir ainsi à une reconstruction de celui-ci. C'est ce besoin de trouver des réponses qui, en 44 avant J.-C., pousse les médecins de César à examiner les conditions de son assassinat. Ils révèleront qu'un seul coup de couteau, sur les 23 donnés par les conjurés, lui aurait été fatal ! Cette conclusion leur permet de désigner l'auteur du dernier coup, Brutus, comme l'assassin reconnu. La voie est ouverte pour décrypter les abysses du crime... ■

1950 LA POLICE, en Europe comme aux Etats-Unis, dresse les portraits-robots de criminels avec des lots de photographies découpées aux ciseaux en trois bandes.


AKG-IMAGES/SPL

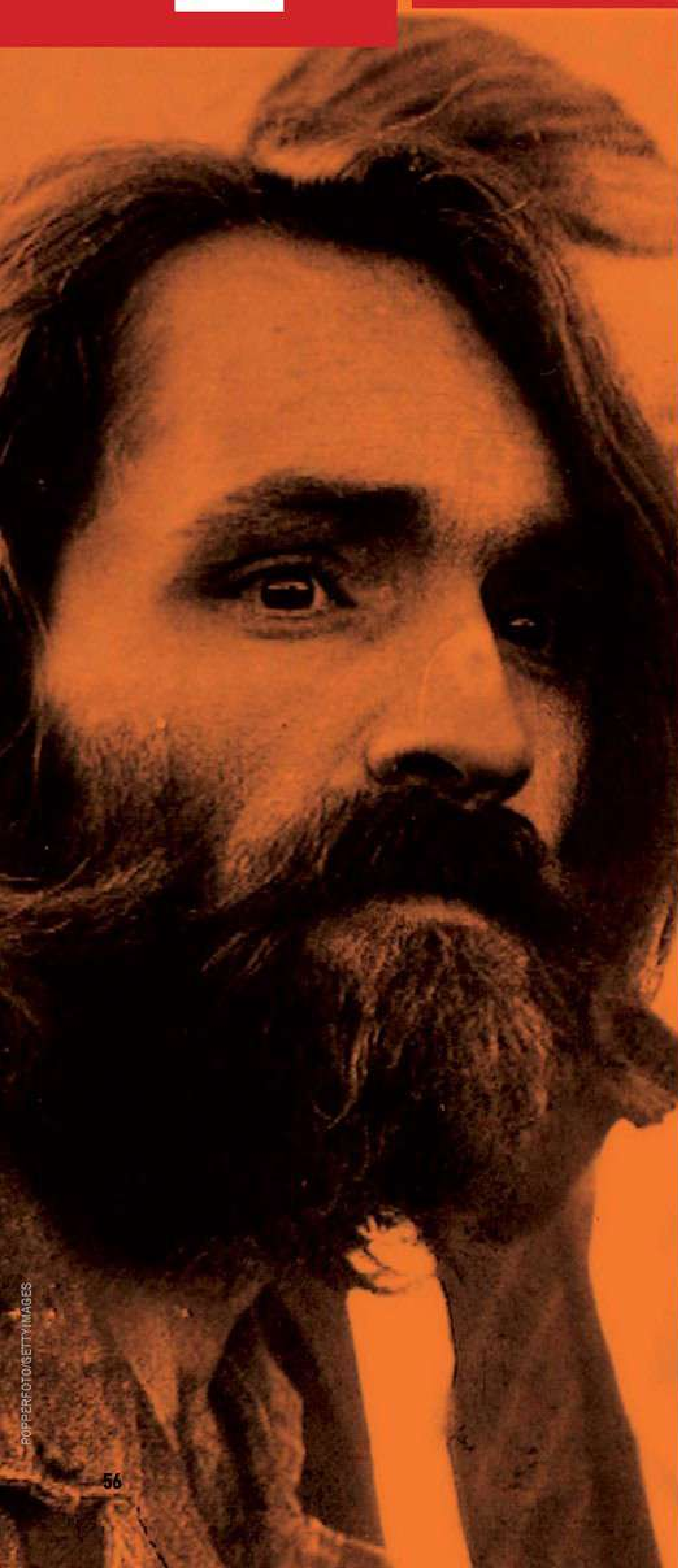
Le génétitien Alec Jeffreys.

1985 ALEC JEFFREYS, généticien britannique, élabore à des fins médico-légales les tests génétiques à partir de l'ADN.

CHAPITRE 4

LES DIABOLIQUES

Gourous hallucinés ou maniaques solitaires, ils sacrifient d'innocentes victimes au cours de sombres rituels. Au nom de Satan.



POPPERFOTO/GETTY IMAGES

1969 ÉTATS-UNIS

Charles Manson, le meurtrier superstar

Cet illuminé qui se prend pour le fils du diable fascine Hollywood. Jusqu'au jour où il bascule dans l'horreur.

PENDANT SON PROCÈS FLEUVE, EN 1971
Manson incarne le côté obscur du *Flower Power*.



SPAHN MOVIE RANCH La « Famille » a occupé ce ranch servant parfois à des tournages de westerns à la fin des années 1960.

L

e regard hypnotique, un visage de séducteur encadré de longs cheveux bruns, Charles Manson subjugue son auditoire, une trentaine de jeunes hippies. « Je suis le fils de Dieu ! Je suis le fils du diable ! Vous êtes mes enfants et vous devez m'obéir. Je suis votre père, votre amant, votre frère. Vous devez vivre pour moi. » Ici, dans ce ranch californien où le charismatique gourou a installé sa « Famille », orgies et délires hallucinogènes se succèdent. Manson, qui se proclame à la fois fils de Satan et Messie, gave ses adeptes d'acide, couche avec les filles de son harem, tripe sur la musique entre deux prêches christiano-sataniques. Cette drôle de «Famille», qui s'est formée peu après l'arrivée de Manson en Californie en mars 1967, se balade en minibus et vit de drogue et de prostitution. Le *peace and love*, mais version trash. Adulé, le gourou exige de ses fidèles une dévotion totale. « Vous devez me prouver à quel point vous m'aimez, pour être dignes de moi. Vous devez être capables de tout pour moi. Capables de baiser et capables de tuer. » Ils vont bientôt lui prouver qu'ils sont prêts à tout.

Dans la nuit du 8 au 9 août 1969, plusieurs membres de sa Famille – trois filles et un garçon d'une vingtaine d'années – débarquent au 10050 Cielo Drive, à Beverly Hills. Leur mission ? Tuer tous les occupants de la manière la plus atroce possible. Cette maison est celle de l'actrice Sharon Tate, enceinte de huit mois, et de son mari Roman Polanski, absent ce soir-là. Sharon Tate et quatre de ses proches sont massacrés par les junkies de Manson, qui s'acharnent au couteau sur le corps des victimes. Cette expédition meurtrière n'est pas la première. Dix jours avant, Manson leur a demandé d'exécuter Gary Hinman, un chanteur à qui il voulait extorquer de l'argent. Au moins trois autres meurtres auraient été commis, des auto-stoppeurs ont disparu à proximité du ranch où vit la Famille…

Manson a pris goût au sang. Il ne craint rien ni personne. Il veut juste prendre sa revanche. Car Charles Milles Manson, né en 1934 à Cincinnati (Ohio), de père inconnu et d'une mère prostituée, n'a pas eu la vie dont il rêvait. A 5 ans, sa mère l'aurait même vendu pour une pinte de bière ! En 1947, il est placé dans un foyer dont il s'enfuit au bout de dix mois pour rejoindre sa génitrice… qui le rejette. A 13 ans, Manson se retrouve livré à lui-même et doit voler pour survivre. A 17 ans, il est déclaré dangereux par un psychiatre et expédié en pénitencier après avoir violé un adolescent en menaçant de lui trancher la gorge avec une lame de rasoir. Trois ans plus tard, il est relâché sur parole mais ne restera que quelques mois en liberté. Juste assez pour devenir le proxénète d'adolescentes paumées.

En prison, où il passe le plus clair de son temps, il s'instruit, apprend à plaquer des accords de guitare et dévore des livres sur la scientologie. Il découvre que les communautés et le psychédélisme sont à la mode. Pour la première fois, Charles Manson s'imagine un avenir.



FICHE SIGNALÉTIQUE



SURNOM Manson

CLASSIFICATION Sataniste

NOMBRE DE VICTIMES Entre 9 et 35

CARACTÉRISTIQUES Gourou et chef de « Famille »

DATE DES MEURTRES Juillet-août 1969

DATE D'ARRESTATION 12 octobre 1969

NAISSANCE 12 novembre 1934

PROFILS DES VICTIMES Hommes, femmes

MÉTHODE Meurtres commandités

LIEU Californie (Etats-Unis)



BETTMANN/GETTYIMAGES (X2)

SOUS ESCORTE Charles Manson est mené au tribunal pour entendre prononcer sa peine.



LES DISCIPLES Susan Atkins, Patricia Krenwinkel et Leslie Van Houten, les exécutantes des massacres.

→ **Le 21 mars 1967,** après avoir purgé sa dernière peine, il part s'installer à Berkeley (Californie), l'épicentre du mouvement hippie. Sexe décomplexé, musique, bohème… Manson en profite à fond et constitue rapidement sa « Famille ». Mais cela ne lui suffit pas. Grâce à son activité de dealer et à son aura de gourou, il approche certaines stars de Hollywood, les Doors ou encore Debbie Harry du groupe Blondie. Au printemps 1968, il rencontre Dennis Wilson, le batteur des Beach Boys, et s'invite dans sa villa de Pacific Palisades, le quartier chic de L.A., face à l'océan, avec toute sa tribu. Manson se rêve désormais en superstar de la pop !

Il veut enregistrer un album et rêve de gloire

En juin 1967, il profite du studio personnel de Dennis pour composer et enregistrer la maquette d'un album : *Lie: The Love and Terror Cult* (Mensonge : le culte de l'Amour et la Terreur). Dennis lui présente un producteur, Terry Melcher. Manson joue de son charisme et lui soutire la promesse de produire un disque de la Famille… Mais Melcher change d'avis : Manson est instable, ingérable, inquiétant. Il annonce l'apocalypse et prône le suprémacisme blanc depuis l'assassinat de Martin Luther King, le 4 avril 1968. Le chanteur Neil Young, qui le croise à cette époque, affirme que Manson incarne le côté obscur du *Flower Power*, une interprétation pervertie et « laide » du mouvement hippie. Un côté obscur dans lequel il bascule de plus en plus : après s'être finalement brouillé avec Dennis Wilson, Manson lui envoie une balle de révolver en guise de menace de mort ! En février 1969, quand il réalise que Melcher n'enregistrera jamais son album, le gourou diabolique jure de se venger.

Le 23 mars 1969, il débarque chez Melcher, au 10050 Cielo Drive. Sauf que le producteur a déménagé un mois plus tôt et que la maison est désormais occupée par Sharon Tate et Roman Polanski. La belle actrice lui explique que Melcher n'habite plus à cette adresse. Manson refuse de la croire, s'en va, pour mieux revenir rôder quelques heures plus tard. Cinq mois passent. Début août, Manson décide de passer à l'acte. Il va attaquer le 10050 Cielo Drive, et peu importe si Melcher n'y habite plus ! La nuit du 8 au 9 août, les fidèles petits soldats lardent Sharon Tate, enceinte, de 16 coups de couteau. Quatre de ses amis sont aussi tués par les fanatiques de la Famille, qui tracent le mot « *Pig* » (porc) avec du sang, sur la porte d'entrée. Puis s'enfuient. Manson retourne sur place pour mettre en scène le carnage. Le lendemain, la cavale sanglante continue avec le meurtre d'un couple que Manson a croisé dans une fête, Leno et Rosemary LaBianca, dans un autre quartier résidentiel de Los Angeles. Ils sont poignardés avec des couteaux et des fourchettes. Les tueurs de la Famille restent ensuite chez leurs victimes, le temps de se doucher, de vider le réfrigérateur et de jouer avec le chien du couple assassiné…

L'épopée meurtrière de Manson et de sa tribu va prendre fin trois mois plus tard. La police effectue une descente dans leur ranch pour enquêter sur des vols et incendies commis par les membres de la communauté. Les policiers découvrent des armes ayant servi à assassiner Gary Hinman, les victimes de Cielo Drive et les LaBianca. Des empreintes digitales relevées sur les trois scènes de crime permettent d'identifier plusieurs adeptes. L'étau se resserre. Une des maîtresses de Manson, Susan Atkins, déjà en détention pour vol de



« Vous devez être capables de tout pour moi, exige-t-il de ses fidèles. Capables de baiser et de tuer. »

voiture, se vante des meurtres auprès de ses codétenues… Interrogée par la police, elle finit par tout avouer. Le gourou et sa Famille sont cuits !

Aucun des assassins ne manifestera de remords pendant le procès, qui débute le 15 juin 1970. Ce jour-là, Manson apparaît dans le box des accusés, une croix gravée sur le front (qu'il transformera quelques années plus tard en croix gammée). Plus fou et plus hypnotique que jamais. « Tout ce que vous pouvez voir en moi est aussi en vous. Je suis un simple miroir », clame-t-il devant la presse venue couvrir le procès. Le 19 avril 1971, le gourou sanguinaire et une partie de sa bande écopent de la peine capitale, commuée en prison à vie après un décret ultérieur de la Cour suprême. Derrière les barreaux, celui qui avait toujours voulu devenir célèbre est désormais une icône de la pop culture américaine. Il reçoit 20 000 lettres par an, on s'arrache les *goodies* à son effigie, il a une « fiancée » de 26 ans et des fidèles qui attendent sa libération sur parole – refusée douze fois. Il s'en moque car, pendant ce temps, il peaufine son image de superstar du crime. Manson se dit immortel et continue de se prendre, selon les jours, pour le fils de Dieu ou du diable. La mort met fin à son dilemme le 19 novembre 2017, en le cueillant à l'âge de 83 ans. ■

20 000
C'EST LE NOMBRE DE LETTRES QU'IL RECEVAIT CHAQUE ANNÉE

LES DIABOLIQUES

Le diable a bon dos ! Certains tueurs n'hésitent pas à l'invoquer pour justifier leurs pulsions les plus sombres. Mais c'est souvent dans leur propre psyché qu'il faut chercher les racines du mal.

■ **MOINS DE 5% D'ENTRE EUX SONT DES PSYCHOTIQUES,** c'est-à-dire des aliénés dangereux au comportement imprévisible, selon Stéphane Bourgoin, spécialiste français des serial killers. En revanche, beaucoup sont des « tueurs mixtes », sujets à des « coups de folie » épisodiques, instables socialement et professionnellement, et marqués par une enfance chaotique.

■ **ILS ÉLABORENT DES RITUELS QUI MÉLANGENT LE SEXE ET LA MORT,** dans leurs fantasmes. Les tueurs hallucinés peuvent entendre des voix, suivre un credo aberrant ou adhérer à une secte.

■ **LA DROGUE OU L'ALCOOL CONFORTENT LEURS DÉLIRES.**

■ **ILS JOUENT LES GOUROUS** pour satisfaire leur narcissisme et leur désir de puissance. Ils se réinventent en émissaires d'une divinité sanguinaire et organisent des massacres pour savourer la montée d'adrénaline.

1974 ÉTATS-UNIS

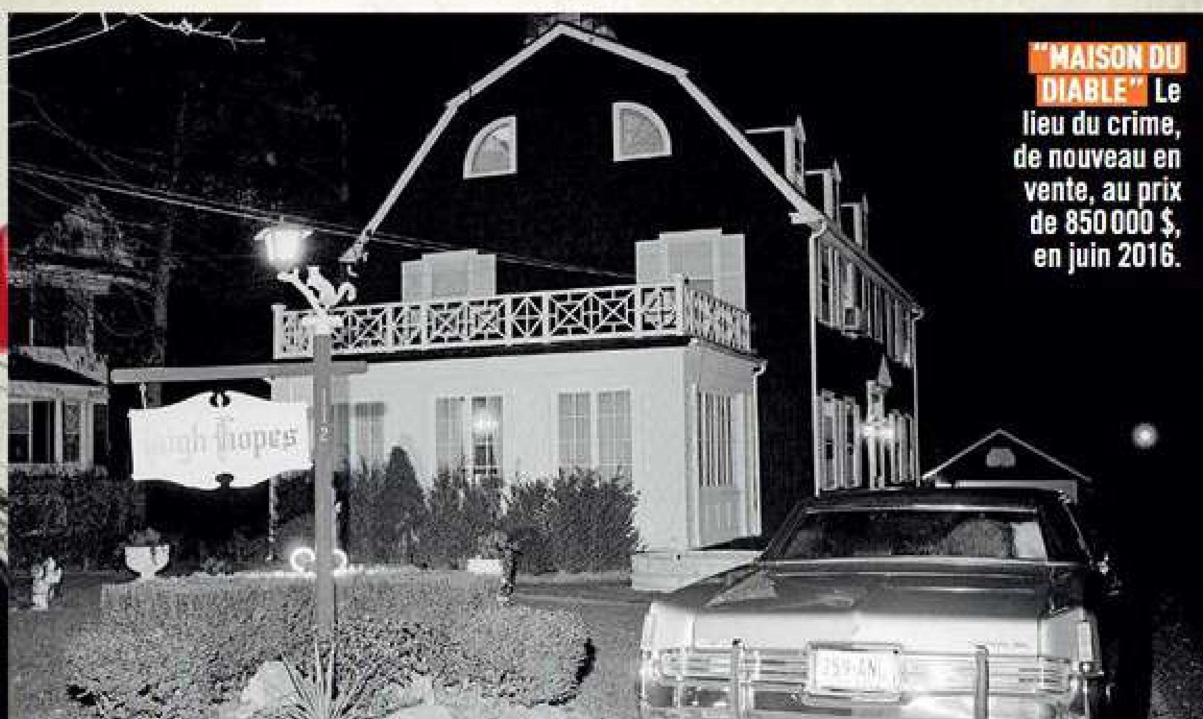
Pourquoi Ronald DeFeo Jr a-t-il abattu toute sa famille ?

DÉTENU SANS CAUTION Le 15 nov. 1974, Ronald DeFeo quitte la cour du comté de Suffolk après une audition.

AP PHOTO/RICHARD DREW/SIPA (X2)

Depuis 45 ans, le mystère plane sur son mobile et sur l'identité de ses complices.

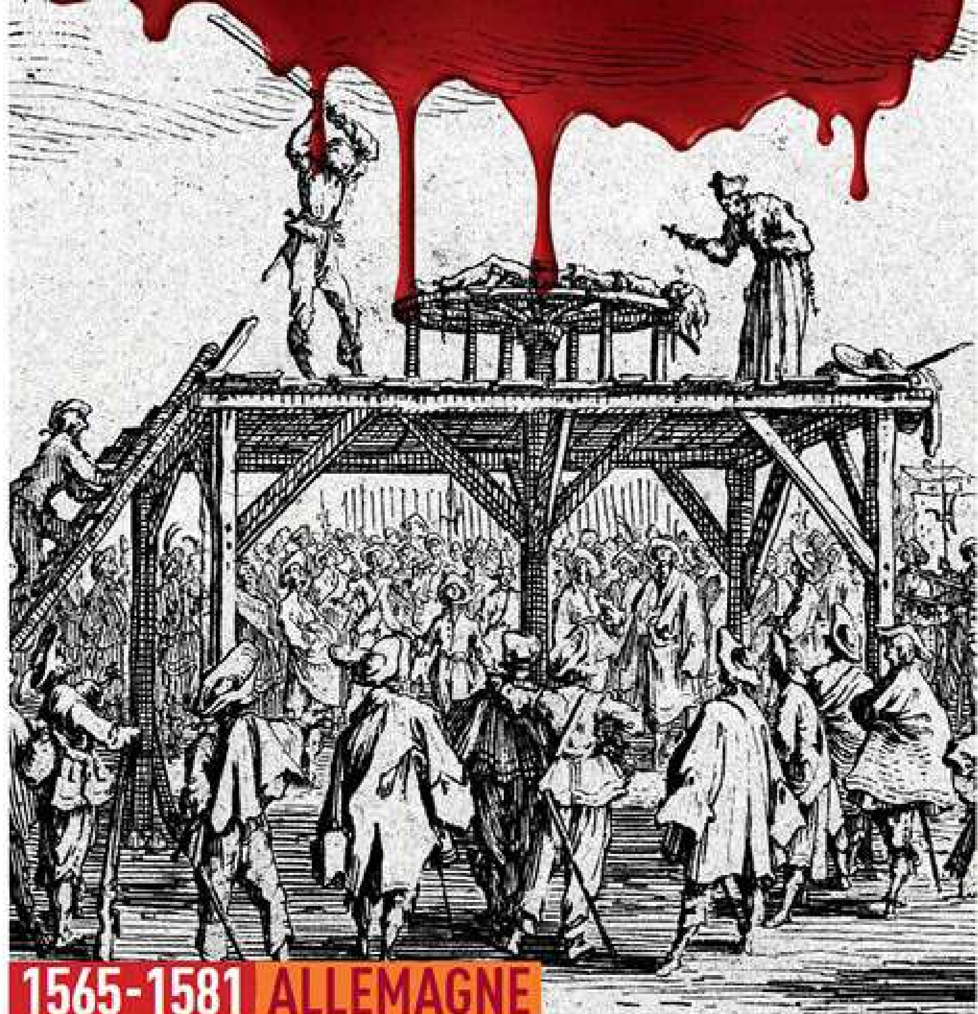
Mercredi 13 novembre 1974, Amityville (sur l'île de Long Island, Etats-Unis), 18h30. Ronald DeFeo Jr, alias « Butch », 23 ans, fait irruption dans un bar de la ville, l'air hagard : « Mes parents ont été tués ! Toute ma famille… » Dans la maison située au 112 Ocean Avenue, la police découvre une scène d'horreur : Ronald DeFeo Sr, 43 ans, et sa femme Louise, 42 ans ; leurs deux filles, Dawn, 18 ans, et Allison, 13 ans ; leurs fils Mark, 12 ans, et John, 7 ans, ont été abattus dans leur lit avec un fusil de chasse vers 3 heures du matin. Les parents ont survécu assez longtemps pour essayer de se traîner hors de leur chambre. L'arme du crime a disparu, mais des boîtes de munitions vides sont retrouvées dans la chambre de Butch. Quant à Butch, son discours devient incohérent au fil des heures. Il accuse d'abord un tueur à gages de la mafia d'avoir fait le coup, ce qui n'est pas farfelu : l'oncle de son père, Pete DeFeo, est effectivement un homme de main de la mafia new-yorkaise… Mais le lendemain, il avoue être l'auteur de la tuerie : « Une fois que j'ai commencé, je ne pouvais plus m'arrêter ! C'est allé très vite. »



"MAISON DU DIABLE" Le lieu du crime, de nouveau en vente, au prix de 850 000 $, en juin 2016.

Possédé par Satan

L'affaire n'est pas claire. Les enquêteurs doutent que Butch ait agi seul, les victimes ayant été exécutées en un temps record. Dans une autre version, Butch affirme que sa soeur Dawn a abattu les enfants, et qu'il l'a tuée accidentellement en se disputant avec elle. Tous deux étaient en conflit avec leurs parents, Ronald père aurait été un tyran domestique. Par ailleurs, Butch est connu pour son addiction à l'héroïne et au LSD… En cellule, son comportement devient encore plus erratique. Il tente de se suicider, d'allumer un incendie, hurle que c'est le diable qui l'a possédé. Satan remplace ses probables complices, qui ne seront jamais démasqués. Ronald DeFeo Jr purge une peine minimale de 150 ans dans la prison de haute sécurité de Green Haven (Etat de New York). La maison d'Amityville est devenue maudite, un roman en 1977 puis un film en 1979 immortalisent son aura infernale. ■



1565-1581 ALLEMAGNE

JEAN BERNARD/LEEMAGE

CHATIMENT Ayant avoué 544 meurtres, Niers est livré au bourreau pendant trois jours. Gravure *Le Supplice de la roue* de Jacques Callot, 1633.

Peter Niers, le mage noir du Saint Empire

Au XVIe siècle, ce bandit de grand chemin démembre plus de 500 victimes pour alimenter ses rituels sataniques.

Longs cheveux bruns, regard halluciné, une cicatrice qui lui barre le menton : Peter Niers maîtrise l'art de se déguiser, le plus souvent en lépreux ou en soldat. Il est armé de deux pistolets et d'une longue épée à deux mains. Dans les bois d'Alsace et en Allemagne, il dirige un gang de brigands déguisés en bergers, plus cruels et redoutés qu'aucune bête sauvage. Il a commencé sa carrière criminelle vers 1565, s'initie à la magie noire et pratique le cannibalisme rituel : il ingère des cœurs d'enfants, croyant que cela lui confère l'invincibilité lorsqu'il pénètre la nuit dans les maisons pour tuer et voler.

Pendant quinze ans, il trace sa route sanglante. En 1577, il est arrêté à Gersbach (Allemagne) mais s'évade dans des circonstances mystérieuses. On murmure qu'il n'obéit qu'à Satan, qu'il sait se rendre invisible et se métamorphoser. En septembre 1581, il est démasqué alors qu'il s'est assoupi dans un établissement de bains, à Neumarkt, une bourgade de Bavière. Dans son sac, on trouve des restes humains destinés à des concoctions. Niers avoue 544 meurtres, dont 24 fœtus arrachés au ventre de leur mère. Il est livré au bourreau par les autorités et une foule furieuse. Son supplice va durer trois jours : on écorche bras et jambes avant de verser de l'huile bouillante sur ses plaies, ses membres sont brisés sur la roue puis le bourreau l'achève en le faisant écarteler par quatre chevaux. Le berger diabolique rejoint son maître en enfer. ■

1300-1324 IRLANDE

Les potions maléfiques d'Alice Kyteler

Pas de chance. Les maris de cette noble dame meurent les uns après les autres…

Dans le village de Kilkenny (Irlande), la foule s'est rassemblée pour voir brûler vive Petronella de Meath. En ce 3 novembre 1324, Dame Alice Kyteler, que personne ne reconnaît sous sa cape de voyage, regarde mourir sa loyale confidente avant de s'enfuir vers l'Angleterre pour échapper au bûcher. On soupçonne cette riche descendante de seigneurs normands d'avoir tué son premier mari, un marchand nommé William Outlawe, avec la complicité de celui qui deviendra son second compagnon, l'usurier Adam le Blund de Callan. Ce dernier rend l'âme à son tour en 1307. Alice épouse Richard Valle, un propriétaire terrien, puis John Poer.

Evanouie dans la nature

A 44 ans, Dame Kyteler a épuisé quatre époux en 25 ans de mariage ! Un taux de mortalité que les enfants des défunts, issus de précédents lits, trouvent d'autant plus suspect qu'ils ont été spoliés de leur héritage. Ils font part de leurs doutes à l'évêque franciscain Richard de Ledrede. On découvre chez Alice Kyteler des bougies de graisse humaine, des rognures d'ongles, du cérumen de nouveau-né mort sans baptême, de multiples herbes, des potions jugées fatales et infernales. Mise à la torture, sa servante avoue les crimes de sa maîtresse, que l'évêque ne parvient pas à arrêter : Alice se place sous la protection de nobles amis et va clamer son innocence au parlement de Dublin avant d'organiser son exil. Petronella de Meath sera sacrifiée à sa place : elle est la première « sorcière » d'Irlande à avoir subi le bûcher. Quant à la ténébreuse Alice Kyteler, nul ne sait ce qu'elle est devenue, après avoir disparu comme par magie… ■

TRAQUEUR DE LA NUIT Ramirez, alias « Night Stalker », auteur de 14 meurtres.

BETTMANN/GETTY IMAGES

1984-1985 ÉTATS-UNIS

Richard Ramirez, la mort au son d'AC/DC



ATLANTIC

BANDE-SON MACABRE Fan d'AC/DC, le serial killer a laissé une casquette du groupe sur une scène de crime.

Sous le soleil de Californie, ce fan de hard rock viole les femmes et tue leurs maris.

Pendant 14 mois, « Night Stalker » (le « Traqueur de la nuit »), comme le surnomme la presse, terrorise Los Angeles et San Francisco. A partir d'avril 1984. ce tueur, Richard Ramirez de son vrai nom, assassine quatorze personnes et viole onze jeunes femmes. A chaque fois, il procède de la même façon : il pénètre dans les habitations, tue les hommes d'une balle dans la tête, puis viole et parfois achève leurs épouses à coups de marteau ou de machette. Sur les murs, il laisse divers symboles occultes et des pentagrammes dessinés avec du rouge à lèvres. Avant de repartir au volant de sa voiture, où il écoute sa chanson préférée *Night Prowler* (Le Rôdeur de la nuit), d'AC/DC. Une bande-son morbide qui lui vaudra son surnom.

Mais le 24 août 1985, le tueur sataniste est repéré par un garçon de 13 ans : cet individu vêtu de noir qui sort précipitamment de chez ses voisins lui paraît suspect. L'adolescent a la présence d'esprit de relever l'immatriculation de la Toyota jaune du criminel qui vient de blesser et torturer un autre couple… Le 31 août, un avis de recherche est lancé, un portrait-robot est publié dans la presse. Une foule en colère reconnaît Richard Ramirez près de Los Angeles et parvient à le retenir jusqu'à l'arrivée de la police.

La faute au rock'n'roll ?

Il est jugé en juillet 1988. Une atmosphère de terreur règne pendant le procès, Ramirez arrive en clamant « Hail Satan ! », une expression utilisée par les satanistes pour marquer leur dévotion au Malin, et profère des menaces contre les jurés. Comme on a retrouvé une casquette d'AC/DC sur une scène de crime et que le tueur affirme être fan du groupe, des fondamentalistes religieux stigmatisent le célèbre groupe de rock, obligé en 1986 d'annuler une série de concerts sur la côte est des Etats-Unis. En réalité, ce n'est pas le rock qui a perverti l'âme de Ramirez, mais plutôt son enfance chaotique : son père est un ancien policier brutal et abusif ; son cousin Mike, qui lui apprend à tirer et se charge pendant plusieurs années de son éducation, est un vétéran du Vietnam fier d'avoir violé et décapité des prisonnières, au point d'avoir conservé tout un album photos en souvenir de ses exactions. Avant d'être définitivement interné en hôpital psychiatrique, il assassinera d'ailleurs sa propre épouse devant le jeune « Richie », âgé de 13 ans et déjà *addict* au LSD…

Condamné à mort le 20 septembre 1989, Richard Ramirez décèdera en 2013, à 53 ans, d'une leucémie. Juste avant, il aurait écouté une dernière fois sa chanson favorite. ■



FILS DE SAM C'est le nom sous lequel le tireur signe ses crimes.

SETH WENIG/AP/SIPA

1976-1977 ÉTATS-UNIS

David Berkowitz, le sniper fou de Manhattan

Il tire au hasard dans les rues de New York et revendique ses crimes à coups de lettres anonymes.

Le Fils de Sam – ***Son of Sam*** **– sème la terreur du 29 juillet 1976 au 31 juillet 1977 à New York, tuant six personnes et en blessant gravement treize autres avec un revolver de calibre 44, une arme très puissante.** Le tireur prend pour cibles des couples ou des jeunes femmes aux longs cheveux bruns. Le flot de lettres anonymes dont il abreuve la police et la presse, ainsi que sa manière imprévisible de frapper, lui valent une impressionnante couverture médiatique. Extrait d'un courrier surréaliste envoyé au journal *Daily News* le 30 mai 1977 : « Salut des entrailles de NYC. Salut des trottoirs de NYC avec ses fourmis qui grouillent dans leurs lézardes, se nourrissant du sang séché des morts qui s'est écoulé. Je suis toujours là. Tel un esprit rôdant dans la nuit. Assoiffé, affamé, m'arrêtant à peine pour me reposer ; anxieux de satisfaire Sam. J'aime mon travail. Peut-être vous rencontrerai-je un jour face à face ou peut-être que je serai abattu par des flics. Signé : Le Fils de Sam. »

Sam est... le chien de son voisin

Ces lettres provoquent une panique générale. Aveux fantaisistes et fausses alertes brouillent les pistes. Mais le 30 juillet 1977, un témoin retient l'attention de la police : il a vu un homme quitter précipitamment le lieu d'un nouveau crime après avoir jeté par terre une contravention déposée sur le pare-brise de sa voiture ! Grâce à ce document, on surprend le coupable dans la soirée du 10 août, alors qu'il s'apprête à repartir en chasse. L'Amérique découvre enfin l'étrange tueur : un jeune homme de 24 ans, David Berkowitz, au visage ouvert, incroyablement affable. Au moment de son arrestation, il mène l'existence tranquille d'un employé des postes, apprécié de ses collègues. En une demi-heure d'interrogatoire, il avoue tout. Il se dit sataniste aux ordres d'un démon ayant pris l'apparence d'un chien nommé Sam : le golden retriever d'un voisin ! Le procès est spectaculaire, couvert par la presse internationale. Le 12 juin 1978, le Fils de Sam est condamné à six peines de prison à vie, à purger de manière consécutive, pour chacun de ses six meurtres. Dix ans plus tard, converti à l'évangélisme, il se repent de ses actes : « Je mérite de rester en prison pour le reste de mes jours. » Sa libération conditionnelle, automatiquement réexaminée tous les deux ans, lui est refusée en 2008, 2010, 2012, 2014 et 2016. Sa seule crainte serait d'avoir fait des émules : « Il y a d'autres Fils (de Satan) en liberté, Dieu nous aide… » En 2016, il évoque son enfance – adopté à 7 jours par une famille juive – et sa conversion dans des vidéos postées sur Youtube. ■

XIII^E-XIX^E S. INDE

Les Thugs tuent au nom de la déesse Kali

Leur arme : un foulard lesté de cailloux pour briser la nuque.

La jeune reine Victoria est sous le choc… Elle referme le roman à succès de Philip Meadows Taylor avec une fascination teintée d'effroi : en cette année 1839, *Confessions d'un Thug* dévoile au public anglais l'existence d'une société secrète qui tue en l'honneur de Kali, la déesse hindoue de la destruction. Incarnation de la déesse mère, représentée avec plusieurs bras, le cou ceint d'une guirlande de crânes et la taille entourée d'avant-bras, les yeux noirs et la peau rouge, elle est la figure la plus terrifiante du panthéon hindou. Pour l'honorer, les Thugs étranglent leurs victimes avec un foulard lesté de cailloux (appelé ruhmal) pour leur briser la nuque, dépouillent les cadavres et offrent leurs butins aux prêtres (chams) de l'organisation, qui existerait depuis au moins 600 ans. Le plus dévoué d'entre eux, Thug Behram, aurait ainsi tué 931 personnes ! Sa Majesté – couronnée un an plus tôt, à 19 ans – requiert qu'on mette définitivement un terme à cette fraternité infâme qui sévit dans toutes les couches sociales des Indes britanniques. Le colonel William Sleeman est chargé du dossier. Il estime à environ 5000 les Thugs (« dissimuler », en sanskrit) en activité. A partir de 1840, Sleeman, assisté de 17 adjoints et d'un régiment d'une centaine d'hommes, arrête plus de 1500 Thugs. Environ 300 sont pendus, 70 emprisonnés à vie, la majorité est déportée et seulement une vingtaine, acquittée. Une force de police coloniale nommée *Thuggee and Dacoity Department* est mise en place. En 1855, Sleeman a déjà presque achevé sa tâche : il a découvert des charniers laissés par les Thugs, a démasqué les chefs dont le « prince » thug, Feringeea. Avec sa chute, l'ordre disparaît en quelques années. La reine peut être satisfaite. Juste avant de regagner son Angleterre natale, Sleeman meurt d'épuisement le 10 avril 1856. Dernière victime, à sa manière, de la folie meurtrière des Thugs. ■

PH:DELAVAUD

Les ingrédients

POUR FAIRE UN BON FAIT DIVERS

POUR CAPTIVER LE PUBLIC, LES AUTEURS de polars ou de films noirs s'inspirent très souvent de détails bien réels. PAR MALIKA BAUWENS

LES PROTAGONISTES


Le mauvais garçon


Le voleur en gants blancs


La fille parricide


Monsieur Tout-le-Monde

RDA/RUE DES ARCHIVES, DR, PVDE/RUE DES ARCHIVES, KEYSTONE

« LES LOUPS DE LA BUTTE », « les costauds de la Villette », « les gars de Charonne »… Vers 1900, ces bandes terrorisent Paris. Henri Fouquier, journaliste au *Matin*, leur trouve un nom bien romanesque : les « apaches ». Excellent filon ! Ils sont au moins « 30 000 » à voler, arnaquer… Et jouer du couteau comme Manda le proxénète (photo). **Et la fiction ?** Manda et sa protégée « Casque d'or » inspirent un film éponyme à Jacques Becker en 1952.

LE CAMBRIOLEUR, dérivé du mot « cambriole » (chambre, en argot), désigne un « baluchonneur » qui vit de misérables larcins. Mais au début du XXe siècle, le voleur devient un gentleman ! Il porte un haut-de-forme noir et des gants immaculés. La presse adore relater les larcins de Marius Jacob (photo), qui signait ses forfaits « Attila ». **Et la fiction ?** Cet anarchiste aux 106 cambriolages a inspiré Arsène Lupin à Maurice Leblanc.

EN 1933, VIOLETTE NOZIÈRE, 18 ans, empoisonne ses parents dans le Quartier latin, à Paris. La mère survit, et les médias chargent la parricide « détraquée », qui se dit victime d'inceste. Les surréalistes, tels André Breton ou René Magritte, tressent des lauriers à la criminelle. « Violette a rêvé de défaire. A défait. L'affreux nœud de serpents des liens du sang », écrit le poète Eluard. **Et la fiction ?** L'affaire inspire un film à Claude Chabrol en 1977, avec Isabelle Huppert.

UN VEUF, BOURGEOIS DE SURCROÎT, vous promet le mariage ? Méfiez-vous ! En 1915, Henri Désiré Landru attire ses victimes dans des villas des Yvelines pour leur faire signer des procurations sur leurs comptes. Puis il les trucide. Onze disparitions lui sont imputées à son procès en 1921. Condamné à mort, il est exécuté l'année suivante. **Et la fiction ?** Le tueur a inspiré des dizaines d'œuvres, dont *Monsieur Verdoux*, de Charlie Chaplin, en 1947.

LE DÉCOR



EDOUARD DESPREZ/DHAAP/ROGER-VIOLLET

LES BAS-FONDS DE PARIS Ces quartiers où se côtoyaient misère sociale et criminalité ont toujours fasciné. Leur description est même devenue un genre en soi dans la littérature populaire : *Les Bas-Fonds de Paris* (1897) du chansonnier Aristide Bruant ou *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, roman-feuilleton de 1842-43.



CC-WIKIPÉDIA

LE TROU PAUMÉ Une bâtisse en pierre au fin fond de l'Ardèche : voici l'auberge de Peyrebeille. Jusqu'en 1833 – et pendant vingt ans – 53 voyageurs auraient été torturés et détroussés ici. En réalité, un seul meurtre est attesté, et encore ! Las ! Les tenanciers terminent guillotinés et leur histoire inspire le film *L'Auberge rouge* (1951).

LES SECONDS RÔLES



DR

C'EST SOUVENT UNE FEMME AUX MŒURS LÉGÈRES, attirée par le gain, qui agit en complice. Comme Gabrielle Bompard qui, en 1899, usa de ses charmes pour attirer maître Gouffé, huissier, dans un guet-apens. Son amant l'attendait pour dépouiller la victime – qui finit dans une malle. Une beauté diabolique ? Un scénario similaire a inspiré le film de Bertrand Tavernier, *L'Appât* (1995).



DR

IL A TOUT VU MAIS N'A PAS AGI. Dans les années 1960, les psychologues nomment cette attitude l'« effet du témoin » après avoir étudié l'affaire Kitty Genovese. Le 13 mars 1964, une femme est assassinée en pleine rue à New York devant « 38 témoins », qui n'interviennent pas. Cette histoire a suscité un roman de Didier Decoin (2009) et le film *38 témoins* de Lucas Belvaux (2012).



DR

LE VOLATILE DE MAUVAIS AUGURE aime envoyer des lettres anonymes. De 1917 à 1922, à Tulle (Corrèze), des missives calomnieuses jettent l'opprobre sur les habitants. L'affaire fait tant bruit que *Le Matin* relate le procès de la coupable, Angèle Laval, « pauvre oiseau funèbre ». Le cinéaste Henri-Georges Clouzot, en s'emparant de l'histoire en 1943, lui trouve un nom : *Le Corbeau*.

ARMES, ACCESSOIRES ET MOBILES DU CRIME

LA MALLE SANGLANTE A l'ère du chemin de fer, la mode pour se débarrasser d'un corps est de l'expédier par le train ! C'est ce qui arrive à Georges Bessarabo : tué d'un coup de revolver, il finit dans une malle et voyagera de la gare de l'Est à Nancy ! C'est son épouse qui a fait le coup. Elle était… écrivaine !



LE POISON C'est l'arme des « veuves noires » ! Il fait aussi un bon cocktail dans les romans. L'histoire de la Roumaine Vera Renczi qui, dans les années 1920-1930, a empoisonné deux maris, son fils et 29 amants à l'arsenic a inspiré un des plus grands succès de Broadway : *Arsenic et vieilles dentelles*. La pièce sera portée à l'écran par Frank Capra en 1944.



L'AMOUR Ça fait vendre. En 1910, *Le Petit Journal* raconte en moyenne huit « crimes passionnels » par semaine, avec le plus souvent des femmes dans le rôle de l'assassin. Sauf qu'en observant les chiffres officiels de la même période, on s'aperçoit que seuls 8% des crimes sont le fruit d'amours contrariées.


PIXABAY (X3)

CHAPITRE 5

LES VEUVES NOIRES

Méfiez-vous de ces dames aimables. Elles abattent leurs amants au hachoir, versent de l'arsenic dans leurs bouillons ou les tuent au 22 long rifle…



1980-1985 FRANCE

Simone Weber, diabolique Mamie Nova

Son amant veut la quitter ? Pleine de rancœur, la quinqua rondelette le découpe à la meuleuse.

PATRICK HERZOG/AFP



RÉPUBLICAIN LORRAIN/GAMMA

SŒURS DE SANG Simone Weber assiste à la perquisition de janvier 1957. Sa sœur Madeleine, au centre, écopera de 2 ans de prison pour l'avoir aidée à détruire des preuves.

Dimanche 23 juin 1985, quatre heures du matin, dans un quartier excentré de Nancy. Un gros sac-poubelle noir, puis un autre. Dix-sept en tout… La femme qui les transporte peine sous la charge mais prend soin de ne pas faire de bruit pendant la dizaine d'allers et retours entre son appartement et le coffre de sa Renault 9 blanche. Pourtant, des retraités, les Haag, épient de leur fenêtre son bizarre manège. Le couple se perd en conjectures en la voyant démarrer avec son étrange chargement. Avant les sacs, ils ont entendu un vrombissement et un remue-ménage inhabituels provenant de chez leur voisine, Simone Weber. Les ombres de la nuit ont beau stimuler leur imagination, ils sont incapables de deviner ce qui, dans l'horreur, dépasse l'entendement… Quarante-huit heures plus tard, Patricia Hettier, 25 ans, déclare à la police la disparition de son père Bernard. Depuis des semaines, il est harcelé par son ancienne maîtresse. Son nom ? Simone Weber.

Un amour obsessionnel et une jalousie maladive

L'amoureuse éconduite a fait fabriquer un double de ses clefs pour fouiller chez lui en son absence, l'a menacé de mort fusil à la main. Hettier l'a même soupçonnée d'avoir voulu l'empoisonner avec des somnifères. Une vraie furie ! Elle qui avait l'air si doux et réservé lorsqu'ils s'étaient rencontrés quatre ans plus tôt… Les deux quinquagénaires sont vite devenus amants, mais en quelques mois l'idylle a tourné au cauchemar. Simone vouait à Bernard un amour obsessionnel. Leur relation est devenue intermittente et chaotique. D'une jalousie maladive, Simone fantasmait en permanence sur ses infidélités supposées et fomentait les pires vengeances. Bernard, à bout, lui a annoncé fin 1983 qu'il ne voulait plus la voir. Il pensait être débarrassé d'elle. Leur véritable histoire ne faisait que commencer.

Simone Weber n'a pas le physique d'une femme fatale : blafarde, rondelette avec un regard bleu exorbité. Consciente de ses limites, elle jette son dévolu sur des hommes esseulés ou vulnérables. Le scénario est toujours le même : elle joue les consolatrices avant de déchaîner sa paranoïa rageuse sur les malheureux qui n'y comprennent rien ! Le plus compliqué reste alors d'échapper à ses griffes… Sa relation la plus longue a été la première : elle s'est mariée à 23 ans, et le couple s'est séparé au bout de cinq ans. Persuadée qu'il était adultère, elle a tenté en vain de faire interner son mari en psychiatrie, puis a tiré à la carabine sur sa voiture lorsque le malheureux s'est carapaté. Simone Weber a ensuite voulu refaire sa vie, pratiquant même les agences de rencontre sous un nom d'emprunt, sans jamais trouver l'âme sœur. Les années sont passées, sa haine de la gent masculine n'a fait que croître... A 48 ans, c'est une femme aigrie mais toujours à →

FICHE SIGNALÉTIQUE



SURNOM
La Diabolique de Nancy

CLASSIFICATION
Empoisonneuse

NOMBRE DE VICTIMES
Entre 1 et 2

CARACTÉRISTIQUES
Extrêmement jalouse, obsédée par l'argent

DATE DES MEURTRES
Mai 1980 ?
Juin 1985

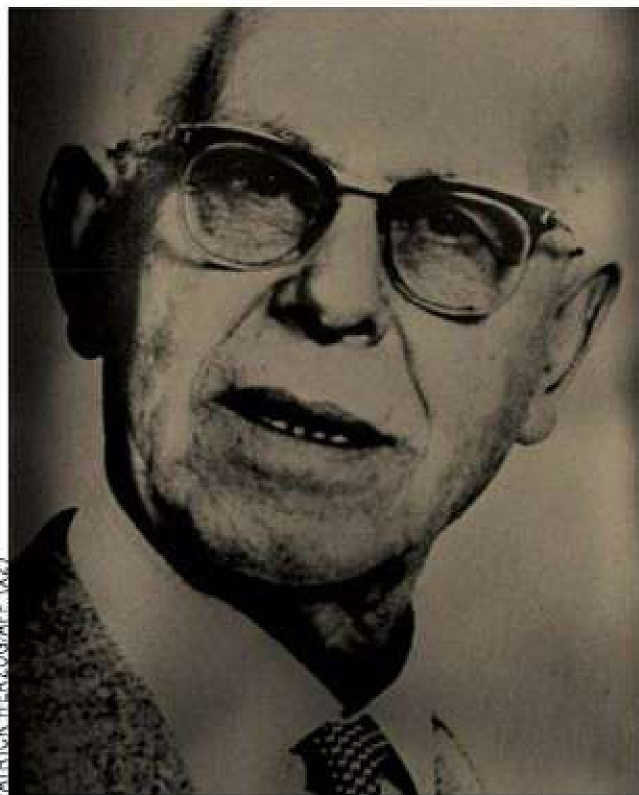
DATE D'ARRESTATION
10 novembre 1985

NAISSANCE
1929

PROFILS DES VICTIMES
Hommes

MÉTHODE
Poison, fusil, dépeçage

LIEU
Rosières-aux-Salines (Meurthe-et-Moselle)





PATRICK HERZOG/AFP (X2)

MORTS SUSPECTES A gauche : Marcel Fixard, le « mari », décédé le 14 mai 1980. A droite : Bernard Hettier, l'ex-amant, disparu le 22 juin 1985.

FREDERIC REGLAIN/GAMMA

130 témoins et 23 experts se succèdent, sous les injures ou les rires de l'accusée.

→ l'affût d'un bon parti. L'oiseau rare vient enfin à passer en 1977 : Marcel Fixard, ancien adjudant-chef octogénaire, veuf de fraîche date et sans enfants. Voilà l'aubaine ! Simone accumule les dettes et n'a jamais réussi à garder un emploi. Elle a été soignante, couturière, démarcheuse pour une société d'assurances. Cette fois, elle se présente comme dame de compagnie. Pour mieux endormir sa proie, elle se grime et s'affuble d'une perruque qui lui donne vingt ans de plus. Le sémillant vieillard succombe au charme de cette grand-mère au teint miraculeusement frais. Elle s'installe chez lui. Tout en ponctionnant petit à petit les économies de son nouveau compagnon, Simone songe à asseoir sa situation. Elle engage alors un comédien à la retraite, lui fait endosser l'identité de Marcel Fixard et passe avec lui devant monsieur le maire le 22 avril 1980 ! Son subterfuge fonctionne d'autant mieux que le vrai Fixard décède peu après dans des circonstances obscures : Simone lui injectait chaque jour un cocktail de « vitamines » – façon bouillon d'onze heures. La fausse veuve falsifie le testament et touche son héritage. Elle peut repartir, l'esprit léger et le compte en banque renfloué, vers de nouvelles aventures…

Un an plus tard, elle se surprend à rêver de nouveau au prince charmant : Bernard Hettier entre dans sa vie. Simone l'aimera beaucoup avant de le haïr, comme tous les autres. Lorsqu'il rompt, elle le supplie de venir une dernière nuit, lors de cette étrange soirée de juin 1985… On ne le reverra plus jamais.

ELLE A TRANSPORTÉ LE CORPS DE SON AMANT DANS **17** SACS-POUBELLE

Une tronçonneuse et une carabine 22 long rifle

Dimanche 15 septembre 1985. Sur les bords de la Marne, un pêcheur remonte une grosse valise d'où s'échappe une horrible puanteur, fermée par une ceinture et un parpaing. Les gendarmes y découvrent un sac-poubelle renfermant un tronc humain putréfié qui pourrait bien être celui de Bernard Hettier : des indices concordants tels que l'âge, le groupe sanguin de la victime, de la terre du jardin de Simone Weber (situé à 15 km de Nancy, dans la commune de Rosières-aux-Salines, rue des Abattoirs… ça ne s'invente pas !) et des traces de peinture bleu ciel correspondant à la couleur de sa voiture, suggèrent qu'il s'agit de son ex-amant disparu. Il aurait été dépecé avec une meuleuse-tronçonneuse à béton. Les enquêteurs découvrent que la terrible Simone en a justement loué une, le 21 juin 1985… On retrouve l'engin dans le coffre de sa voiture, souillé de sang, un morceau de chair humaine coincé dedans. Chez elle, une carabine 22 long rifle et des chéquiers au nom du disparu. La Weber est arrêtée le 10 novembre 1985, mais l'instruction sera longue, avec un dossier de 18 000 pages ! Celle que la presse surnomme « la Diabolique de Nancy » est entendue 75 fois par le juge Gilbert Thiel. Elle nie tout avec morgue. Selon son humeur, elle appelle le magistrat son « poussin », le « bandit » ou « Touvier » (chef de la milice lyonnaise pendant l'occupation nazie).

Jeudi 17 janvier 1991. Simone Weber est la vedette cabotine et fielleuse d'un procès qui va s'étirer sur six semaines : 130 témoins et 23 experts se succèdent, sous les injures ou les éclats de rire de l'accusée. Les enquêteurs sont des « pourris », les témoins, des « ordures » ou des « garces ». Ses propres avocats ne sont pas ménagés, elle en use une vingtaine, de Me Collard à Me Vergès, qu'elle a choisi parce qu'elle l'a « vu à la télé » et qu'il a



SIX SEMAINES DE PROCÈS Simone Weber à l'ouverture de son procès, debout derrière ses avocats, le 17 janvier 1991.

« bien défendu Klaus Barbie » ! Le ténor du barreau explique aux jurés que « le juge Thiel a voulu faire de cette femme une chimère avec les couilles de Landru et les ovaires de Marie Besnard » : froissée par cette flamboyante description, Simone congédie Vergès. La Diabolique est poursuivie pour 13 chefs d'inculpation. Un faisceau d'indices accablants la désigne comme coupable, mais il manque des preuves irréfutables : aucun aveu et, en guise de cadavre, des restes partiels trop décomposés, donc impossibles à identifier formellement. A défaut, on cause beaucoup boucherie, après avoir tenté une reconstitution du dépeçage : en combien de temps et en combien de morceaux peut-on découper un cadavre ? Avocats et experts se disputent à grand renfort de restes d'abattoir, brandissant des gigots, mesurant les décibels de l'instrument à démembrer l'amant infidèle. On confond victime et abats, justice et équarrissage. Ne rechignant pas au clin d'œil macabre, Simone raconte qu'elle avait rencontré Bernard Hettier au rayon bricolage d'un supermarché. Elle aime divertir son public. Autre détail qui tue, la fille du disparu a reconnu le bagage sanglant : « Mon père en avait acheté deux identiques. Finir dedans, lui qui ne prenait jamais de vacances, quelle ironie… »

A l'heure du verdict, Weber la tragédienne préfère simuler le malaise et quitte le palais de justice sur un brancard. Elle est condamnée à 20 ans de réclusion pour le meurtre sans préméditation de Bernard Hettier, mais est acquittée pour celui de Marcel Fixard. Elle sera libérée le 17 novembre 1999 après 14 ans de prison. Simone part vivre chez sa sœur, à Cannes. Elle apprécie les promenades sur la Croisette, ne rate jamais un épisode des *Feux de l'amour*, et collectionne les articles la concernant dans deux gros classeurs… En 2002, elle réapparaît à la télévision pour la première fois depuis sa libération (dans l'émission *Vie privée, vie publique* de Mireille Dumas, sur France 2). Elle qui, à 15 ans, voulait entrer au Carmel continue de jouer l'innocence outragée : « Mais je n'ai jamais tué personne ! Que l'on m'accuse d'avoir coupé quelqu'un en morceaux, quelle horreur ! Mais comment peut-on imaginer une chose pareille ? C'est fou, vraiment… Les gens ont de ces idées ! » Drôle d'époque. Il n'y a vraiment plus de morale. ■

MEULEUSE A BÉTON Elle a utilisé cet outil de bricolage pour découper le corps de son amant.

DR



LES VEUVES NOIRES

Comme l'araignée du même nom, elles tissent leur toile dans l'ombre et attendent patiemment leur proie… Les « veuves noires » tuent leurs maris, leurs amants, leurs parents, des enfants, par cupidité, jalousie ou vengeance.

■ **ELLES REPRÉSENTENT 12 À 15% DES MULTI-RÉCIDIVISTES DU CRIME.** Il est difficile d'être précis, car les enquêteurs s'accordent à dire que le nombre des victimes de tueuses en série est sous-évalué, certaines morts passant pour naturelles.

■ **LES VEUVES NOIRES SONT D'AUTANT PLUS DIFFICILES À DÉBUSQUER** que ce sont des tueuses organisées qui préméditent soigneusement leurs crimes. Les effusions de sang sont rares : elles tentent de simuler accident ou maladie, de préférence à l'aide de poison, injection létale, suffocation ou asphyxie.

■ **LA MAJORITÉ D'ENTRE ELLES COMMENCENT À TUER VERS 30-35 ANS** et peuvent être actives pendant plusieurs années avant d'éveiller les soupçons.

■ **LES VEUVES NOIRES SONT PRUDENTES, DISCRÈTES…** Leur arme la plus efficace, avant le «bouillon d'onze heures» empoisonné, c'est l'alibi que leur confèrent leur apparente innocence et leur vertu affichée. La veuve noire est aussi fatale qu'insaisissable.



1840 FRANCE

Marie Lafarge, la vraie madame Bovary

AUX ASSISES DE TULLE Les experts tentent de déterminer si Lafarge a administré de l'arsenic à son époux.

Esseulée, désenchantée, la jeune femme empoisonne son mari pour échapper à une vie d'ennui.

A 23 ans, la délicate Parisienne Marie Fortunée Capelle s'imagine un destin exaltant, une vaste demeure pour y tenir salon avec les beaux esprits du moment, et un époux aussi riche que séduisant. Mais en ce début d'année 1839, l'homme qui la courtise est bien loin de cet idéal. Charles Pouch-Lafarge, 28 ans, est un bourgeois fruste, fils d'un petit magistrat de province. Ils se rencontrent lors d'une soirée à l'Opéra. Charles n'entend rien à Mozart, mais se vante pendant l'entracte d'une fortune confortable. Poussée par ses oncles et tantes pressés de la marier, Marie l'accepte pour fiancé quatre jours plus tard… Les noces ont lieu à Paris le 10 août suivant. Le jeune couple part aussitôt vivre au Glandier, dans la propriété corrézienne des Lafarge.

Elle dit adieu à ses rêves de châtelaine

Pour Marie, le choc est rude. Le domaine est décrépi, la maison et les forges que possède son mari sont infestées de rats, ses beaux-parents sont aussi rustres que peu accueillants. Rien à voir avec son monde : aristocrate désargentée, Marie, qui serait une cousine bâtarde de Louis-Philippe, a été éduquée dans un pensionnat pour demoiselles de la haute société. Son fantasme de châtelaine s'effondre, Marie déchante. Dans son journal, elle écrit : « Ce que je crains, c'est l'oubli, car, là, c'est le néant » ! Elle semble pourtant se résigner à sa nouvelle vie. Mais trois mois après leur mariage, Charles tombe malade après avoir mangé des gâteaux qu'elle lui a envoyés à Paris, où il séjourne pour affaires. Il rentre au bercail, Marie soigne ce qui ressemble à une sérieuse intoxication alimentaire. Une cousine remarque qu'elle ajoute une poudre suspecte à la nourriture de son mari. L'état de Charles s'aggrave et il meurt le 14 janvier 1840 dans d'atroces souffrances. La famille Lafarge, convaincue que Marie l'a empoisonné, porte plainte. Plusieurs boîtes de mort-aux-rats sont saisies pendant une perquisition au Glandier.



ESPOIRS CONTRARIÉS La jeune Parisienne sophistiquée dépérit en Corrèze.

Le 23 janvier 1840, Marie est arrêtée. Elle comparait devant la cour d'assises de Tulle le 3 septembre, 150 témoins sont interrogés. L'affaire est complexe car l'intoxication à l'arsenic – volatile et omniprésent à l'état naturel dans le squelette humain – est d'autant plus difficile à mettre en évidence que la science médico-légale en est à ses balbutiements. Experts et contre-experts s'affrontent sans conclusion probante. Cependant, les jurés – tous des hommes – sont convaincus de sa culpabilité. Le 19 septembre, Marie Lafarge est condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Elle écrit son autobiographie, *Heures de prison*, désenchantée et romantique. En juin 1852, l'empoisonneuse est graciée par Louis Napoléon Bonaparte. Tuberculeuse, elle s'éteint le 7 novembre de la même année, à l'âge de 37 ans. En 1856, Gustave Flaubert, subjugué par son histoire, publie *Madame Bovary*. Marie Lafarge ne tombera jamais dans l'oubli. ■

1896-1908 ÉTATS-UNIS

Qui veut épouser Belle Gunness ?

Pour refaire sa vie, cette veuve plantureuse passe des petites annonces. Mais les prétendants ne font pas long feu…

EN FAMILLE Belle Gunness avec trois de ses enfants, Philip, Myrtle et Lucy.

George Anderson n'est pas une poule mouillée mais un solide fermier du Missouri, originaire de Norvège. Pourtant, en cette nuit froide de mars 1907, il va avoir la frousse de sa vie. Il est réveillé par l'atroce sensation d'être observé. Son hôte, Belle Gunness, se tient dans sa chambre, une bougie dans une main et un marteau dans l'autre, le visage contracté par un rictus sinistre… Cette vision le met illico sur pieds. Sans demander son reste, Anderson repousse la matrone et se rue hors de la propriété. Il quittera par le premier train le comté de LaPorte (Indiana) pour ne plus jamais y revenir. Bien lui en prend : il sera le seul prétendant à quitter vivant la ferme de Belle, la mal nommée.

Comme d'autres avant et après lui, Anderson a répondu à une annonce matrimoniale banale, passée par la veuve Gunness. Née dans les fjords de Norvège, elle a émigré aux Etats-Unis en 1881, à 21 ans, pour tenter le rêve américain. En 1901, elle pose ses valises dans cette petite communauté de LaPorte. Là, du haut de son 1,83 m et de ses 90 kilos, cette propriétaire terrienne aisée dirige sa ferme avec poigne. Mais le sort semble s'être acharné sur la pauvre fermière : à 48 ans, elle a déjà perdu deux maris et trois enfants en bas âge sur les six auxquels elle a donné naissance. Ses chers défunts ont succombé à de mystérieux problèmes intestinaux. Quant à son dernier mari, un boucher, il a eu le crâne fracassé par un broyeur de saucisses malencontreusement tombé d'une étagère. Heureusement, Belle avait fait preuve de prudence et pris des assurances sur la vie de tous ses proches ! Le pécule amassé à leur mort lui a permis de compenser son chagrin, elle qui adore l'argent et prend garde de ne jamais en manquer.

18
HOMMES DÉMEMBRÉS
50
VICTIMES, C'EST LE PALMARÈS MORBIDE DE BELLE GUNNESS

Malgré ces deuils à répétition, Belle a conservé intacte sa joie de vivre et passe des petites annonces pour refaire sa vie. De 1906 à 1908, plusieurs dizaines de prétendants défilent chez la plantureuse Belle, qui a tout d'un beau parti : « Préparez-vous à rester pour toujours », lance-t-elle à ses courtisans, en leur précisant bien d'apporter leurs économies pour s'installer avec elle. Mais début 1908, plusieurs familles s'inquiètent de la disparition de ces candidats à l'amour. Ils vont vite apprendre la terrible vérité : le 28 avril 1908, la ferme de Belle est incendiée. On retrouve ses enfants calcinés et un corps de femme sans tête. Les décombres recèlent une surprise macabre : les morceaux décomposés de 18 hommes démembrés… et des restes humains dans l'auge des cochons ! La placide Belle Gunness aurait fait au moins 50 victimes, empoisonnées à la strychnine, une substance très toxique, ou tuées à coups de marteau ou de hachoir. Pire, le corps décapité retrouvé dans les ruines n'est pas le sien. La plus redoutable veuve noire de l'histoire des Etats-Unis a disparu sans laisser de traces ! La police ne la retrouvera jamais. ■

LIBRARY OF CONGRESS ; P. DELAVAUD



PROCÈS SPECTACLE Coiffée d'un sobre voile, charmeuse et maniérée, Marguerite captive le jury.

SELVA/LEEMAGE

Madame Steinheil, la courtisane au charme fatal

Maîtresse du Tout-Paris, elle quitte brusquement la rubrique des cancans pour celle des faits divers.

Les domestiques accourent dans le salon bleu de l'Elysée alors que retentissent des coups de sonnette frénétiques. En cette fin de journée du 16 février 1899, Félix Faure, 58 ans, agonise sur le canapé, caleçon et pantalon sur les chevilles, pendant que sa maîtresse Marguerite Steinheil se rhabille précipitamment. Le président mourra quelques heures plus tard, terrassé par un accident cardio-vasculaire dû à un orgasme trop violent. Le scandale ne sera pas évité : le Tout-Paris fait des gorges chaudes de la fellation fatale prodiguée par Marguerite et les chansonniers la surnomment la « pompe funèbre » ! Au lieu de jeter le discrédit sur sa réputation, cet épisode permet à madame Steinheil de devenir une vedette parmi les courtisanes de haute volée. Epouse libertine du peintre pompier Adolphe Steinheil, Marguerite compte parmi ses amants les plus assidus le ministre Aristide Briand, le grand-duc de Russie, le prince de Galles, le roi Sisowath du Cambodge. Rien que ça ! On se bouscule pour connaître celle qui a fait mourir de plaisir le président Faure ! Mais le 30 mai 1908, son étoile est ternie par une affaire bien moins excitante : dans une chambre de sa maison impasse Ronsin (XVe arr.), on retrouve Marguerite ligotée près des cadavres de son mari et de sa mère ! L'un a été étranglé, l'autre a succombé à une crise cardiaque imputable au choc de l'agression. Marguerite Steinheil raconte une invraisemblable histoire de voleurs... qui n'auraient rien dérobé. La police la soupçonne vite d'être l'instigatrice du meurtre de son mari. Le mobile ? Retrouver sa liberté pour convoler avec l'un de ses riches amants. Le 26 novembre 1908, elle est écrouée à la prison Saint-Lazare et inculpée de double assassinat. Un an plus tard, elle comparaît devant les assises. Mythomane, charmeuse et maniérée, elle gagne les faveurs de son public – les jurés. On adore quand elle se pâme pour esquiver les questions du procureur... Le président n'est pas dupe et qualifie son témoignage de « tissu de mensonges ». Elle est néanmoins acquittée faute de preuves le 14 novembre 1909, sous un tonnerre d'applaudissements ! A peine libérée, elle fuit les échotiers avides d'articles croustillants et s'installe en Angleterre sous le pseudonyme de Mme Sérignac. En 1917, elle épouse le baron Robert Abinger, devient Lady et franchit en invitée les portes du palais de Buckingham ! La meurtrière au charme fou, devenue une vieille dame rangée, finira ses jours dans le Sussex. ■



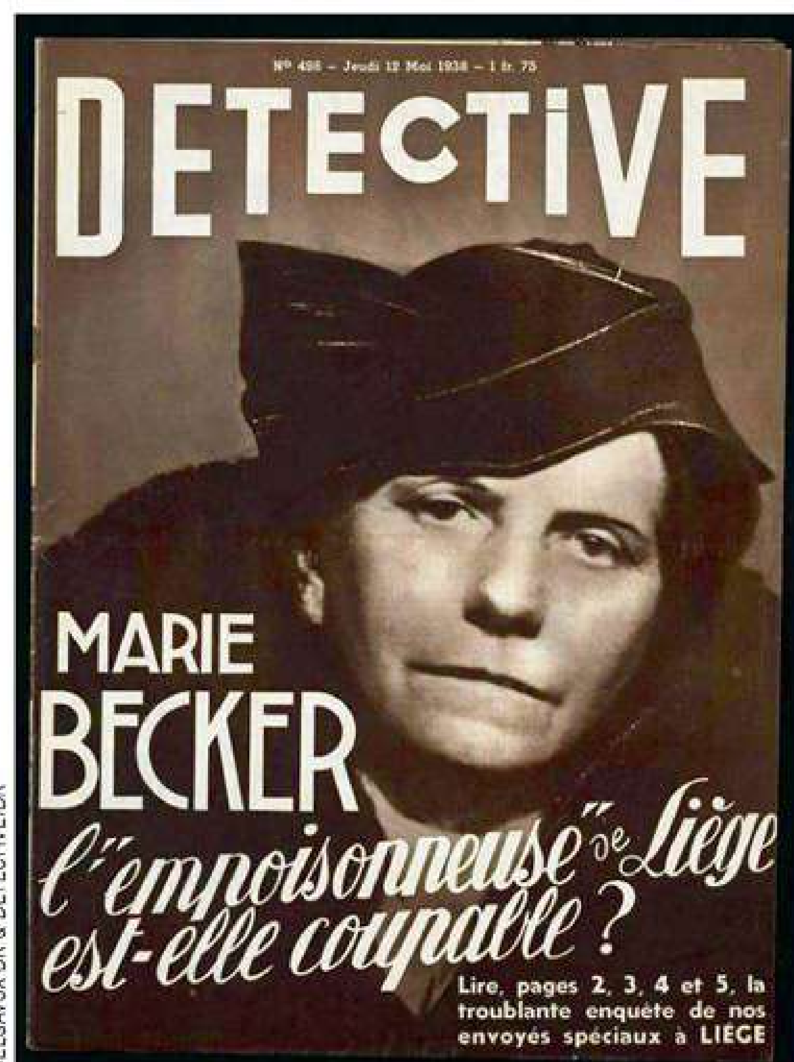
RUE DES ARCHIVES/RDA

FEMME DU MONDE Quelque temps avant le double assassinat de son mari et de sa mère.

1933-1936 BELGIQUE

N'allez-pas contrarier la veuve Becker

Une goutte de digitaline versée dans le thé de ceux qui la gènent… et Marie Becker règle tous ses problèmes.



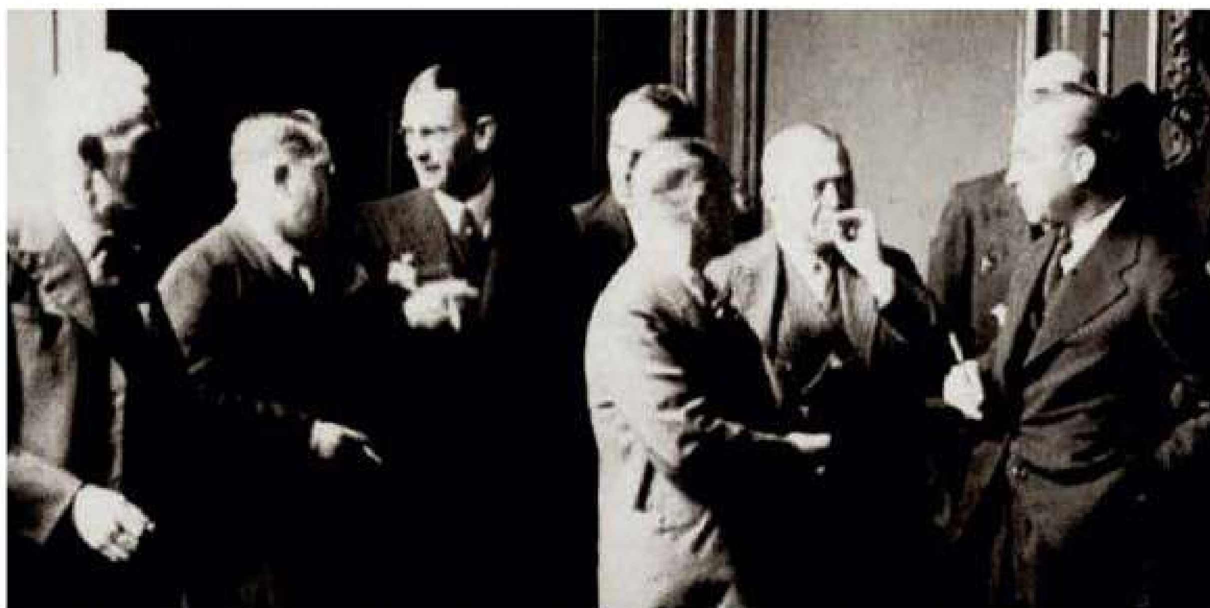
BELGAVOX DR & DÉTECTIVE/DR



11 VICTIMES Marie Becker, première tueuse en série de l'histoire criminelle belge.

Charles Becker, qui lutte en ce mois d'octobre 1932 contre un cancer généralisé, regarde avec tendresse son épouse lui verser une tisane fumante. Sa dévotion est exemplaire. Le malade avale le breuvage. Soudain, un vertige le prend. Une crispation, puis quelques convulsions. Il agrippe ses draps, ses membres se raidissent. Son cœur lâche enfin... Marie Becker est libre ! Et au vu de son palmarès à venir, il y a fort à parier qu'une dose de digitaline ajoutée à l'infusion l'ait aidée à démarrer sa nouvelle vie ! A 39 ans, cette petite bourgeoise se met à écumer les bals de son Brabant natal en buvant du *peket* (genièvre) en galante compagnie. La veuve joyeuse dilapide son héritage en se payant des playboys.

Pour se renflouer, elle devient dame de compagnie et « emprunte » de l'argent à ses clientes les plus en confiance. Aux autres, elle dérobe des bijoux, de l'argenterie. Bientôt, elle est obligée de trouver une solution pour couvrir ses vols et ses escroqueries. Rien de plus simple, elle va utiliser le même mode opératoire que pour son mari. Entre le 23 mars 1933, date de son premier meurtre, et 1936, elle empoisonne cinq personnes avec son thé préféré, Herbesan, allongé à la digitaline. La veuve Becker liquide le fiancé d'une amie, les épouses de ses amants. Mais les veuves aisées sont ses victimes de prédilection. Grisée par un sentiment de toute-puissance, elle en perd toute retenue. Deux lettres anonymes la dénoncent au parquet : la première est classée sans suite, mais la seconde provoque l'ouverture d'une enquête. Le 30 septembre 1936, la tueuse cynique se rend aux obsèques d'une de ses victimes. Après les funérailles, elle propose à deux amies de prendre un thé chez elle. L'une d'elles meurt quelques heures plus tard, l'autre en réchappe. La police décide d'intervenir et arrête Marie alors qu'elle s'apprête à frapper de nouveau : on découvre dans son sac un flacon de digitaline. La veuve Becker sera accusée de onze meurtres avec préméditation et cinq tentatives d'empoisonnement. Elle nie tout en bloc. Pendant le procès qui s'ouvre le 7 juin 1938, 314 témoins sont cités, les assises sont bondées, tout le monde veut voir « l'Empoisonneuse du siècle » qui, 17 ans après Landru, égale son palmarès criminel ! Le vendredi 8 juillet 1938, le verdict tombe : la Becker est condamnée à mort. Mais cette sentence n'étant plus appliquée en Belgique depuis 1863, sa peine est commuée en prison à vie. Elle mourra le 11 juin 1942, en fin d'après-midi. A l'heure du thé.



DÉLIBÉRATION Les jurés du procès de la veuve Becker en juin 1938.

COLL. CHRISTOPHE L

THE CHASER (2008)

LES NUITS SONT AGITÉES AU PAYS DU MATIN CALME ! Dans ce thriller haletant, un ex-flic reconverti en proxenète se lance aux trousses d'un serial killer – décalque du tueur en série sud-coréen Yoo Young-chul. Le compte à rebours est enclenché pour sortir de ses griffes une de ses « filles », disparue après trois autres.

DES TUEURS à l'écran

Nous avons sélectionné pour vous quinze des meurtriers les plus flippants à avoir imprimé la pellicule.

Londres, 1926. La ville tremble. Un tueur en série, surnommé le « Vengeur », assassine des jeunes femmes blondes. Ce n'est pas une vraie histoire criminelle qu'on s'apprête à vous raconter, mais le scénario du premier film, muet, d'Alfred Hitchcock, *Les Cheveux d'or*. En 1926, bien avant *Psychose*, le futur maître du suspense met déjà en scène un meurtrier psychopathe. Ce film est aussi l'un des tout premiers de l'Histoire à s'intéresser aux serial killers. Le début d'une longue liste. Pourquoi aime-t-on autant se faire peur en les regardant ? Parce que, dans nos sociétés contemporaines, « le personnage du tueur en série a remplacé celui du monstre, du loup-garou, du vampire dans l'imaginaire collectif », explique le chercheur américain David Schmid, auteur en 2005 de *Natural Born Celebrities: Serial Killers in American Culture* (Célébrités-nées : les tueurs en série dans la culture américaine).



DR

LE SILENCE DES AGNEAUX

(1991)

HANNIBAL LECTER, le tueur en série le plus célèbre du cinéma, interprété ici par Anthony Hopkins, est né du mélange de trois meurtriers réels : Ted Bundy, Gary Heldnick et Ed Gein.

SWEENEY TODD (2007)
Ce barbier issu de la littérature anglaise, incarné par Johnny Depp, tranche la gorge de ses clients pour les voler, puis revend leur chair dans des friands. Comme dans l'affaire de la rue des Marmousets, à Paris, au XVᵉ siècle, qui a peut-être inspiré ce personnage.



DR

M LE MAUDIT (1931)
Fritz Lang s'inspire lui aussi d'un vrai serial killer, Peter Kürten, pour réaliser ce film devenu un classique. La première eut lieu trois semaines après la condamnation à mort de Kürten, surnommé le « Vampire de Dusseldorf » (voir page 94).



DR

LE DERNIER ROI D'ÉCOSSE (2006)
Plongée dans la barbarie du régime d'Idi Amin Dada, avec le personnage fictif de Nicholas Garrigan, médecin écossais devenu le conseiller de cet Ubu africain, dictateur de l'Ouganda (voir page 26).



DR

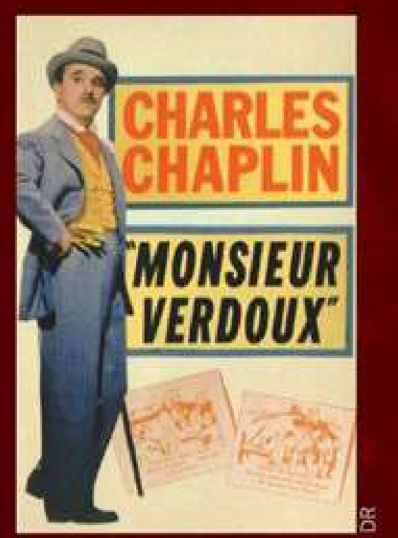
PSYCHOSE (1960)

IMPOSSIBLE D'OUBLIER LA SCÈNE DE LA DOUCHE, la plus effrayante de l'Histoire ! Norman Bates, le tueur de ce chef-d'œuvre d'Alfred Hitchcock, est directement inspiré par Ed Gein, tueur en série américain qui aimait se tailler des habits dans de la peau humaine.

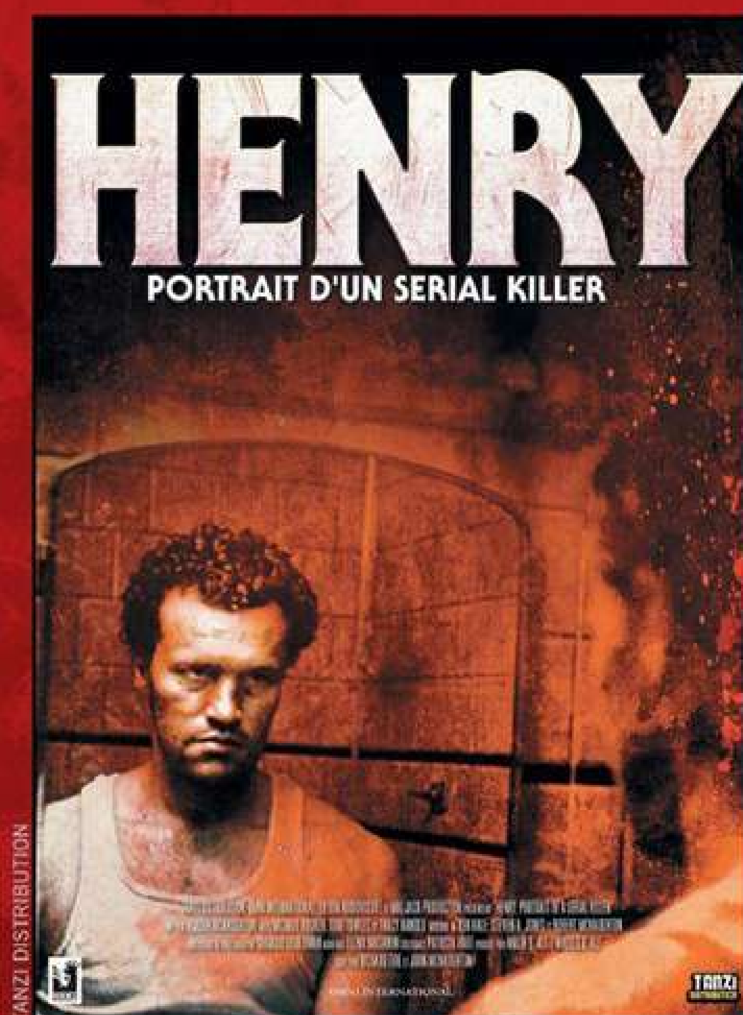


DR

MONSIEUR VERDOUX (1947)
Afin de subvenir aux besoins de sa femme invalide et de son fils, un chômeur épouse de riches veuves, qui meurent rapidement après les noces. Pour ce personnage loin de Charlot, Chaplin s'est inspiré de Landru (voir page 37).



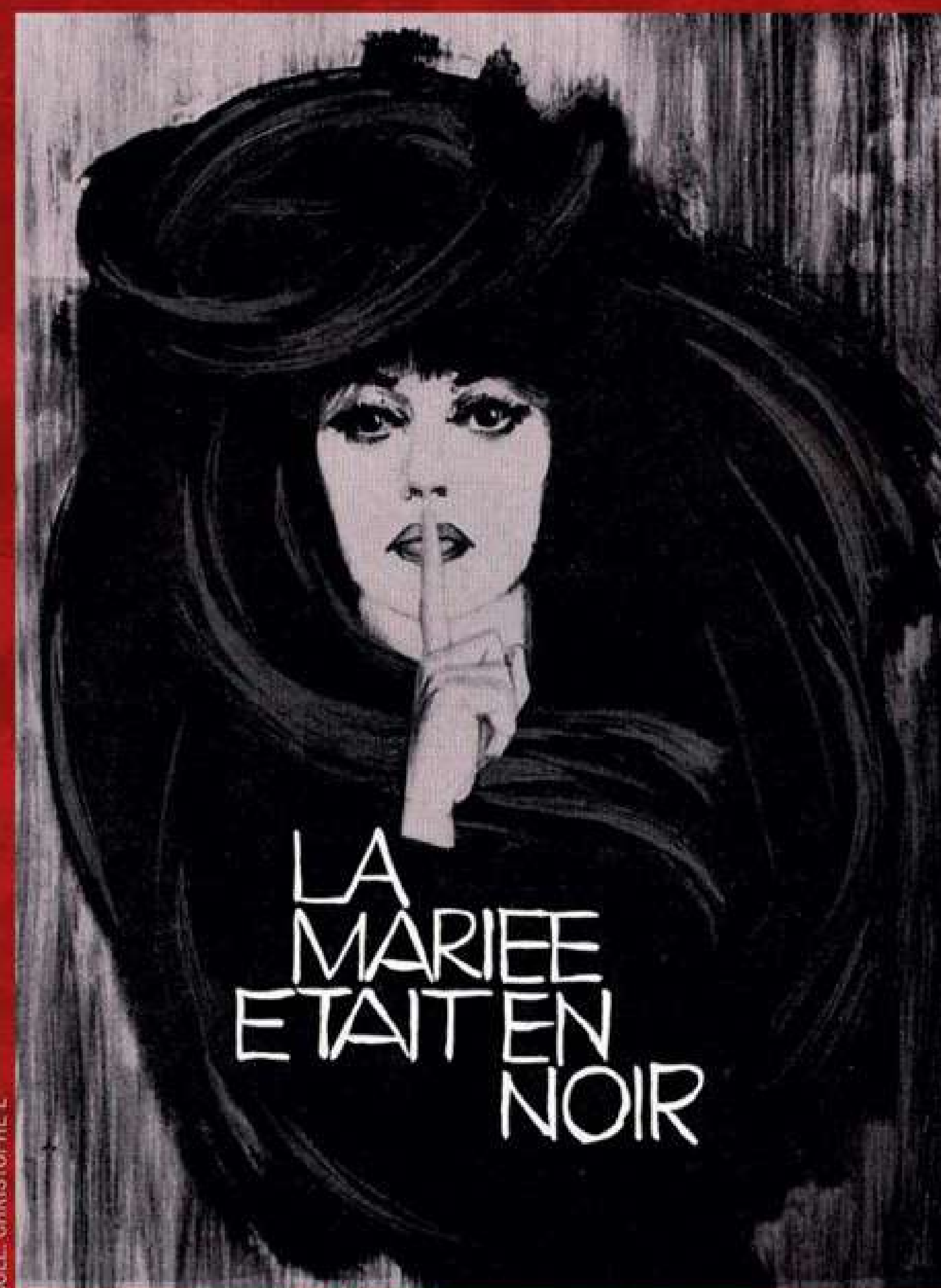
DR



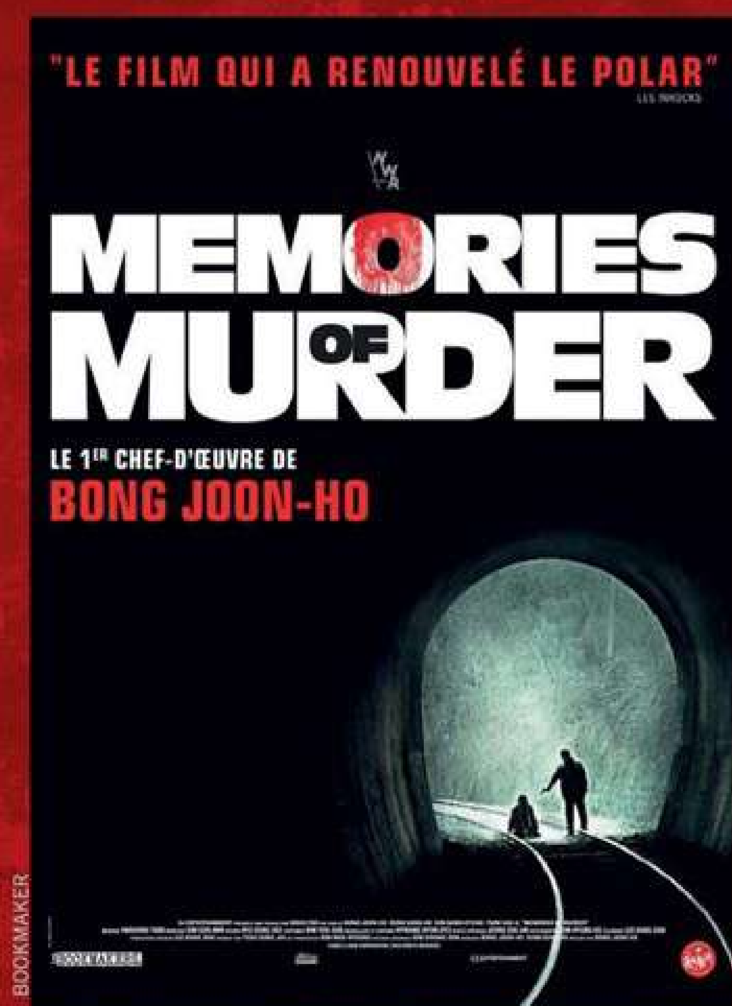
TANZI DISTRIBUTION

HENRY, PORTRAIT D'UN SERIAL KILLER (1990)

RADIOGRAPHIE D'UN ESPRIT CRIMINEL, ce film au réalisme documentaire s'appuie sur le cas du tueur en série américain Henry Lee Lucas, qui prétendit avoir fait 300 victimes, choisies au hasard des routes, entre 1960 et 1982, parfois en compagnie de son acolyte Ottis Toole (voir page 95).



COLL. CHRISTOPHE L



BOOKMAKER

LA MARIÉE ÉTAIT EN NOIR (1968)

SA VENGEANCE SERA TERRIBLE ! Dans ce film de Truffaut, Julie Kohler (Jeanne Moreau), dont le mari a été tué par balle le jour de son mariage, exécute un à un les cinq responsables de son décès.

MEMORIES OF MURDER (2003)

BASÉ SUR UN COLD CASE CORÉEN, ce film de Bong Joon-ho, salué comme un classique du genre et ressorti en 2017, dépeint une enquête qui patauge, sur les traces d'un assassin inspiré par le premier serial killer de l'histoire du pays, qui a sévi dans les années 1980 et n'a jamais pu être identifié.

More than the legend will survive.

JOHNNY DEPP

HEATHER GRAHAM

A HUGHES BROTHERS FILM

FROM HELL

FROM HELL (2001)

L'INSPECTEUR FRED ABBERLINE (Johnny Depp) enquête sur les crimes de Jack l'Eventreur. Le film reprend la théorie de Stephen Knight, selon laquelle des membres d'une conspiration maçonnique auraient dissimulé la naissance d'un enfant illégitime de la famille royale britannique dont le père serait le prince Albert Victor (voir page 17).

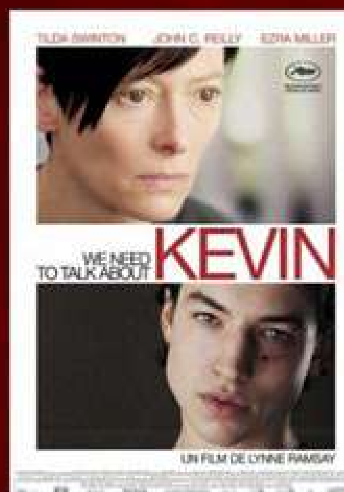
COLL. CHRISTOPHE L

LE JUGE ET L'ASSASSIN (1976) « Innocent… puisque c'est Dieu qui l'a voulu. » Le meurtrier tente de convaincre son juge : s'il tue, c'est par folie. Le cas Joseph Vacher (voir pages 10-13) a inspiré ce portrait fouillé de la société de la Belle Epoque.



DR

WE NEED TO TALK ABOUT KEVIN (2011) Ce film glaçant retrace l'enfance et l'adolescence d'un psychopathe, dont seule la mère (Tilda Swinton) comprend qu'il est un criminel en puissance. Un cauchemar parental.



DR

SEVEN (1995) Kevin Spacey interprète un tueur sadique, archétype du meurtrier psychopathe. Méthodique, obsédé, il commet des meurtres rituels inspirés des 7 péchés capitaux.



DR

ORANGE MÉCANIQUE (1971) Ce chef-d'œuvre de Stanley Kubrik interroge notre rapport à la violence et au pouvoir. La virée psychédélique des droogies, toxicos survoltés, s'achève par une inoubliable scène de viol au son de *Singin' in the Rain.*



DR

CHAPITRE 6

LES VENGEURS

Pour régler leurs comptes, faire triompher leurs convictions ou assouvir leur soif de revanche, ils n'hésitent pas à tuer.

1933 FRANCE

Les sœurs Papin trucident leur patronne

Humiliées par Madame, ces deux bonnes sans histoires lui arrachent les yeux.

ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET



PRÉPARÉES COMME DES LAPINS Les corps sont lardés de coups de couteaux. Les sœurs diront qu'elles les ont « préparées comme on prépare un lapin que l'on va cuire ».

Le 2 février 1933, René Lancelin, respectable bourgeois manceau, doit dîner en ville avec son épouse Léonie et sa fille Geneviève. Parti jouer au bridge dans l'après-midi, il doit les retrouver directement chez leurs amis, à 19 h. Mais les deux femmes n'arrivent pas. Inquiet, Lancelin décide de les appeler. Le téléphone sonne désespérément dans le vide. Il se précipite chez lui et trouve porte close. La grande maison est plongée dans l'obscurité. Il appelle la maréchaussée peu après 20 h. Mais cela fait déjà deux heures qu'il est trop tard… Quand ils arrivent sur place, les policiers fouillent la maison, montent au premier étage. Là, ils découvrent les corps sans vie de Geneviève et Léonie Lancelin. Scalpées, les yeux arrachés, les deux femmes baignent dans leur sang. Un étage plus haut, les enquêteurs trouvent, cachées dans leur chambre, les deux bonnes de la maison, Christine et Léa Papin, blotties l'une contre l'autre. Mais ces deux petits oiseaux fragiles ne se sont pas réfugiées là pour échapper au massacre. Elles en sont les auteures !

Une maison bien tenue au Mans

Tout commence en avril 1926. Christine Papin, 21 ans, et sa sœur Léa, 15 ans, sont embauchées au service des époux Lancelin, bourgeois cinquantenaires, et de leur fille de 20 ans. Les règles de cette maison bien tenue du Mans sont strictes, mais les nouvelles bonnes s'en accommodent parfaitement. Elles sont bien nourries, bien logées et bien traitées. En six ans, elles ne demandent aucune autorisation de sortie. Pendant leur temps libre, les deux sœurs se retirent dans leur chambre et ne sortent que pour se rendre à la messe du dimanche matin. Elles ne fréquentent aucun garçon ni même les domestiques des maisons voisines, qui les trouvent bizarres et jasent sur l'affection exclusive qui semble les unir.

Une fois pourtant, Madame oblige Léa à s'agenouiller, en la pinçant à l'épaule jusqu'à la faire pleurer, pour ramasser un papier tombé de la corbeille. Un épisode qui traumatise la jeune femme. Elle jure en son for intérieur, de ne plus se laisser faire. Fin 1932, la tension devient palpable dans toute la maison : René Lancelin, président d'une mutuelle, est inculpé pour avoir trempé dans un scandale financier. Madame traite ses bonnes avec plus de rudesse, se défoule sur elles de ses angoisses et de ses frustrations. Petites humiliations et remarques méprisantes empoisonnent le quotidien des deux sœurs. Un climat de violence larvée s'installe dans le huis clos domestique…

"Ben, c'est du propre"

Jusqu'à ce fatal 2 février. Monsieur est sorti jouer au bridge, Madame et sa fille font des emplettes. Dans la maison vide, les sœurs Papin vaquent à leurs corvées avant d'aller se reposer dans leur chambre, vers 17 h, bien plus tôt que d'ordinaire puisque leurs patrons →

FICHE SIGNALÉTIQUE



SURNOM Les Brebis enragées	CARACTÉRISTIQUES Insoupçonnables	DATE D'ARRESTATION 2 février 1933	MÉTHODE Coups et mutilations
CLASSIFICATION Vengeresses	DATE DES MEURTRES 2 février 1933	NAISSANCE 1905 et 1911	LIEU Le Mans (Sarthe)
NOMBRE DE VICTIMES 2		PROFILS DES VICTIMES Leurs patronnes	



COLLECTION KHARBINE-TAPABOR

L'AFFAIRE FAIT LA UNE Le 12 novembre 1933, *Police Magazine* s'interroge : les sœurs Papin étaient-elles vraiment saines d'esprit ?



« L'Humanité » les défend, évoque un **crime de classe** qui se serait transformé en crime de haine.

→ sont absents. Mais Madame et sa fille rentrent à l'improviste, pour déposer leurs paquets. Surprises de ne trouver personne pour les accueillir, Léonie et Geneviève Lancelin grimpent les escaliers vers la chambre des bonnes. Au premier, Christine les intercepte et tente maladroitement d'expliquer qu'une panne de courant est survenue plus tôt dans la journée. Au lieu de l'écouter, madame Lancelin explose de colère, profère des menaces de renvoi, et surtout des accusations dans lesquelles Christine discerne des sous-entendus obscènes, une injustice intolérable... Elle fait un pas de côté pour saisir un lourd pichet d'étain sur un guéridon. Puis frappe droit et fort le visage de sa patronne, sans s'arrêter, à plusieurs reprises. Geneviève, venue au secours de Léonie, subit le même sort. La mère et la fille, crânes fendus, défigurées, gémissent et se traînent au sol. Léa, sortie de sa chambre, découvre la scène. Sa sœur, sans la regarder, lui désigne alors Madame et ordonne : « Arrache-lui les yeux ! » Puis elle descend à la cuisine pour s'emparer d'un couteau et d'un marteau. Pendant ce temps, Léa obéit à Christine sans hésiter : elle arrache les yeux de Léonie Lancelin, comme pour saigner un lapin, et lui fourre les globes oculaires dans son corsage pendant qu'elle respire encore. Christine, revenue avec un marteau et un couteau, finit d'écraser la tête des deux victimes en une bouillie sanglante. Elle piétine Geneviève avant de l'énucléer aussi et de jeter ses yeux dans l'escalier, tandis que Léa retrousse les jupes de la victime et lui taillade cuisses et fesses. L'infernal ouvrage ne s'arrête que lorsque les corps des deux victimes sont rendus totalement méconnaissables. Les patronnes sont à tout jamais réduites au silence. Une fois le massacre achevé, Christine dit seulement : « Ben, c'est du propre ! Allons nous laver. » Puis elles vont s'enfermer à double tour dans leur chambre et se remettent au lit.

Durant l'instruction, les experts déclarent que les sœurs Papin sont saines d'esprit, malgré l'attitude de Christine à qui on a dû passer une camisole de force parce qu'elle voulait s'arracher les yeux après avoir menacé d'en faire autant à son avocate et au juge... Les psychiatres relèvent l'impossibilité d'une double crise de folie au moment du crime. Ils ne tiennent pas compte non plus des antécédents familiaux des deux sœurs : un père alcoolique et incestueux, une mère maltraitante, un cousin psychotique, un oncle pendu – sans compter le possible lien incestueux des deux sœurs, coupées de toute relation extérieure.

40
MINUTES SUFFISENT AU JURY POUR DÉLIBÉRER

Muses des surréalistes

Le procès se déroule le 29 septembre 1933 au palais de justice du Mans. Un peloton de soldats, baïonnettes au canon, est posté à l'entrée de la salle d'audience. Maître Germaine Brière, la première femme inscrite au barreau du Mans, plaide en faveur de Christine Papin. Maître Pierre Chautemps, avocat de Tours, défend sa sœur. Leur tâche est complexe. Avec leurs cheveux ondulés strictement tirés en arrière, leur collerette de robe immaculée et leur mine sage, les sœurs Papin restent une énigme pour tous : le légiste qui a examiné le corps des victimes parle d'un « crime sans exemple dans les annales médico-légales, [...] exécuté avec un raffinement de cruauté », aussi terrible qu'inexplicable. Les théories les plus farfelues sont avancées : magie noire, possession... Plus rationnellement, *L'Humanité* prend la défense des jeunes servantes, évoque un crime de classe qui se serait transformé en crime de



KEYSTONE/GAMMA-RAPHO

LE PROCÈS Le 29 sept. 1933, Léa, à gauche, et Christine, à droite, attendent le verdict du jury au palais de justice du Mans.

haine et titre : « Les meurtrières du Mans sont des victimes de l'exploitation capitaliste ». Mais pendant l'audience, Christine réfute farouchement : « Je n'avais aucun grief contre ces dames. Si nous avions eu à nous plaindre, nous serions parties ! » Le psychiatre Jacques Lacan suit le procès, il fera de leur histoire un cas d'école et mettra en avant le crime paranoïaque déclenché par une « pulsion meurtrière » et sadomasochiste sur fond de frustration sociale.

Du dégoût à la fascination morbide, le crime des sœurs Papin trouve une résonance inattendue dans toutes les couches de la société. En 1947, Jean Genet s'inspire de l'affaire pour écrire la pièce *Les Bonnes*. Pour André Breton et Paul Eluard, ces abominations au visage d'ange deviennent des muses surréalistes qui font la une de leur revue, *Le Surréalisme au service de la révolution*. Simone de Beauvoir voit dans le crime des sœurs Papin un geste de révolte, le « sauvage déchaînement d'une liberté ». Pourtant, au commissaire de police lui demandant si elle avait des remords, Christine a répondu qu'elle n'en savait rien. Et lorsque le juge les invite à s'exprimer à la fin du procès, elles restent muettes. Quarante minutes suffiront aux jurés pour délibérer. Christine est condamnée à mort. Léa, à dix ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour au Mans. Des circonstances atténuantes lui ont été reconnues ; selon les légistes, Geneviève Lancelin était morte lorsqu'elle l'a poignardée et sa patronne était déjà fatalement blessée avant d'être mutilée. Le 23 janvier 1934, Christine échappe à la guillotine, car le président Albert Lebrun commue sa peine en perpétuité. Incapable de supporter d'être séparée de sa sœur, elle mourra folle et refusant de s'alimenter, à l'asile de Saint-Méen (Bretagne), le 18 mai 1937. En dépit de son comportement exemplaire à la prison de Rennes, Léa n'aura droit à aucune remise de peine. Elle sort de prison en 1943 et retrouve un emploi de domestique à Nantes sous un pseudonyme. Elle meurt de vieillesse à 89 ans, le 24 juillet 2001, emportant dans sa tombe le souvenir de l'inexplicable carnage. ■



LEE AVISON/ARCANGEL

LES VENGEURS

L'enfer est pavé de bonnes intentions. Ou pas. Les tueurs pervers sont les champions de la manipulation et du déni. Certains se prennent pour des justiciers et légitiment ainsi leurs crimes avec un bel aplomb. Voici trois profils de vengeurs.

■ **LES ANGES DE LA MORT.** Ils évoluent et tuent dans l'univers médical. Ils prétendent abréger les souffrances de leurs victimes, ou écourter des vies trop longues. Mais ils se prennent au jeu, grisés par leur pouvoir de vie et de mort sur les malades. Ils en tirent parfois profit au passage, en récupérant l'héritage.

■ **LES MILITANTS.** Aveuglés par leurs propres convictions, ils tuent ceux qui ne s'y conforment pas.

■ **LES JUSTICIERS.** Eux sont en colère, ont soif de vengeance et tuent avec le sentiment de rétablir la justice. Certains réparent les torts qu'ils estiment avoir subis, comme les sœurs Papin. D'autres finissent par aimer le goût du sang et ne s'arrêtent plus. « En liberté, je recommencerais à tuer, parce que j'ai appris à haïr les êtres humains depuis trop longtemps », expliquait Aileen Wuornos dans les années 1990.

1989-1990 ÉTATS-UNIS

Aileen Carol Wuornos, la demoiselle de la mort

Cette prostituée élimine ses clients détraqués.



TILLER/SIPA

BIPOLAIRE ? Durant son procès, Aileen passait sans cesse des éclats de rire aux larmes de rage, signe pour la défense d'un trouble psychique.

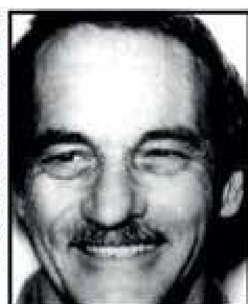
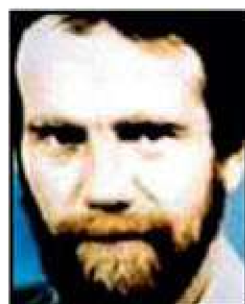
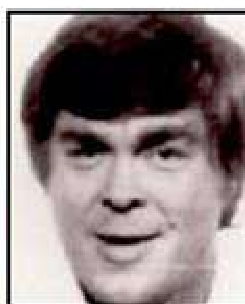
« **Toi et moi, c'est à la vie, à la mort. Les mecs ne font pas le poids.** » A 30 ans, Aileen Carol Wuornos vient enfin de rencontrer le grand amour. Après une enfance marquée par l'abandon, les abus et la drogue, elle est tombée folle amoureuse de Tyria Moore, une grande rousse paumée, femme de ménage dans un hôtel louche de Daytona (Floride). La jeune femme devient son amante, sa maquerelle, son âme damnée.

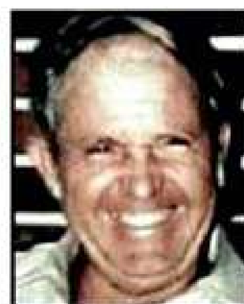
Aileen se prostitue pour faire vivre leur couple de Thelma et Louise déjantées. Mais avec ses stigmates d'alcoolique prématurément fanée, son physique n'est pas à la hauteur de ses tarifs. Du coup, elle n'attire que les pires détraqués. Le 30 novembre 1989, Richard Mallory, la cinquantaine, l'aborde et tente de la violer. Aileen craque et, pour se défendre, affirmera-t-elle plus tard, décharge son arme sur lui. La mécanique macabre vient de démarrer : après ce premier client, Aileen en tuera six autres. La prostituée paumée s'est muée en tueuse enragée, qui crible les corps des hommes de balles – fait rare dans le crime féminin – pour se venger et évacuer sa haine. Arrêtée en 1990, elle avoue sans réserves et dédouane Tyria de toute complicité. Au procès, son amoureuse traîtresse l'accable. Aileen écrase une larme et redresse la tête. « De toute façon, j'ai agi seule. Ces porcs l'ont tous mérité. »

La tueuse est six fois condamnée à mort par la cour de Floride. Elle accepte son sort. « Je hais la vie humaine et je tuerais de nouveau si j'étais libérée », écrit-elle dans une lettre à la Cour suprême. Elle renvoie ses avocats, refuse de faire appel. Un autre combat la mobilise : elle rêve de gloire. Aileen négocie des interviews et collectionne les coupures de presse à son sujet. L'Amérique s'émeut de l'histoire de cette *white trash* – le surnom donné aux Américains blancs qui vivent sous le seuil de pauvreté – et Aileen devient l'une des tueuses en série les plus connues du pays. « Vous ne savez pas qui je suis ? Je suis Miss Wuornos, de la télévision », explique-t-elle en remontant coquettement le col de sa combinaison orange de taularde.

Ayant arpenté pour la dernière fois le couloir de la mort le 9 octobre 2002, Aileen mourra comme elle a vécu : seule avec sa folie. Mais la « demoiselle de la mort » aura quand même sa revanche : en 2003, Charlize Theron joue son rôle dans le film *Monster,* de Patty Jenkins, et décroche même un Oscar. Aileen accède à l'immortalité sur grand écran, sous les traits fantasmés d'une héroïne de cinéma. Une blonde fatale enfin libérée de sa haine. ■

7 CLIENTS ASSASSINÉS Pour les punir d'avoir voulu la violer, Aileen les crible de balles.





FBI – DR

1833-1851 FRANCE

Hélène Jégado, la cuisinière meurtrière

Mieux vaut ne pas lui déplaire. Sinon, cette bonne maléfique vous empoisonne à petit feu…

Juin 1833, presbytère de Guern, Morbihan. L'abbé Le Drogo embauche une nouvelle domestique. Hélène Jégado a 30 ans, la mine gâtée par des bubons, la silhouette trapue et les jambes torses. L'abbé gourmet s'en moque : la jeune femme est un cordon-bleu. Mais après quelques semaines de délices, le saint homme la surprend dans sa cave, en train de vider ses meilleures bouteilles ! Il la menace de renvoi, elle baisse la tête. L'abbé croit au repentir de sa servante. Il ne voit pas ses prunelles briller d'un éclat funeste... Une semaine plus tard, le père de l'abbé, 66 ans, tombe malade et meurt dans d'atroces souffrances. Pour alléger sa peine, la sœur du curé lui envoie sa nièce, une rayonnante gamine de 7 ans : la petite trépasse à son tour, suivie par l'abbé lui-même. Le médecin venu constater l'hécatombe croit à un début de choléra.

La mort dans l'assiette

Pendant dix-huit ans, la Jégado promène son baluchon à travers la Bretagne, transportant sous ses jupes un coffret en bois dans lequel elle serre de mystérieuses épices et du bien-nommé « sel fou », qui masque l'amertume de ses plats empoisonnés… Adultes, bébés ou vieillards avalent sa mixture fatale qu'elle administre sans raison particulière, pour un mot ou un regard de travers. Après deux décès suspects, son dernier employeur comprend enfin et fait arrêter sa cuisinière. L'autopsie des corps révèle des doses massives d'arsenic.

40
VICTIMES EMPOISONNÉES EN
18
ANS

Avec quarante victimes – soit plus que Landru, Petiot ou Jack l'Eventreur –, Hélène Jégado devient la première tueuse en série française. Elle échappe de peu au lynchage mais pas aux spéculations des aliénistes, qui invoquent la phrénologie (théorie selon laquelle les bosses du crâne révèlent la personnalité) : la Jégado est un monstre qu'on veut disséquer. Elle est guillotinée sur le Champ-de-Mars de Rennes, le 26 février 1852, sous les applaudissements de la foule. Sa dépouille est aussitôt envoyée à l'école de médecine pour expérimenter les effets de l'électricité sur les muscles. Pendant deux heures, après sa décapitation, la Jégado bouge encore…

1992-1999 AUSTRALIE

John Bunting corrige pédophiles et homosexuels

Ce néonazi se croit en mission contre la perversion.

En ce mois de décembre 1995, un orage noie Snowtown, en banlieue d'Adelaïde (Australie). L'album *Throwing Copper*, du groupe de rock alternatif Live, passe en boucle depuis deux heures pour couvrir les cris de Ray Davies, 26 ans. Il est à peine conscient, le crâne fracturé à coups de pelle. Son tortionnaire, John Bunting, le tient éveillé en lui infligeant des chocs électriques aux parties génitales. Un œil encore ouvert, Ray hurle lorsque Bunting fait signe à un de ses trois complices de s'approcher de lui, une scie électrique à la main... Pendant sept ans, John Bunting et ses acolytes (dont le fils mineur de sa maîtresse) tuent et torturent à douze reprises. Mais pas au hasard. Car Bunting, militant néonazi reconverti en leader criminel, est obsédé par l'homosexualité et la pédophilie et se donne une mission : éliminer ceux qu'il juge coupables de ces perversions. Comme Ray Davies, accusé par l'un de ses ex-amants d'avoir fait des avances à ses petits-enfants.

Le 20 mai 1999, on découvre huit corps momifiés à l'acide chlorhydrique dans des barils en plastique, stockés dans la chambre forte d'une banque désaffectée, à la périphérie de Snowtown. L'Australie est horrifiée. Mais va vite découvrir les visages de ceux qui ont perpetré ces crimes atroces. Car quelques mois plus tôt, Bunting et sa bande ont commis l'erreur de tuer l'épouse de l'un d'entre eux : son frère a alerté la police. Les enquêteurs ont rapidement fait le lien avec les autres victimes portées disparues, car toutes avaient des relations en commun parmi les tueurs. Deux autres cadavres sont retrouvés en juin dans le jardin de Bunting. Il sera condamné à onze peines de réclusion à perpétuité.


AP PHOTO/AL BERHMAN/SIPA

1970-1987 ÉTATS-UNIS

Donald Harvey se prend pour l'ange de la mort

L'aide-soignant commence à tuer pour abréger les souffrances de ses patients. Jusqu'à ce qu'il y prenne goût.

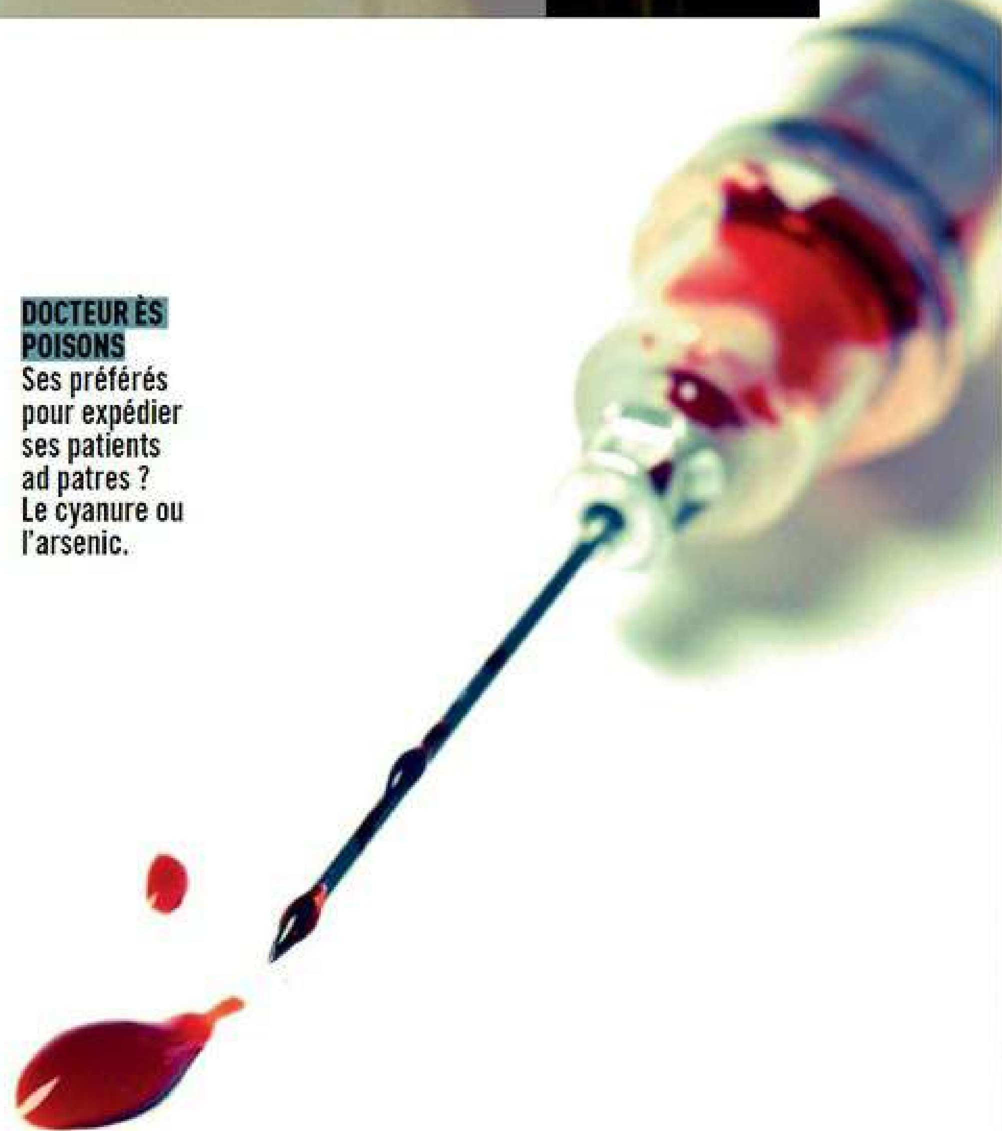
Marymount Hospital, Kentucky, 31 mai 1970. Pendant sa garde de nuit, un jeune aide-soignant passe devant le bureau des infirmières, s'assure que personne ne le voit et entre dans la chambre d'un grabataire de 88 ans. Le malade ne dort pas encore, il l'observe quelques minutes, lui sourit. Très calme, le jeune homme prend un oreiller et l'appuie sur le visage du patient. Il l'enlève pour voir le vieil homme tenter de reprendre son souffle, puis recommence. Encore et encore, jusqu'à ce que mort s'ensuive. A 18 ans, Donald Harvey vient d'accomplir son premier meurtre. Toute la journée, il a entendu le vieillard geindre, se plaindre, demander à mourir. Il vient de réaliser son vœu ! Harvey ressent une intense satisfaction et se fantasme désormais en « ange de la mort ». Il récidive quelques heures après, provoquant une hémorragie interne chez un autre patient. Moins d'un mois plus tard, il coupe sa réserve d'oxygène à une femme sous assistance respiratoire.

Il se croit encore justicier, tuant des malades agonisants pour leur bien. Mais il prend goût à la mort. En juillet, il tue trois autres patients, dont l'un qu'il charcute avec un cathéter enfoncé dans l'urètre jusqu'à lui percer la vessie et les intestins. L'année suivante, Harvey étudie les poisons : morphine, strychnine et cyanure. Il en teste sur lui-même, en quantités infinitésimales, pour mieux en comprendre les effets. Il mélange ces substances avec du soda ou des jus de fruits, pour déterminer ce qui sera le plus agréable au goût et le moins détectable. Donald Harvey s'informe auprès des médecins, à leur insu, pour organiser ses crimes à la perfection. Personne ne se méfie de lui, c'est un homme tranquille qu'on trouve réservé et sympathique.

On lui prédit une belle carrière... Il va tuer en toute impunité pendant dix-sept ans à un rythme effréné. Habité par un sentiment de toute-puissance, dont il se vantera une fois arrêté, il se délecte de l'agonie de ses victimes. Une fois qu'il a commencé, sa compulsion meurtrière n'a plus de limites ; il tue sans considération d'âge ou de sexe. Ses victimes sont pour l'essentiel des patients des hôpitaux dans lesquels il travaille, mais il lui arrive exceptionnellement d'agir pour des raisons plus « personnelles » : des compagnons avec qui il veut rompre ; des voisins gênants, à qui il offre des puddings empoisonnés...

Il est arrêté dans un hôpital de l'Ohio en mars 1987, démasqué à la suite de l'autopsie d'un patient qu'il a empoisonné. Selon la loi de cet Etat, si un suspect plaide coupable avant qu'on parvienne à prouver sa culpabilité, il n'est plus condamnable à la peine de mort : imperturbable, Harvey avoue 24 meurtres ! Il est condamné à 60 ans de prison. En 1991, il revient avec orgueil sur son « score » et se targue dans les médias d'avoir fait 87 victimes. Il décède le 30 mars 2017, après avoir été tabassé par un codétenu dans sa cellule.

DOCTEUR ÈS POISONS
Ses préférés pour expédier ses patients ad patres ? Le cyanure ou l'arsenic.




COLLECTION KHARBINE-TAPABOR (X 2)

1829-1834 FRANCE

Lacenaire, le poète assassin

Ce dandy criminel écrit de la prose et transforme sa cellule en cercle mondain.

« Je tue un homme comme je bois un verre de vin ! » clame Pierre François Lacenaire face à la cour d'assises de la Seine. Une petite moustache à la mode, une élégante redingote de velours bleu : l'accusé trône fièrement dans son box et fanfaronne devant les juges. Pourtant, il n'a aucune raison de pavoiser. En ce mois de novembre 1835, Pierre François Lacenaire est jugé avec deux complices, Avril et François, pour de nombreux vols et faux en écriture, et surtout un double assassinat. Lacenaire le rebelle est le cerveau du trio, accusé d'avoir tué la veuve Chardon et son fils en décembre 1834. Les victimes ont été froidement poignardées dans le dos, avec un tire-point, un outil de cordonnier. Quinze jours plus tard, rue Montorgueil, Lacenaire et ses acolytes ont tenté d'égorger un employé de banque chargé du recouvrement d'une dette. L'homme est parvenu à s'enfuir, alertant la police. Arrêtés, les malfrats sont vite passés aux aveux. Devant la police, Lacenaire, bravache, se vante d'avoir déjà commis une longue liste d'homicides. Vrai, faux ? Peu importe, il n'aime rien tant que la provoc' ! Né en 1803 dans une famille de bourgeois lyonnais, brillant étudiant en droit, séminariste, rien ne le prédestinait à verser dans le crime. Mais c'est plus fort que lui, il aime tout ce qui est interdit, tout ce qui permet de bousculer les codes de la bonne société. C'est même ce goût de la transgression qui l'a poussé à devenir escroc ! « Tu finiras sur l'échafaud ! » avait prédit son propre père. Lacenaire revendique fièrement sa carrière de rebelle antisocial. Cet amoureux des belles lettres, escroc antisystème, n'en reste pas moins un poète engagé et publie des pamphlets dans les journaux d'opposition au régime de Louis-Philippe. En prison à la Conciergerie, il écrit ses Mémoires : « Elle peut venir, la mort, je l'attends de pied ferme ! »

Au juge, il réclame la peine capitale

Charismatique et beau garçon, il fascine par son comportement déroutant. Pendant son procès, du 12 au 14 novembre 1835, il métamorphose l'enceinte du prétoire en salle de spectacle, dirigeant les débats avec cynisme et panache. Il dénonce le système pénitenciaire comme étant « l'université du crime », et se moque du couperet qui l'attend. Il réclame la peine capitale pour lui et ses sbires, expliquant qu'il entend « se suicider par la guillotine », par pur mépris de l'ordre social. En attendant, Lacenaire transforme sa cellule en une sorte de salon à la mode où il reçoit des journalistes, des hommes d'Eglise et sa maîtresse éplorée, la belle Ida. On lui quémande des autographes. « Son nom est dans toutes les bouches, chacun s'occupe de décrire ses faits et gestes, on répète ses moindres paroles », raconte le *Vert-Vert*, journal « people » de l'époque. Les femmes se pâment devant le « poète assassin », si beau et si distingué. Lacenaire est une star du meurtre ! Le 14 novembre 1835, il est condamné à mort. Il écrit : « Dieu, le Néant, notre âme, la Nature… C'est un secret. Je le saurai demain. » Le lundi 9 janvier 1836, il déclare en montant à l'échafaud : « Voilà une semaine qui commence mal. » La guillotine s'enraye. Lacenaire s'en amuse et tourne la tête vers la lame pour la voir tomber sur lui… ■

Ça M'intéresse Histoire — OFFRE STRICTEMENT RÉSERVÉE AUX



5€75 PAR MOIS SEULEMENT !



7 numéros par an

Laissez-vous surprendre par l'Histoire !

Tous les deux mois, explorez le passé avec **Ça M'intéresse Histoire** et plongez au cœur de **grands évènements historiques**. Vous retrouverez toutes les **réponses** aux grandes questions de l'Histoire afin de **mieux comprendre l'actualité** d'aujourd'hui.

ESPRITS CURIEUX !



12 numéros par an

Le magazine de la curiosité !

Vous retrouvez au sommaire les sujets les plus variés : D'où viennent vraiment nos aliments ? A-t-on tout découvert sur Léonard de Vinci ? Ça M'intéresse vous fait partager ses découvertes sur un ton pédagogique et ludique.

BON D'ABONNEMENT

À renvoyer sous enveloppe affranchie à
Ça M'intéresse Histoire - Service Abonnements - 62066 ARRAS CEDEX 9

☑ **OUI, je m'abonne à Ça M'intéresse Histoire et Ça M'intéresse**

1 JE CHOISIS MON OFFRE

MEILLEURE OFFRE

☐ **Offre LIBERTÉ(1) (19 nos/an)**
Je règle mon abonnement tout en douceur grâce au prélèvement automatique **5€75** par mois au lieu de ~~7[illegible]~~*

Je recevrai l'autorisation de prélèvement automatique à remplir. J'ai bien noté que je pourrais résilier ce service à tout moment par simple lettre ou appel.

› 0€ aujourd'hui
› Sans frais supplémentaire
› Payez en petites mensualités

☐ Offre COMPTANT(2) (1 an / 19 nos)
75€ au lieu de ~~93€*~~
Je règle mon abonnement ci-dessous.

2 JE M'ABONNE

-5% supplémentaires en vous abonnant en ligne

› En ligne sur prismashop.fr **+ simple + rapide** et **+ sécurisé**

1. RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR
2. CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP » **Clé Prismashop**
3. SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP INDIQUÉE CI-DESSOUS **HMM19D**

CLÉ PRISMASHOP
Commandez en reportant ci-dessous le code qui figure sur votre coupon ou magazine.
Clé Prismashop : Je valide

Paiement sécurisé en ligne VISA PayPal CB

› Par téléphone **0 826 963 964** Service 0,20 € / min + prix appel

› Par chèque à l'ordre de Ça M'intéresse Histoire en complétant les informations ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire**) : ☐ Mme ☐ M.

Nom :
Prénom :
Adresse :
Code postal :
Ville :

* Prix de vente au numéro. ** informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place.
(1) Offre Durée indéterminée : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sur informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment.
(2)Offre Durée Déterminée : Engagement d'une durée ferme. Après enregistrement de mon abonnement, je serai prélevé en une fois du montant de l'abonnement annuel.
Photos non contractuelles. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine.
Délai de livraison du 1er numéro : 8 semaines environ après enregistrement du règlement, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l›objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

VOTRE CLE PRISMASHOP
HMM19D



CHAPITRE 7

CANNIBALES & VAMPIRES

Ils aiment le goût du sang, littéralement. Pour assouvir leurs pulsions, ces meurtriers repoussent les frontières de l'horreur.

1918-1924 ALLEMAGNE

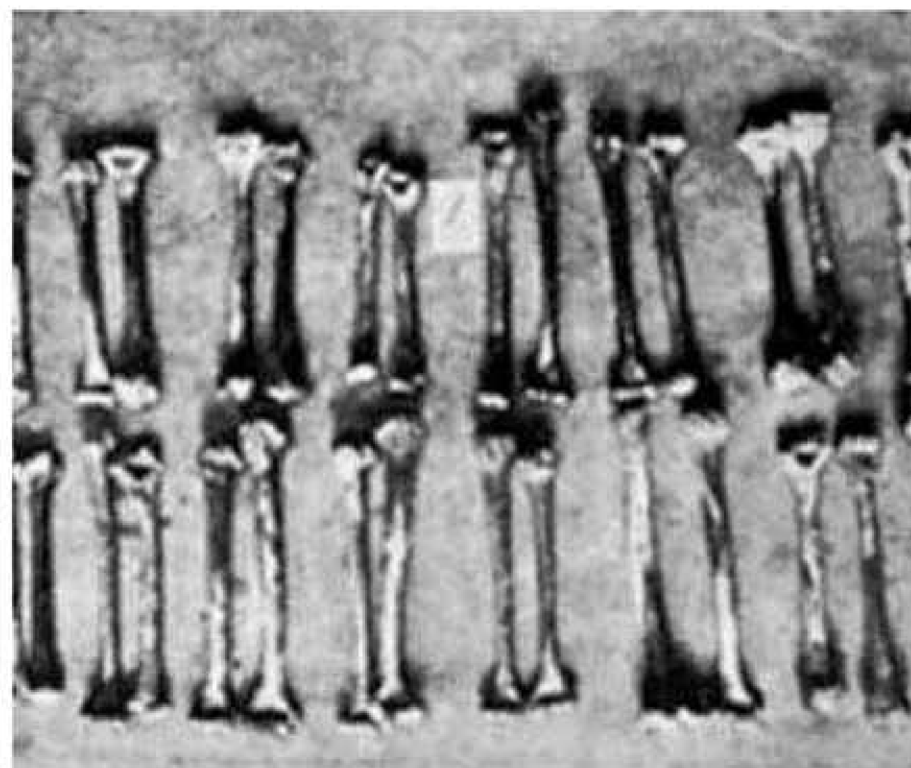
Fritz Haarmann, le boucher de Hanovre

Il tue des dizaines de jeunes garçons et vend leur chair au marché noir.

INTERFOTO/LA COLLECTION



AKG IMAGES – DR



EN FUMÉE C'est dans la cuisinière de son salon qu'Haarmann brûlait les restes de ses victimes.

Le printemps 1924 est suffisamment doux pour que les gamins de Hanovre (Allemagne du Nord) aillent s'ébrouer dans les eaux fraîches de la rivière Leine. Mais leurs jeux insouciants vont s'arrêter net. Le 17 mai, les enfants font une trouvaille morbide : un crâne humain, échoué dans la boue sédimentaire parmi les plantes aquatiques. Douze jours plus tard, on en découvre un autre. Le 13 juin, deux autres. Selon les médecins légistes, ces restes appartiennent à de jeunes hommes entre 18 et 20 ans, et à un garçon de 12 ans pour le dernier découvert. Les têtes auraient été détachées de la colonne vertébrale avec un couteau de boucher ayant également servi à retirer toute la chair. Quelques jours plus tard, on trouve un sac de jute débordant d'ossements. Un vent de panique souffle sur la ville. La peur le dispute à la fascination malsaine. Le dimanche, des centaines de citoyens viennent se promener dans les environs, à l'affût de squelettes. Les rumeurs vont bon train. On est persuadé qu'un loup-garou est à l'œuvre, à tout le moins un cannibale ! Pour une fois, l'hypothèse la plus folle va se révéler vraie…

La police drague la rivière et découvre plus de cinq cents os humains, provenant d'au moins vingt-deux individus entre 14 et 20 ans, dont la mort remonte à cinq ou six ans pour les plus anciens. Les enquêteurs se mettent aussitôt à éplucher tous leurs dossiers concernant des délinquants sexuels. Ils établissent une liste de suspects dont le plus sérieux est Fritz Haarmann, un escroc et pédophile de 45 ans, interpellé à quinze reprises pour des affaires d'abus sexuels ou d'agressions sur mineurs, qui a passé la Grande Guerre sous les verrous. Fin 1918, il a été mêlé à deux affaires de disparitions d'adolescents mais laissé libre, faute de preuves.

Du sang séché sur les murs

Quatre jours plus tard, il se dispute avec un garçon de 15 ans dans la gare de Hanovre. Les policiers interviennent. L'adolescent est un fugueur qu'on aurait d'habitude envoyé en maison de correction sans lui prêter attention – mais étant donné les circonstances, les policiers écoutent avec intérêt ce qu'il leur raconte… En échange du gîte, Haarmann a abusé de lui pendant plusieurs jours, le menaçant de lui trancher la gorge avec un couteau de boucher. L'agresseur est arrêté pendant qu'on perquisitionne son domicile. Des taches de sang séché maculent le sol et les murs. Fritz Haarmann prétend qu'il a découpé de la viande, dont il fait la contrebande. Ses placards sont remplis de vêtements masculins usagés, de toutes tailles. Il affirme revendre des →

FICHE SIGNALÉTIQUE



SURNOM Le Boucher de Hanovre	CARACTÉRISTIQUES Vend la chair de ses victimes au marché noir	DATE D'ARRESTATION 4 décembre 1924	MÉTHODE Dépeçage
CLASSIFICATION Cannibale	DATE DES MEURTRES 1918-1924	NAISSANCE 25 octobre 1879	LIEU Hanovre
NOMBRE DE VICTIMES Entre 14 et 27		PROFILS DES VICTIMES Jeunes hommes	


INTERFOTO/LA COLLECTION

FIN DE PARCOURS Haarmann (au centre) conduit au tribunal en décembre 1924. Son procès durera à peine deux semaines.


INTERFOTO/LA COLLECTION

→ vêtements d'occasion… En cette période d'après-guerre, dans une Allemagne mise à genoux par le traité de Versailles, ces trafics sont monnaie courante et les enquêteurs savent qu'il dit la vérité. En partie.

Des témoins affirment avoir vu Fritz Haarmann jeter des sacs dans la Leine au petit matin. Les effets confisqués chez lui sont exposés au commissariat de police pour que les familles ayant signalé la disparition d'un proche puissent venir les examiner. Bingo ! Des parents reconnaissent une veste, un briquet… Haarmann est confronté aux proches. Enfin, il se met à table.

Perversion et marché noir

Ses aveux dépassent tout ce que les policiers pouvaient imaginer. Entre 1918 et 1924, il confesse avoir fait entre cinquante et soixante-dix victimes : il ne sait plus exactement, il n'aime pas compter. Maniéré, jovial, avec sa bouille ronde et ses yeux clairs, toujours tiré à quatre épingles, Fritz Haarmann n'a jamais eu de mal à attirer des proies dans ses filets. Avec beaucoup de calme, il expose son *modus operandi*. Il déchirait à pleines dents la gorge des garçons au moment de l'orgasme, ou plus rarement, les égorgeait au couteau. Selon ses dires, un seul lui a échappé, la gorge ensanglantée, mais il a disparu sans porter plainte. Haarmann devait ensuite s'occuper des corps. Une étape qu'il a toujours jugée « particulièrement déplaisante ». La routine qu'il a mise en place l'aide à dépasser son dégoût : il se boit un pot entier de café bien noir, installe le corps par terre et couvre le visage avec une serviette, comme un cuisinier répugne à voir les yeux vitreux du gibier qu'il prépare. Ensuite, il ôte les intestins et les place dans un seau, éponge le sang répandu, incise la victime autour des côtes et les écarte pour ouvrir l'abdomen. Il retire les « abats », les met de côté et « pare la viande » – selon ses termes de boucher cannibale. En dernier, il fend la tête avec une hachette pour prélever la cervelle – son « morceau de choix ». Après s'être débarrassé des os et autres déchets, il cuisine des terrines, débite des saucisses, découpe des steaks et des côtelettes, qu'il vend au marché noir pour du porc mariné ou de la viande de cheval. Comme ses tarifs sont attractifs, il a de fidèles clients et amadoue ses voisins – souvent dérangés par les bruits de hachoir – en leur offrant son mets préféré, le « fromage de tête maison » !

SUR **27** HOMICIDES DONT IL EST ACCUSÉ, IL EN RECONNAÎT **14**

"Balance" pour la police municipale !

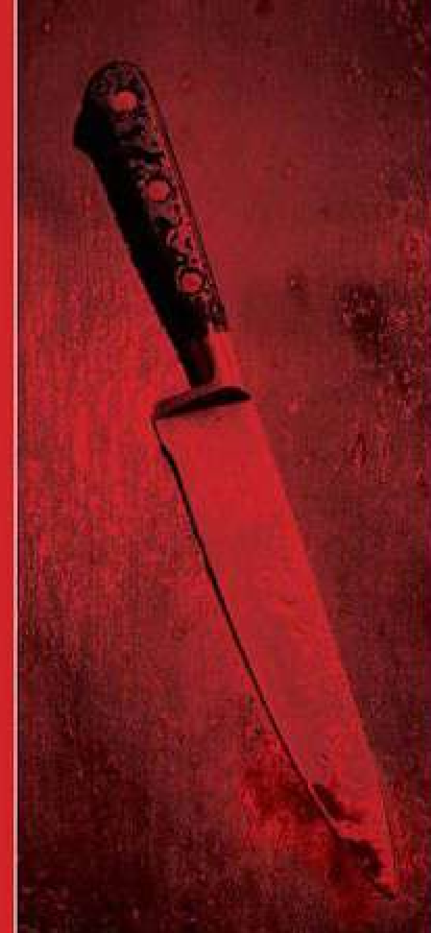
Au commissariat de Hanovre, son interrogatoire suscite la répulsion… et la culpabilité. Car depuis des années, les services de police employaient Haarmann, comme indicateur. En tant que « balance », il était parfois récompensé, et surtout protégé. En octobre 1918, lorsque les enquêteurs viennent interroger Haarmann chez lui à la suite d'une disparition, ils



UN PROCÈS MÉDIATIQUE Les journaux allemands se battent pour couvrir le procès de l'homme-loup.

font le service minimum puisque ce dernier sert leurs intérêts. L'interrogatoire ressemble plus à une visite de courtoisie, alors qu'en réalité la tête de la victime, emballée dans un journal, est cachée derrière le poêle de sa chambre ! Une perquisition en règle aurait alors stoppé net le tueur, épargnant plusieurs dizaines de vies… Si Haarmann a commis ces crimes pour assouvir ses pulsions, cette affaire comporte aussi une part de responsabilité collective. Le boucher n'aurait pas tué si facilement s'il n'avait pas eu une clientèle assidue pour son marché noir, et la caution du système policier…

Pendant sa garde à vue, Haarmann endure un mauvais moment : il est passé à tabac, privé de sommeil… et bourré de laxatifs, pour lui faire passer le goût de la viande. Il demande à voir un prêtre. Aucun ne se porte volontaire. Le 16 août 1924, il est examiné par des psychiatres de l'université de Göttingen et déclaré responsable de ses actes. Le 4 décembre 1924, il est jugé à huis clos pour 27 homicides. Il en reconnaît 14 – pour les autres il ne sait plus. Le « vampire de Hanovre » ou « L'homme-loup » fait les gros titres des journaux. Il raconte son appétit pour la chair humaine et le plaisir orgasmique causé par les morsures mortelles infligées au cou des victimes, qu'il regardait à peine. D'ailleurs, quand on lui présente des photos des disparus, il reconnaît avec nonchalance : « Je les ai probablement tués, mais je ne me souviens pas de leurs visages. » En deux semaines de procès, 190 témoins défilent à la barre : parents de disparus, consommateurs involontaires de chair humaine… Le 19 décembre 1924, Fritz Haarmann est condamné à mort. A l'annonce du verdict, il se déclare satisfait, refuse de faire appel et ajoute qu'il récidiverait à coup sûr s'il était libéré. Il conclut calmement : « Je suis sain de corps et d'esprit. Il m'arrive seulement d'avoir des lubies de temps en temps. Je me repens mais j'accepte d'être décapité. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Après, j'aurai la paix. » Il est guillotiné le 15 avril 1925. Après avoir été conservée dans du formol pendant quatre-vingt-neuf ans à l'université de Göttingen, la tête de Fritz Haarmann a été incinérée fin 2014. ■



A & M KERRY/TREVILLION

CANNIBALES & VAMPIRES

Le tueur en série n'a aucune existence officielle avant 1899, date à laquelle le légiste et aliéniste Alexandre Lacassagne publie son étude sur les crimes sadiques. Avant, on préférait trouver aux crimes les plus extrêmes une origine surnaturelle.

■ **AINSI SONT NÉS LES LOUPS-GAROUS, VAMPIRES, SUCCUBES ET AUTRES CRÉATURES DE LA NUIT…** Elles incarnent la transgression sexuelle et nos appétits inavouables.

■ **ÉROS ET THANATOS BOULEVERSENT TOUS LES TABOUS,** même le plus absolu : l'anthropophagie. Les cannibales donnent vie, en Grèce antique, au mythe de Cronos, le dieu qui dévorait ses enfants.

■ **BUVEURS DE SANG ET CANNIBALES NE RÔDENT PLUS** mais se croisent dans les hôpitaux psychiatriques et les prisons. La légende s'est accouplée à la réalité pour donner corps à nos pires cauchemars ! Les monstres de nos terreurs enfantines existent : ils sont parmi nous.


G.NIES/SIPA

1981 FRANCE

Le Japonais qui aimait trop la bonne chair

DÉCLARÉ IRRESPONSABLE Sagawa lors de son arrestation. Les autorités françaises prononcent un non-lieu.

Issei Sagawa rêvait de goûter de la chair humaine. Alors il a croqué sa camarade hollandaise.

« **Elle est belle à croquer »... C'est ce que pense Issei Sagawa, 31 ans, étudiant japonais à la Sorbonne lorsqu'il repère Renée Hartevelt, 23 ans, néerlandaise.** Il est laid et fluet – 35 kilos pour 1,52 m. Elle est grande, belle et chaleureuse. Tous deux préparent un doctorat de littérature comparée. Le 11 juin 1981, sous prétexte d'enregistrer des poèmes allemands, il l'attire dans son studio du 16e arrondissement parisien. Issei déclenche son dictaphone, le pose près d'elle. Alors qu'elle se penche sur le texte, il se place derrière elle avec un 22 long rifle et lui tire dans la nuque. Sur l'enregistrement récupéré par la police, on entendra la douce voix de la jeune femme, une déflagration étouffée par un silencieux, le bruit du corps qui tombe. Puis d'horribles chuintements, un son de mastication.


AFP PHOTO/JUNJI KUROKAWA

STAR À TOKYO Depuis son retour au pays, Sagawa fait fructifier la curiosité malsaine qui l'entoure et ne refuse jamais une interview.

Son rêve ? Manger une Japonaise

Depuis l'âge de 7 ans, Sagawa fantasmait de goûter de la chair humaine. Il entreprend de dépecer Renée et de la dévorer crue. Son festin dure trois jours, puis il tente de se débarrasser de la dépouille, dispersée dans deux valises, dans le bois de Boulogne. Mais un couple l'aperçoit. Aux policiers de la brigade criminelle de Paris venus l'interpeller, il déclare tranquillement : « Si j'avais eu un congélateur, je n'aurais jamais été arrêté. » Placé en détention préventive, il est soumis à une expertise psychiatrique qui conclut à son irresponsabilité pénale. Sagawa est interné un an à l'Unité pour malades difficiles de Villejuif, avant d'être transféré au Japon où on le déclare responsable de ses actes. Mais le non-lieu prononcé en France est définitif et les autorités japonaises ne peuvent plus le juger. Il est donc libéré le 13 août 1985. Depuis, il a publié des livres – pas moins de vingt ! – dans lesquels il détaille ses atroces pulsions, tourné dans des films pornographiques ou dans des publicités télévisées pour des restaurants de viande. Et il accorde toujours volontiers des interviews. Le cannibale, aujourd'hui âgé de 70 ans, avoue sans complexes : « Je regrette d'avoir tué Renée, mais j'avais raison : c'était vraiment bon. J'entretiens toujours ce désir. La prochaine fois, je voudrais manger une Japonaise. » ■

1920-1930 YOUGOSLAVIE

Le harem de cercueils de Vera Renczi

Jeune, belle, cette femme fatale tue ses amants pour les garder avec elle pour toujours.

Karl Schick perd ses cheveux, est pris de vomissements à répétition, ne quitte bientôt plus le lit... A son chevet, la belle Vera observe l'agonie de son époux. Une dernière fois, elle veut lui faire avouer qu'il a été infidèle. Las, il meurt en jurant qu'il n'aura jamais aimé qu'elle ! Vera, 20 ans à peine, n'en croit pas un mot. Quelques mois plus tard, elle se remarie avec un beau Hongrois, Joseph Renczi. Au bout d'un an, il disparaît aussi. Vera raconte qu'il l'a trompée puis abandonnée et joue les victimes éplorées. Elle sanglote qu'elle ne voudra jamais d'autre époux. Pourtant, bien des hommes cherchent à séduire cette belle, jeune et riche veuve roumaine. Beaucoup passent entre ses bras, quelques-uns y resteront plus longtemps qu'ils ne le devraient.

En ce début des années 1920, Vera vit en Yougoslavie et s'affiche en femme indépendante et libertine. Jusqu'au jour où une épouse délaissée dont le mari ne donne plus de nouvelles alerte la police. On perquisitionne chez la châtelaine Renczi en mai 1925. Dans sa cave à vin sont alignés une trentaine de cercueils, tous occupés ! Vera avoue avec morgue : elle a empoisonné à l'arsenic ses deux maris, son fils unique et ses amants préférés. Ainsi voulait-elle les garder auprès d'elle pour l'éternité ! Un fauteuil de velours rouge était installé au beau milieu de la crypte improvisée pour qu'elle puisse passer du temps et converser avec ses chers défunts... Vera Renczi est condamnée à la perpétuité par la justice serbe. Elle mourra d'une hémorragie cérébrale peu après son incarcération, emportée par un coup de sang... ■



RUE DES ARCHIVES (X2)

VICTIME Félicie, assassinée en 1958 par le tueur nécrophile.

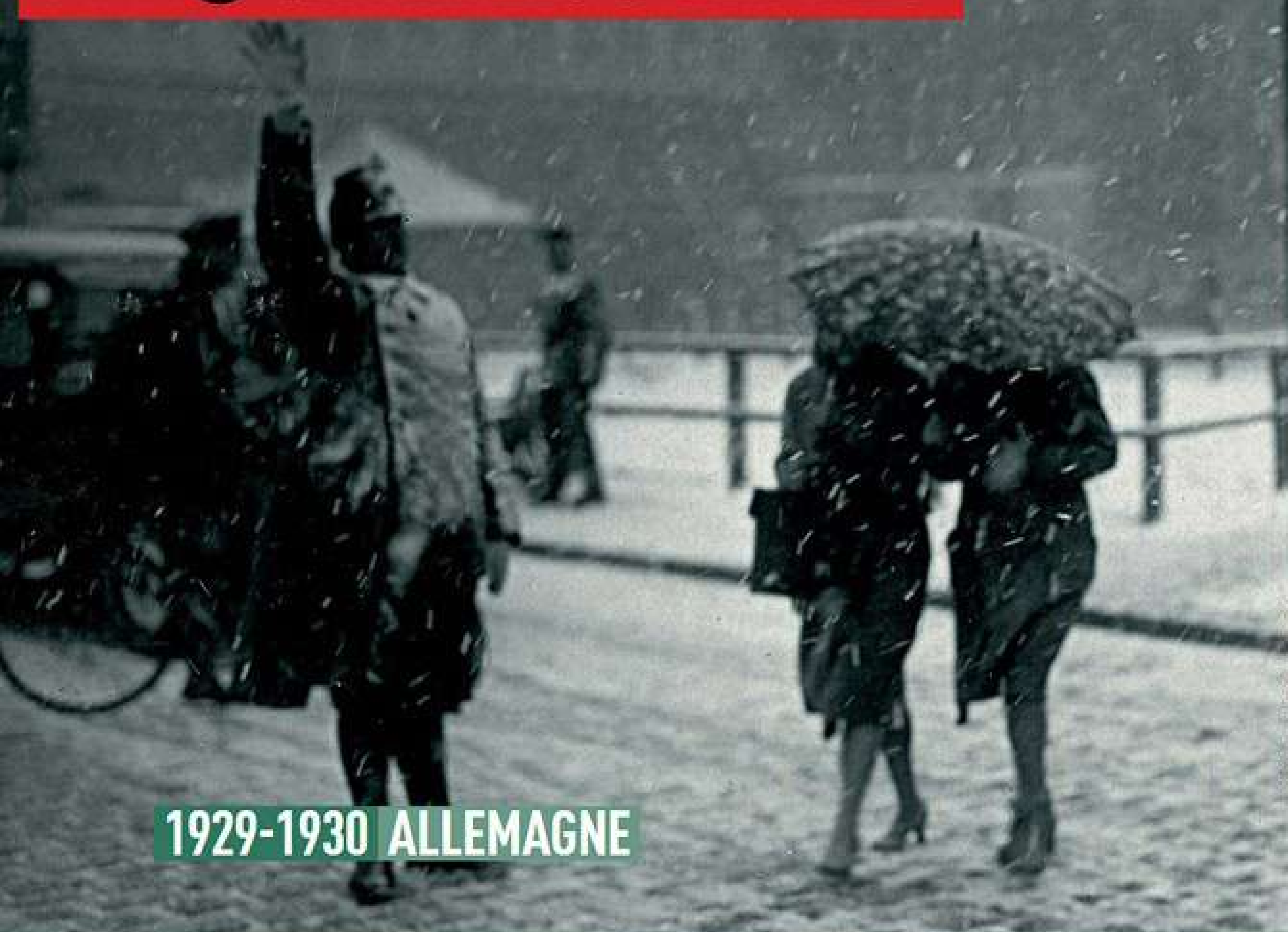
1955-1959 FRANCE

Charles Clément, le tueur aux baignoires

L'ancien soldat regarde ses victimes se décomposer dans sa salle de bains.

Charles Crippa est le voisin parfait : cultivé, poli, toujours vêtu avec élégance. Les locataires du 105, avenue de la République, à Paris, où il a emménagé en 1956, l'adorent. Le jour, ce vétéran d'Indochine ne sort guère de chez lui. Mais chaque soir, il va prendre l'apéritif au café du coin, raconte son Indochine aux habitués, avant de s'éclipser pour sa promenade dans le cimetière du Père-Lachaise. Ce que ses voisins ignorent, c'est que ce papy tranquille s'appelle en réalité Charles Clément et qu'il n'aime que les mortes... A ses deux femmes, Suzanne, épousée en 1953, puis Félicie, en 1956, il ne voulait faire l'amour que si elles se couchaient mains croisées sur la poitrine, paupières closes, complètement immobiles ! Quand elles ont refusé d'obtempérer à ses morbides manies sexuelles, elles ont disparu. Beaucoup d'autres femmes ont suivi, au rythme d'une ou deux par mois.

La police est d'ailleurs sur les dents : une douzaine de femmes seules et de prostituées ont été portées disparues ou retrouvées étranglées, toutes à proximité du Père-Lachaise. Mais aucune piste ! Jusqu'au 12 janvier 1959. Ce jour-là, les enquêteurs frappent au domicile de Charles Crippa, d'où s'échappe une odeur immonde. Crippa gît, le crâne explosé, la moitié du visage emportée par la balle d'un revolver qu'il serre encore. Dans la salle de bains, la baignoire est pleine d'une bouillie brun-rouge aux relents insupportables. Dans ce liquide visqueux est immergé un paquet ficelé qui contient des membres dépecés non identifiables. Un fauteuil est disposé à côté, avec des restes de nourriture et une bouteille de soda. Charles Clément a veillé sa victime et amoureusement observé sa décomposition jour après jour. On découvrira qu'il avait fait de même avec toutes les autres, en profitant pour se satisfaire sexuellement post mortem... Le « tueur aux baignoires » a fini par se suicider en laissant une lettre dans laquelle il avoue ses crimes. Dans sa propre mort, enfin, il a retrouvé ses bien-aimées. ■





IMAGNO/LA COLLECTION
INTERFOTO/LA COLLECTION

MONSIEUR TOUT-LE-MONDE Kürten a une allure si banale que même les survivants de ses agressions peinent à le décrire.

1929-1930 ALLEMAGNE

Peter Kürten, le vampire de Düsseldorf

Un mécanicien, une écolière, une jeune femme… Cet homme d'apparence soignée viole et massacre au hasard.

Un gentil monsieur avec des bonbons. En sortant de l'école, la petite Gertrude Albermann, 5 ans, prend la main d'un homme souriant qui lui propose de la raccompagner chez elle. On retrouve son corps deux jours plus tard, le 9 novembre 1929, vidé de son sang et criblé de 35 coups de couteaux, aux abords d'un parc sous les décombres d'un chantier. La police a été guidée sur les lieux par une lettre, écrite de la main du tueur lui-même : surnommé « le Vampire de Düsseldorf », il enchaîne les meurtres depuis six mois et fait tant couler le sang qu'on l'imagine s'en repaître… Le tueur écrit aussi à la mère de la fillette : « Je crois, madame, pouvoir dire sans vanité que les derniers instants de votre fille furent des plus agréables. Quelle enfant peut en effet se vanter d'avoir connu les plaisirs de la chair à 5 ans ? »

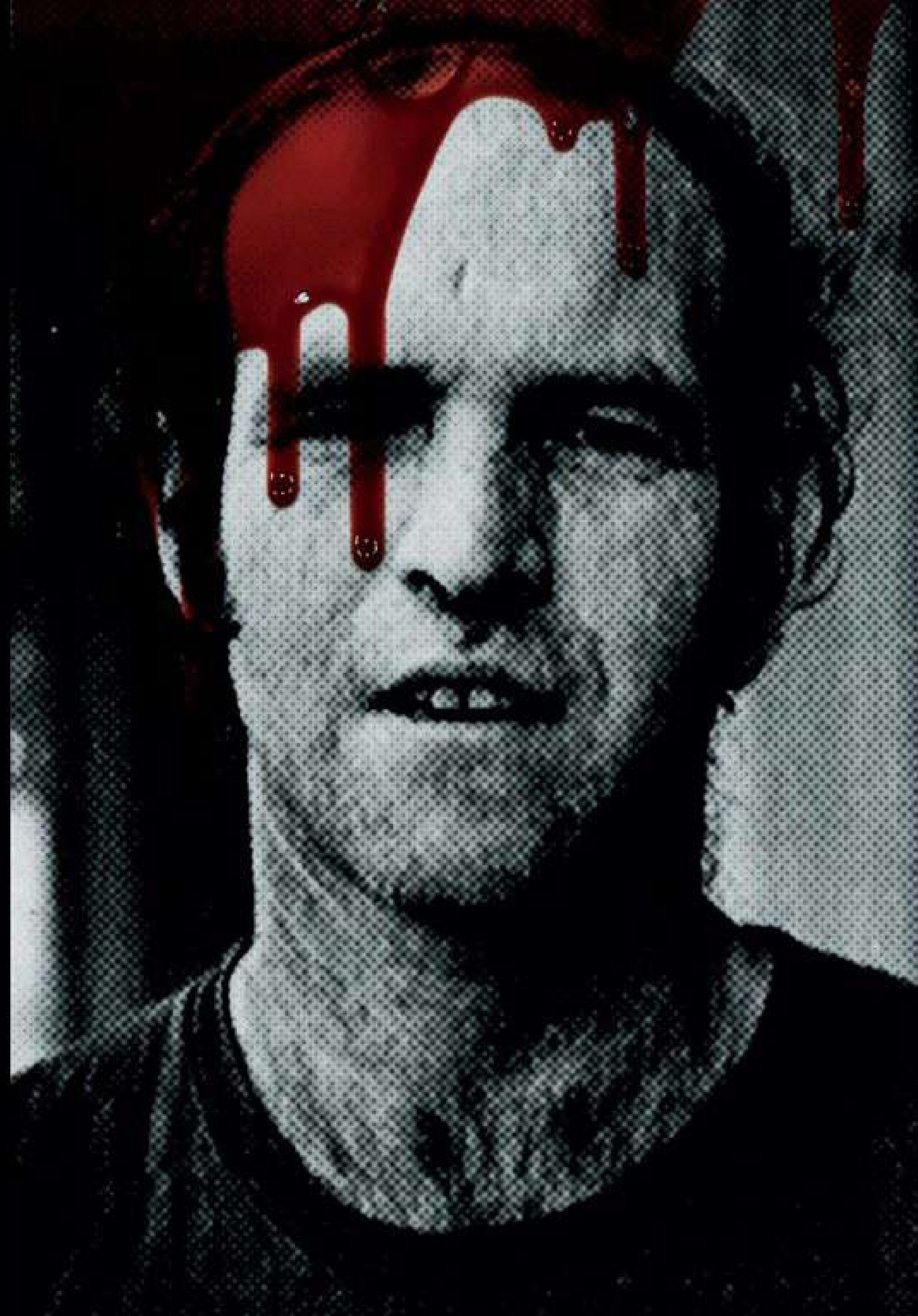
Le « Vampire » n'en est pas à son coup d'essai : le 8 février 1929, une jeune femme a été violée et une fillette de 8 ans tuée. Le 13, un mécanicien a été poignardé. Le 21 août, trois personnes ont été attaquées au couteau et avec des ciseaux par un même mystérieux assaillant. Le 23 août, deux sœurs, âgées de 5 et 14 ans, sont assassinées ; puis un homme, le 24. En septembre, deux attaques au marteau et deux viols… La diversité des modes opératoires et du profil des victimes a d'abord fait penser à la police que plusieurs tueurs écument les rues de Düsseldorf. Mais après le massacre de la petite Gertrude, ils savent qu'ils ont affaire à un seul meurtrier.

Curieusement, les survivants des agressions ne parviennent pas à le décrire, si ce n'est pour dire qu'il a une quarantaine d'années et une apparence soignée. Cette absence de particularité physique, ajoutée à la panique provoquée par les tueries à répétition, entretient la légende du « Vampire ». Lui savoure qu'on rapporte ses exploits dans les journaux, revient souvent sur les scènes de crimes pour se délecter de la détresse des victimes et pousse le culot jusqu'à discuter avec les policiers ! Sauf que ce sentiment d'impunité le rend de plus en plus imprudent. Le 14 mai 1930, il aborde une femme au chômage, et l'emmène chez lui après lui avoir fait miroiter un emploi de domestique. Arrivé à son appartement, il change d'avis et propose de l'héberger en échange d'une relation sexuelle. Elle refuse, il l'entraîne quelques rues plus loin et la viole. Honteuse, la jeune femme raconte toute l'histoire à une amie, qui prévient la police et la convainc de porter plainte. Le 24 mai, grâce à ses informations, la police arrête un certain Peter Kürten. Ce voleur récidiviste avoue être l'auteur de 80 assassinats. Le Vampire a enfin un visage, celui d'un fou qui affirme avoir commis son premier double meurtre à 9 ans ! Le 2 juillet 1931, il est guillotiné à Cologne. Avant de monter sur l'échafaud, il a une dernière question – morbide – pour son psychiatre : « Quand ma tête sera tranchée, serai-je capable d'entendre le son de mon propre sang gicler de ma nuque ? Si c'était le cas, ce serait l'ultime moment de plaisir qui conclurait tous les autres ! » ■

1976-1982 ÉTATS-UNIS

Ottis Toole cuisine ses victimes à la sauce barbecue

Avec son amant, il écume le pays et tue plus de 100 personnes.


PHOTO BY THE DENVER POST VIA GETTY IMAGES – DR

A 5 ans, le jeune Ottis Toole connaît par cœur le cimetière de Jacksonville (Floride). Il s'y rend chaque semaine avec sa mamie. Ils n'y déposent pas de fleurs pour les défunts, ni ne prient pour le repos de leur âme. La nuit, ils s'y introduisent pour profaner les tombes fraîches et déterrer les cadavres ! Ottis passe ensuite des heures à aider sa sataniste de grand-mère à les démembrer en préparation à ses rituels déments… A 7 ans, il boit autant que son père, pour oublier les abus sexuels qu'il lui fait subir. A 9 ans, son beau-père, également incestueux, lui fait découvrir la drogue. Il emprunte des vêtements à sa sœur aînée, qui l'oblige à se prostituer. Il commet son premier meurtre à 14 ans, en écrasant un voyageur de commerce ayant tenté de l'agresser. Livré à lui-même, il vit de vols et fait plusieurs séjours en prison. Pendant les dix années suivantes, il vagabonde du Colorado au Nebraska. Son chemin est parsemé de disparitions et de crimes qui restent irrésolus pour la police.

En 1976, il a 29 ans lorsqu'il rencontre dans une soupe populaire de Jacksonville le grand amour de sa vie, Henry Lee Lucas : un paumé qui a peu ou prou le même profil que lui et qui vient d'être libéré après avoir purgé une condamnation pour matricide... Pendant cinq ans, ce couple de sadiques sème la mort sur son passage, insaisissable car couvrant des milliers de kilomètres à travers de nombreux Etats. Ils braquent des épiceries, des stations-services et des petits commerces divers. Avant de rafler la caisse, Ottis et Henry tuent le commerçant dans l'arrière-boutique, puis le violent post mortem, qu'il soit homme ou femme, peu leur importe. Les auto-stoppeurs sont des proies quasi quotidiennes. Le mode opératoire du duo est variable, ils tuent au hasard, n'importe qui, n'importe comment. Lorsqu'il en a l'occasion, Toole démembre ses victimes et les mange, accompagnés d'une sauce de sa composition. Son compagnon ne partage pas ses goûts culinaires : Lucas préfère s'adonner à la bestialité.

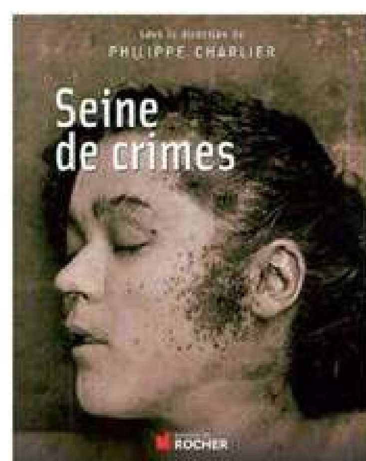
"LE CANNIBALE DE JACKSONVILLE" Initié dès son plus jeune âge au satanisme, Toole va passer des animaux aux humains.

108
VICTIMES EN
6
ANS SEULEMENT

Le 11 juin 1983, ce dernier est arrêté pour port d'armes illégal et interrogé par le shérif au sujet de deux meurtres commis dans la région, près de Ringgold (Texas). Lucas avoue en deux jours et ajoute avoir tué au moins 300 personnes à lui seul : « Ça fait dix ans que je commets des meurtres, mais personne ne veut me croire. Je ne peux pas continuer comme ça. » Il dénonce Toole pour les homicides commis depuis leur rencontre. Le cannibale de Jacksonville est à son tour arrêté en Floride quelques mois plus tard. Il commence par avouer quatre meurtres dont il est suspecté, puis se targue d'avoir fait 108 victimes avec son complice Lucas. En 1984, ils sont tous deux condamnés à la perpétuité. En prison, où il mourra d'une cirrhose en 1996, Toole devient une star, promettant à tous ceux qui voudront bien lui écrire de leur donner la recette de sa « sauce barbecue » cannibale.

12 livres pour frissonner

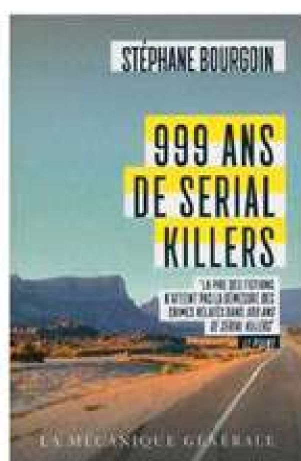
Saisissant. Des cadavres tout juste découverts sur la scène de crime. Des clichés d'autopsie. Compilant une centaine de photos des archives de la préfecture de Police, cet ouvrage nous plonge dans le Paris criminel de la fin du XIXe siècle jusqu'à l'après-guerre. Un beau moyen pour découvrir les débuts de la police scientifique...



SEINE DE CRIMES

Beau livre illustré sous la direction de Philippe Charlier, *éd. du Rocher, 2015.*

Dans cet ouvrage qui retrace près d'un millénaire de meurtres en série, Stéphane Bourgoin, spécialiste de la question, abreuve le lecteur de récits incroyables. Il évoque par exemple une tueuse en série iranienne qui s'inspire d'Agatha Christie pour commettre ses forfaits. Ou un authentique serial killer engagé pour jouer aux côtés de Val Kilmer…



999 ANS DE SERIAL KILLERS

Essai de Stéphane Bourgoin, *éd. Ring, 2013.*

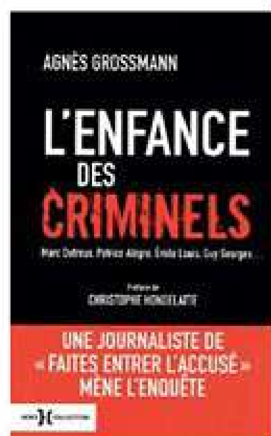
La suite de la calèbre saga qui venait du froid. En 2005, les trois premiers tomes, publié après la mort de Stieg Larsson, leur auteur suédois, faisaient un carton planétaire. Depuis, un journaliste – toujours scandinave – a repris le flambeau. Dans ce dernier opus, les enquêteurs Michael Blomqvist et Lisbeth Salander affrontent scandales politiques, cyberharclèlement et même ascension de l'Himalaya !



MILLÉNIUM 6, LA FILLE QUI DEVAIT MOURIR,

de David Lagercrantz, *éd. Actes sud, à paraître le 22 août 2019.*

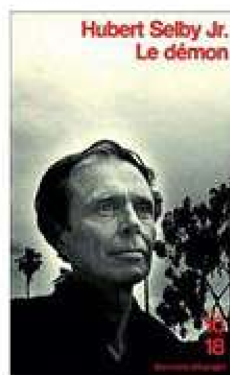
Fascinant. Comment les petits Patrice Alègre, Marc Dutroux, Michel Fourniret, Guy Georges, Francis Heaulme, Emile Louis, Thierry Paulin, Mamadou Traoré sont-ils devenus d'ignobles tueurs ? Comment se comportaient-ils à l'école ? Leur enfance peut-elle tout expliquer ? Une enquête passionnante menée par une journaliste d'investigation spécialiste de la psychologie criminelle.



L'ENFANCE DES CRIMINELS

Essai d'Agnès Grossmann, *éd. Hors Collection, 2013.*

Harry White, 25 ans, est possédé, mais rien de bien méchant : son démon l'incite à coucher avec des femmes mariées. Mais ce cadre prometteur vivant à New York, ancêtre spirituel du Bateman d'*American Psycho* (voir ci-contre), veut jouir toujours plus, et toujours plus fort. Le sexe ne suffit pas. Il vole. Puis tue. Une fois le plaisir passé, il doit recommencer, comme un toxico du crime. Une critique acerbe de l'*American way of life.*



LE DÉMON,

d'Hubert Selby Jr., *éd. 10-18, 2004.*

Ce livre se lit comme un roman effrayant. Sauf que tout est vrai ! Pendant plus de vingt ans, les deux auteurs du livre, *profilers* au FBI, ont traqué les tueurs en série. Ils racontent leurs premières enquêtes, parsemant leur récit de notions de criminologie ou de profilage, et mettent le lecteur face à ces meurtriers hors du commun.

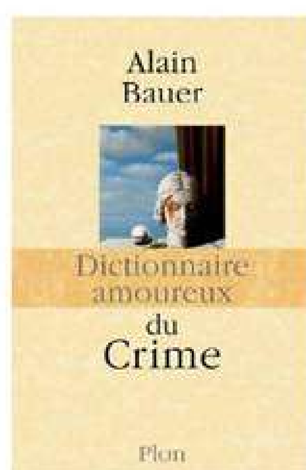


AGENT SPÉCIAL DU FBI Enquête sur les serial killers

de John Douglas et Mark Olshaker, *éd. Le Rocher, 1999.*

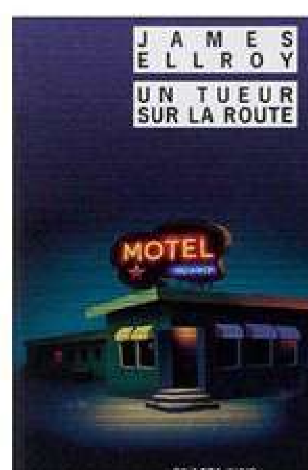

EDWARD OLIVE/ ARCANGEL

De A comme antigang à Z comme Zodiac, en passant par M comme Maigret, ce dictionnaire est une bible. Alain Bauer, professeur de criminologie, y brosse un panorama large et complet de l'univers du crime. Policiers célèbres, bandits mythiques, meurtriers légendaires, réels ou fictifs… Vous saurez tout sur le sujet !



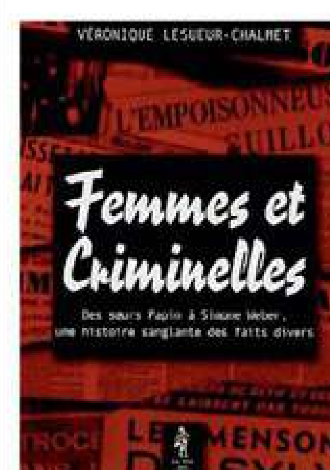
DICTIONNAIRE AMOUREUX DU CRIME
d'Alain Bauer,
éd. Plon, 2013.

Un classique. Dans ce polar très réussi, James Ellroy, déjà auteur du fabuleux *Dahlia noir*, fait le portrait de Martin Plunkett. Ce trentenaire, coupable de dizaines de meurtres sexuels, raconte sa vie, de son enfance d'orphelin à sa cellule de prison. Avec détachement, il confie le plaisir qu'il éprouve à tuer. Ça donne le vertige !



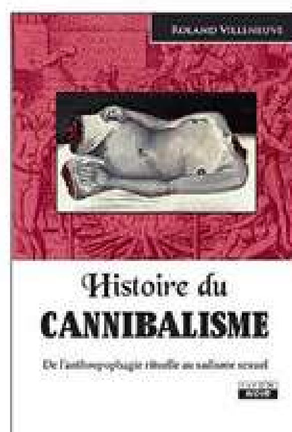
UN TUEUR SUR LA ROUTE
Roman de James Ellroy,
éd. Rivages noir, 1986.

Que les femmes, qui donnent la vie, puissent aussi donner la mort, inquiète. Véronique Chalmet évoque l'itinéraire psychologique de quelques-unes de ces grandes criminelles. Comme Violette Morris, championne sportive devenue espionne du Reich et tortionnaire pour la Gestapo. Ou Sylvie Paul, qui emmura son amante Jeanne.



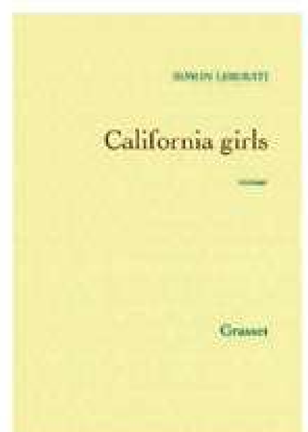
FEMMES ET CRIMINELLES
Essai de Véronique Chalmet,
éd. Le Pré aux Clercs, 2002.

Aussi érudit que dérangeant. Saviez-vous que les Gaulois Atticotes savouraient « de préférence les fesses des jeunes garçons » ? Cet ouvrage très documenté aborde tous les aspects de l'anthropophagie : guerrière, magique, pathologique ou littéraire.



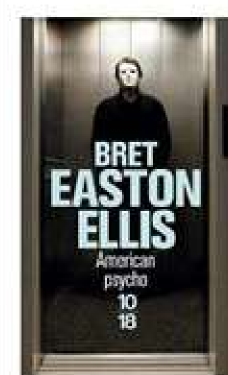
HISTOIRE DU CANNIBALISME
de Roland Villeneuve,
éd. Camion Noir, 2016.

Fantasmes et exorcisme. 1969. Simon Liberati a 9 ans et découvre les crimes de Charles Manson et de la Famille, qui a tué l'actrice Sharon Tate. Il est fasciné par les trois filles, qui ont massacré pour plaire à leur maître. Quel fut le destin de ces California Girls ? Réponse dans ce roman psychédélique, où Liberati exorcise ses peurs d'enfant.



CALIFORNIA GIRLS
roman de Simon Liberati,
éd. Grasset, septembre 2016.

Dans l'Amérique des années Reagan, Patrick Bateman a tout pour lui : il est beau, il est riche, il gagne des fortunes à Wall Street. Mais il ne supporte pas les pauvres, les homosexuels ni les femmes, et décide de les éliminer. Ce psychopathe égorge ou décapite ses bêtes noires au fil de ce roman déroutant, où les pages de considérations esthétiques sur la musique des *eighties* (Genesis, INXS…) alternent avec les scènes de boucherie. Culte !



AMERICAN PSYCHO,
de Bret Easton Ellis,
éd. 10/18, 1991.

ÉTANCHEZ VOS SOMBRES PASSIONS !

Avec deux séries, un podcast, un biopic, un docu et un site.

Ça m'intéresse Histoire

présente son nouveau podcast

SCÈNES DE CRIME



Nous avons sélectionné les 10 plus grands criminels de l'Histoire : Charles Manson, Joseph Vacher, Agrippine, les sœurs Papin… Comment sont-ils passés à l'acte ? Quel était leur mobile ? Quels ressorts psychologiques les ont animés ? Ces 10 récits audio ouvrent une porte sur les tréfonds de l'âme humaine. Et prouvent que le phénomène des serial killers n'est pas propre à notre époque. Sigmund Freud écrivait déjà, en 1915 : "A en juger par nos désirs et nos souhaits inconscients, nous ne sommes nous-mêmes qu'une bande d'assassins."

Où trouver notre podcast ?

Cette série audio est disponible sur caminteresse.fr et sur toutes les plateformes d'écoute. Vous pouvez vous abonner en tapant « Scènes de crime » dans la barre de recherche des sites et apps suivants : deezer.com, castbox.fm, spotify.com, Itunes et Google Podcast.

TRUE DETECTIVE, SAISON 3,

2019, HBO, en replay en France sur OCS

En 1980, en Arkansas, deux enfants partent en balade à vélo. Ils ne reviennent jamais. Dans une ambiance sombre et mystique, deux policiers (Mahershala Ali et Stephen Dorff) mènent l'enquête… Inspiré de l'affaire des "trois de Western Memphis" en 1994.



KILLING EVE, SAISONS 1 ET 2,

2018 et 2019, BBC America, diffusé en France par Canal +

Image léchée et humour décalé pour cette série qui dépeint une drôle de relation entre Eve (Sandra Oh), agente du MI-5 chargée d'enquêter sur la belle et sadique tueuse Villanelle. C'est bien connu, le mal fascine.

"TED BUNDY : AUTOPORTRAIT D'UN TUEUR", documentaire, et "EXTREMELY WICKED, SHOCKINGLY EVIL AND VILE", biopic avec Zac Efron,

2019, disponibles sur Netflix.

Ces deux films décortiquent le cas de l'un des plus dangereux psychopathes des Etats-Unis. Ted Bundy, 36 assassinats répertoriés. Beau, élancé, intelligent, il capte le public lors de son procès en assurant lui-même sa défense, sourire dégainé, yeux bleus revolver, nœud papillon. "Il n'a pas la tête d'un tueur en série", disent les midinettes. Avec cette fiction et ce docu, le réalisateur Joe Berlinger explore cette énigme.

Criminocorpus.org

Archives de journaux anciens (*Police Magazine, Détective*…), fiches d'identification, rapports de police… Ces pépites se trouvent dans le premier musée en ligne dédié à l'histoire de la justice, des crimes et des peines.

Ça m'intéresse Histoire

RÉDACTION : 13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Tél. : 01 73 05 + les 4 chiffres suivant le nom.
E-mail : cmhistoire@prismamedia.com

Rédacteur en chef : **Fabrice Argelas**, 6322.
Rédactrice en chef adjointe : **Cyrielle Le Moigne-Tolba**, 6314.
Responsable éditoriale : **Marion Guyonvarch**.
Directrice artistique : **Valérie Fossey**, 4593.
Chef de service : **Gaëlle Renouvel**, 6343.
Secrétaire de rédaction : **Anne Vrignaud**.
Conception graphique et mise en page : **Philippe Delavaud**, 4995.
Chef de service photo : **Frédérique Lajoix**, 4776.
Iconographe : **Nathalie Bencal**, 5888.
Ont participé à ce numéro : **Véronique Chalmet, Malika Bauwens, Charlotte Chaulin, Nausicaa Maugé, Gérard Uféras**.
Secrétariat : **Katherine Montémont** (secrétaire de direction), 5636.
Comptabilité : **Franck Lemire**, 4536.
Fabrication : **James Barbet**, 5102, **Stéphane Redon**, 5101.

PUBLICITÉ ET DIFFUSION :
Directeur Exécutif PMS : **Philipp Schmidt**, 5188.
Directrice exécutive adjointe PMS : **Anouk Kool**, 4949.
Directeur délégué PMS Premium : **Thierry Dauré**, 6449.
Brand solutions Director : **Véronique Pouzet**, 6468.
Tranding Managers : **Alice Antunes**, 4659, **Virginie Viot**, 4529.
Planning Manager : **Julie Vanweydeveldt**, 6994.
Responsable exécution : **Albane Ojardias**, 6494.
Assistante Commerciale : **Catherine Pintus**, 6461.
Directrice déléguée Creative Room : **Viviane Rouvier**, 5110.
Directeur délégué Insight Room : **Charles Jouvin**, 5328.
Directrice des études éditoriales : **Isabelle Demailly Engelsen**, 5338.
Directrice de la Fabrication et de la Vente au Numéro : **Sylvaine Cortada**, 5465.
Directeur marketing client : **Laurent Grolée**, 6025.
Directeur des ventes : **Bruno Recurt**, 5676.

Directeur de la publication : **Rolf Heinz**.
Directrice Exécutive Pôle Premium : **Gwendoline Michaelis**.
Directrice marketing et business développement : **Dorothée Fluckiger**.
Directrice des événements et licences : **Julie Le Floch-Dordain**.

ABONNEMENTS : (France). Ça m'intéresse Histoire
Service Abonnement – 62066 Arras Cedex 9
ABONNEMENTS ET ANCIENS NUMÉROS :
prismashop.caminteresse.fr
Téléphone : 0808 809 063 (service gratuit + prix appel)
Numéro de téléphone depuis l'étranger : 00 331 70 99 29 52

Photogravure et impression en Allemagne : MOHN - Media Mohndruck GmbH Carl-Bertelsmann Straße, 161 M 33311 Gütersloh

ABONNEMENT : Tarifs pour 1 an/6 numéros : 35,70 €

© PRISMA MEDIA 2014.

Dépôt légal : juin 2019.
Diffusion : Presstalis – ISSN : 2117 – 9468.
Création : décembre 2010. Commission paritaire : 0321 K 90735.

La rédaction n'est pas responsable de la perte ou de la détérioration des textes ou photos qui lui sont adressés pour appréciation. La reproduction, même partielle, de tout matériel publié dans le magazine est interdite.

Provenance du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 23 %
Eutrophisation : Ptot 0,003 Kg/To de papier

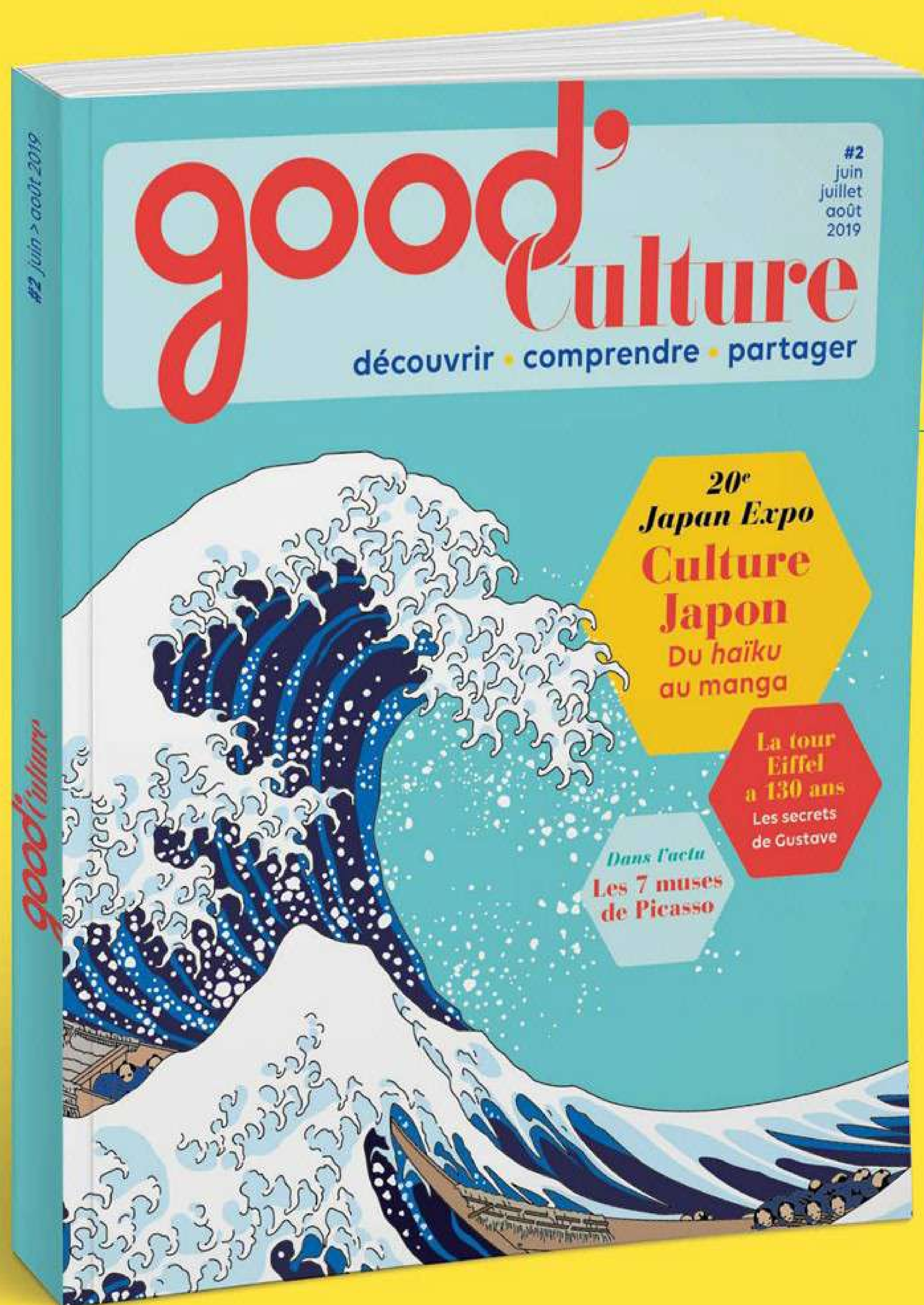
Magazine mensuel édité par PM Prisma Media
13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Tél. : 01 44 15 30 00.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 d'euros, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication SAS, Gruner und Jahr Communication GmbH et France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.





NOUVELLE REVUE

La culture
comme vous ne l'avez jamais lue !



Au sommaire de ce 2e numéro :

- Entretien inédit avec Isabelle Carré
- Les derniers mystères de Chenonceau
- La culture japonaise : une passion française
- Conversation imaginaire avec Molière
- Savoirs à butiner : cinéma, littérature, peinture

Et bien d'autres surprises à collectionner !

Un véritable concentré de culture à partager sans modération !

Chez votre **MARCHAND DE JOURNAUX, EN LIBRAIRIE** et sur **PRISMASHOP.FR**

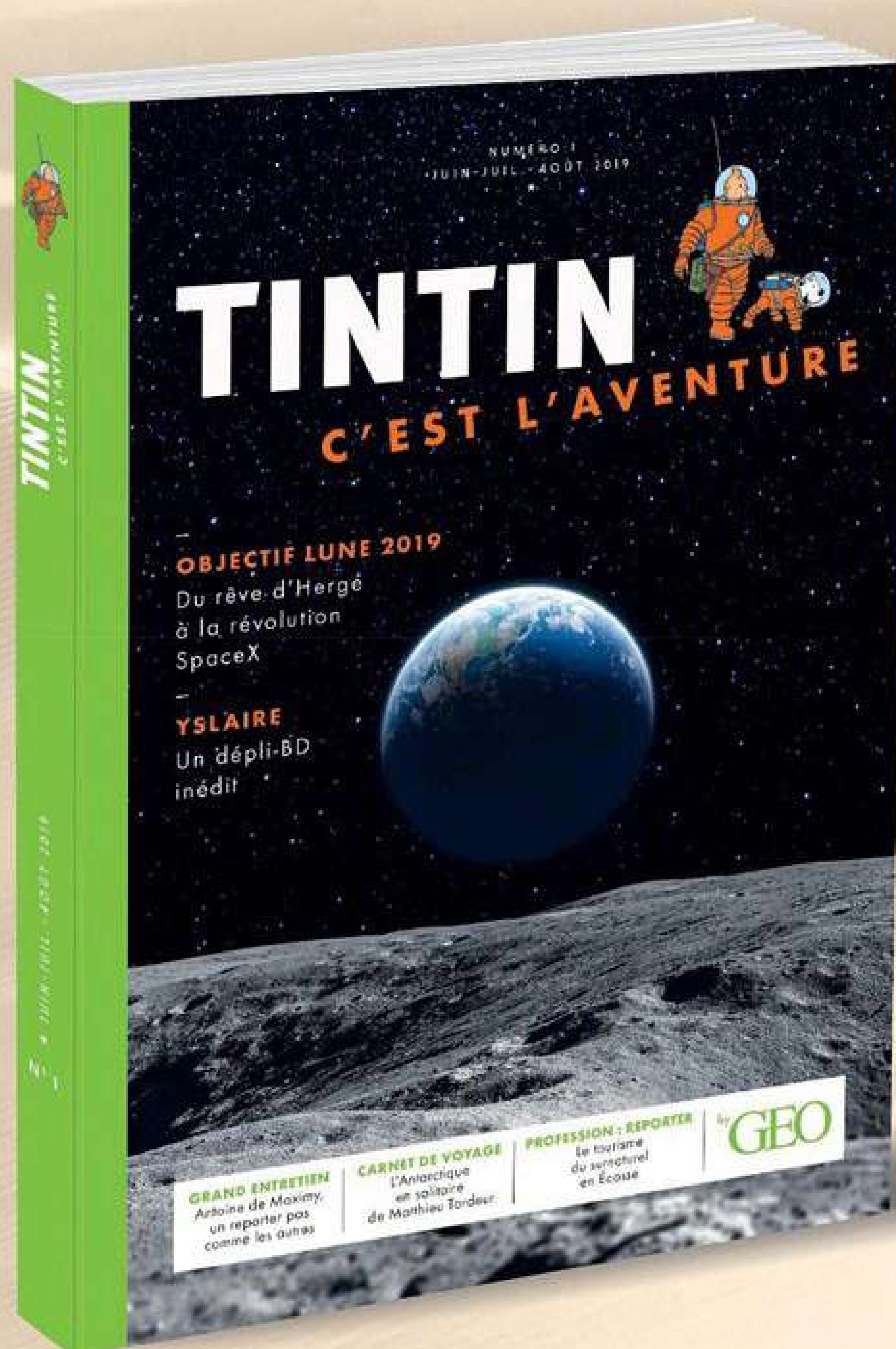
NOUVELLE REVUE

TINTIN
C'EST L'AVENTURE





Pour voyager, rêver et découvrir le monde du XXIe siècle en reportages et en images



Inclus une BD inédite d'Yslaire

DANS CE 1ER NUMÉRO :

Dossier Objectif Lune 2019



Entretien avec Antoine de Maximy



Carnets de voyage



Trésors d'archives d'Hergé

VOTRE NOUVEAU RENDEZ-VOUS TRIMESTRIEL

chez les marchands de journaux, en librairies et à l'abonnement sur prismashop.fr

© Hergé-Moulinsart 2019

compos juliot

GEO

éditionsmoulinsart

en partenariat avec france culture